Virteime, Marie.

Sable ou roc

PQ
2643
.I67S2
1900z

U d'/of OTTAWA
39003002167632

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/sableouroc00virt

5-12-1949

138 ROMANS POPULAIRES 60c

75

MARIE VIRTEIME

Bibliothèque des Élèves
F. O.
Students' Library

SABLE OU ROC

PARIS — 5, RUE BAYARD

COLLECTION DES ROMANS POPULAIRES — N° 138

Marie VIRTEIME

Sable ou Roc

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
NOV 17 1929

PARIS, 5, RUE BAYARD

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa

ROMANS A BON MARCHÉ MENSUELS

Le plus grand succès de la Librairie française. Le tirage est monté pour plusieurs romans à 150 000.

IL PARAIT UN ROMAN COMPLET CHAQUE MOIS DONNANT, COMME TEXTE, LA VALEUR D'UN VOLUME A 3 FR. 50

CHAQUE VOLUME : 0 FR. 60; PORT, 0 FR. 15

Pour recevoir chaque volume dès son apparition, on peut prendre un abonnement annuel de **6 francs** *pour la France,* **7 francs** *pour l'étranger.*

Conditions exceptionnelles pour les abonnements par quantités.

Les numéros suivants sont encore en vente :

107. — **La troisième génération**, par J. DANNEMARIE.
108. — **Soldat et paysan**, par CLÉMENT D'OTHE.
109. — **Le secret de Joliette**, par H.-A. DOURLIAC.
110. — **Transplantée**, par HENRI FRANZ.
111. — **Un Mystère au village**, par PIERRE GOURDON.
112. — **Guillemette**, par VICTOR D'ENSERUNE.
113. — **Par le Creuset**, par H. MARTIAL.
114. — **Cœurs chevaleresques**, par O'NEVES.
115. — **La Reverdie**, par JEAN MAUCLÈRE.
116. — **Un Terrien**, par GASPARD DE WEEDE.
117. — **Sur la brèche**, par JEAN DE BELCAYRE.
118. — **Au pays des Soviets**, par ROGER DES FOURNIELS.
119. — **Un cri dans les ténèbres**, par ANGEL-FLORY.
120. — **Le drame de Maison-Dieu**, par GOURAUD D'ABLANCOURT.
121. — **La Vierge aux ruines**, par ABEL SIBRÈS.
122. — **L'espion de la citadelle**, par MARCEL DE TANCOURT.
123. — **L'eau qui dort**, par JEAN MAUCLÈRE.
124. — **Forces perdues**, par EDMOND COZ.
125. — **L'exil de Bénédicte**, par JEAN DE BELCAYRE.
126. — **La Bonne de mon Oncle**, par CHARLES DODEMAN.
127. — **Entre l'or et lui**, par CLÉMENT D'OTHE.
128. — **C'est la France**, par H.-A. DOURLIAC.
129. — **L'appel du foyer**, par CHARLES PÉRONNET.
130. — **Le braconnier de la mer**, par JEAN MAUCLÈRE.
131. — **Une fleur sur les ruines**, par PIERRE GOURDON.
132. — **La fille de l'autre**, par ANGEL-FLORY.
133. — **Les prétendants de Miss Strawford**, par ABEL SIBRÈS.
134. — **Par la voie tortueuse**, par JEAN DAYOL.
135. — **La droite ligne**, par A. CEYRAC.
136. — **A l'encontre de l'idéal**, par JEAN DE BELCAYRE.
137. — **Le trésor du décapité**, par G. DE WEEDE.
138. — **Sable ou roc**, par MARIE VIRTEIME.

En préparation :

139. — **Eliane Gérard**, par YVONNE MARYV.

PQ 2643 .I67S2 1900 Z

5, RUE BAYARD, PARIS, ET DANS TOUTES LES GARES

Sable ou Roc?

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La rupture.

7 heures, en septembre ; il commence de faire sombre. Ils sont deux, en vis-à-vis, à une table décorée de linge luxueux et de riche argenterie : Jean Barthé, ingénieur, trente ans, et Madame, vingt-quatre. Marguerite, leur unique enfant, ne prend pas encore avec eux le repas du soir. Leur jeunesse, leur beauté contrasterait avec le style de l'appartement, si leur air de commune tristesse ne s'harmonisait avec le sévère Louis XIII des meubles...

Le potage servi, Léa, la bonne, se retira. Un cliquetis discret rompit le silence. Monsieur et Madame déposèrent leur cuiller d'argent dans leur assiette, se redressèrent en même temps, se regardant vaguement. Chacun suivait la marche de sa pensée propre.

Le silence régnait de nouveau comme entre personnes gênées de se retrouver ensemble.

Le premier service, puis le second, n'amenèrent aucune parole. En se retirant, Léa demanda s'il ne fallait pas donner de la lumière. La jeune femme fit un geste de dénégation.

Le jour baissait, amenant une demi-obscurité, ne laissant apercevoir que quelques scintillements de cristaux. Les deux époux semblaient appeler cette ombre qui les isolait mieux l'un de l'autre.

. . . . . .

Deux coups légers : la porte s'ouvrit ; la bonne, comme une ombre, se glissa dans la pièce. Une large enveloppe se détachait en clair sur le fond sombre du plateau qu'elle tenait à la main.

— Pour Madame, dit-elle ; puis, elle sembla attendre l'ordre d'allumer.

— Inutile, répondit à son geste la voix jeune et fraîche ; vous pouvez vous retirer.

— Je sais ce dont il s'agit, continua-t-elle ; c'est le livret de l'étourdissante pièce *Femme d'autrui*, que la comtesse de Bressieu m'adresse. Mais j'aime la voir sans la connaître ; le piquant est plus vif, l'imprévu donne du charme.

— Vous n'avez pas sérieusement l'intention d'y assister ? reprit une voix profonde, aux vibrations contenues.

— Très sérieusement ; et pourquoi non, si cela me plaît ?

L'impertinence de la voix, non moins que l'air de défi de la jeune femme, révélait une fougue d'indépendance.

— Parce que, continua son mari, cela vous salirait les yeux et l'esprit.

— Des exagérations ! lança-t-elle avec une moue et un haussement d'épaules : se salit qui le veut bien ; il en est qui passent au milieu des pires choses en restant ce qu'elles doivent être.

— C'est que ces choses leur sont venues sans qu'elles les cherchent, même malgré leurs désirs ; mais, par ailleurs, votre présence y serait déplacée, vous ne pouvez côtoyer ces idées, en rupture de ban avec tout ce qui est moral et honnête, sans vous faire affreusement mal juger.

— J'y côtoierai la comtesse, femme honnête, que je sache !

— On ne peut plus flirteuse, et de morale fort élastique, à mon avis. Vous avez bien mal choisi cette relation, Madeleine, je vous en ai déjà avertie. Elle ne peut que vous nuire de réputation tout au moins, sinon de fait.

— Elle est spirituelle ; et puis, c'est une tête : elle affronte toutes les théories osées d'aujourd'hui, pour le plaisir de les heurter ; cette crânerie ne me déplaît pas, c'est du caractère.

— Ou du snobisme, et de bien mauvais goût ; et je ne vous parle pas de son éducation.

— Par instants on la croirait d'un autre rang, c'est vrai. Encore une de ses originalités. J'aime les personnes originales ; les banalités, le troupeau, frrr... !

— Enfin, Madeleine, si vous voulez être aimable, vous n'assisterez pas à cette représentation. D'ailleurs, je crois que nous discutons inutilement ; la séance a lieu ce soir et vous n'êtes pas habillée. C'est donc encore pour me tenir tête que vous parlez ainsi.

— Détrompez-vous, j'ai encore largement le temps de m'habiller.

— Madeleine, vous me peinez ; ce n'est pas votre place.

— Ce n'est pas votre rôle de toujours vouloir me tenir en lisière comme une enfant !

Sa voix commençait à vibrer d'orgueilleuse colère.

— A votre tour, soyez aimable.

— Mais je vous dis les choses, je crois, le plus doucement possible.

— Toujours ainsi : la main de fer sous le gant de velours !

— A défaut d'amour, Madeleine, je sollicite cette chose de vous, au nom du devoir.

Un léger rire sardonique répondit :

— Ah ! oui, le devoir !

La transformation de la jeune femme en belle furie s'achevait ; la colère, un instant contenue, arrivait au paroxysme de l'exaspération, plissait la bouche carminée en un rictus dédaigneux, tandis que les prunelles fulgurantes cherchaient à percer l'ombre envahissante.

Un moment de silence régna, absolu, pendant lequel la révoltée sembla hésiter ; puis, soudain, prise comme d'une ivresse cruelle, elle se leva et lança sourdement :

— Le devoir, toujours cela ! Vous, vous apportez en dot le devoir et moi la fortune ; mais je n'use ni n'abuse de la vôtre, comme vous de la mienne, sachez-le ; et j'entends être souveraine maîtresse de mes actes...

— Madel...

Il ne put achever ; sa voix s'éteignit, comme étouffée par un souffle puissant, celui de la volonté de fer que possédait Jean Barthé, quand il

s'agissait de lui-même. Et les ténèbres seules furent témoins de la lutte héroïque de ce « maître de soi », des alternatives de flux et de reflux du sang sur ce front énergique, se débattant entre l'insulte et la douceur. A la volonté, finalement, resta la victoire, et d'une voix ferme, encore dure de l'âpreté de la lutte, sans amertume, lentement, il prononça :

— Madame, si vous sortiez ce soir, vous n'auriez plus ici votre place auprès de votre enfant.

— Et où donc serait-elle, à la vérité, ma place ? éclata Madeleine violemment. Je suis chez moi ici, Monsieur, que je sache ?

— Eh bien ! vous ne m'y reverriez plus.

— A votre aise !

D'un petit pas menu et dur, elle traversa la pièce, souleva la portière et disparut dans l'ombre.

On entendit une voix qui s'efforçait d'être calme dire d'un ton autoritaire :

— Léa, venez me donner ma robe paille ; je sors tout à l'heure, pressez-vous.

. . . . . .

Quand Mme Jean Barthé repassa par la salle à manger, pour prendre son éventail qu'elle avait laissé dans un meuble, il n'y avait plus personne.

Dehors, il faisait nuit !

CHAPITRE II

Le passé.

Mme Jean Barthé s'appelait Madeleine Levasseur. A quatre ans, elle était orpheline avec le seul soutien d'une grand'mère prenant de l'âge. Certes, Mme Levasseur était bonne, très bonne, mais faible de caractère et affreusement myope. Madeleine fut confiée aux soins de ses bonnes, d'abord, puis à ceux d'une jeune institutrice, qui aurait encore plus gagné à être élève qu'éducatrice. C'est ainsi qu'une passion d'une ténacité inouïe se fit alors jour, pour se développer chez la fillette et la jeune fille : un orgueil qui ne souffrait ni contradiction, ni contrainte, ni la moindre humiliation. Très jolie et le sachant, elle regrettait de ne pouvoir, étant donné l'âge de son aïeule, se prodiguer au monde comme elle l'aurait désiré. Mais Mme Levasseur ayant noué des relations avec une jeune femme d'officier : Mme Loiseux, put lui confier sa petite-fille qui fit ainsi son entrée dans le monde. Ses succès furent brillants et rapides. On se disputait Mlle Levasseur. Spirituelle, artiste, elle chantait et peignait à merveille. Avec cela, un brin de crânerie et pas mal d'indépendance. Les mamans hésitèrent un peu à en faire une compagne de leurs filles, les jeunes gens l'assaillirent de flatteries et de compliments. Elle tenait tête à tout, finement, sans se compromettre, laissant percer néanmoins quelque peu le point faible de son éducation : absence de principes solides.

Enivrée par ces adulations, Madeleine pensait qu'avec sa jolie fortune elle serait un vrai trésor... pour un futur mari. Elle n'aurait sans doute qu'à choisir. Un nom, une particule, au moins cela, et un « joli garçon », spirituel, charmant, mondain. Et puis voilà qu'un soir, dans un bal, elle avait rencontré un grand jeune homme grave, au regard profond qui semblait l'observer.

Malgré son habitude d'être admirée, celui-ci la frappa plus que les autres. Pourquoi ? Mystère !

Puis vinrent les rencontres plus fréquentes, les conversations, pendant lesquelles, à son insu, elle cherchait à se donner plus de tenue et à paraître sérieuse. Son regard lui en imposait, la pénétrait d'un sentiment de sagesse inconnue. Par moments, il lui semblait qu'un fond insoupçonné surgissait en elle, et plus ou moins consciemment son cœur aspirait à la protection d'un autre cœur ferme et bon pour la soustraire à l'esclavage de ce fol orgueil qui parfois la torturait.

Puis vint l'amour...

Madeleine avait beau vouloir se défendre, se dire que Jean Barthé n'avait pas « de nom », qu'il était trop sérieux pour elle, qu'il ne l'avait presque jamais complimentée, qu'il n'était pas, enfin, son idéal... elle l'aimait d'un amour réel, profond, puissant, qui, dans cette nature passionnée et sans règle, subjugua tout.

Jean se sentait attiré vers cette jeune tête folle et sans éducation sérieuse. Il devinait un fond riche, qu'une culture aimante et tendre rendrait de grande valeur. Il voulut essayer. Pris à son propre piège, il l'aima.

Madeleine et Jean s'épousèrent, et pendant quelques années le jeune homme crut pouvoir espérer d'accomplir l'œuvre que son amour avait entreprise. Passionnément aimante, elle écoutait les avis de son mari, tâchait de les suivre, quêtant toujours un regard de tendresse...

Pour un psychologue plus averti que Jean Barthé, l'espoir eût été éphémère. Si Madeleine cédait et se rangeait à un avis autre que le sien, ce n'était pas parce que l'empire de la raison s'établissait en elle, et que sa volonté dominait ses impulsions. La transformation, toute d'affectivité, en suivait le cours et les fluctuations. L'ancienne passion subjuguée quelque temps par l'impétuosité de la nouvelle allait reparaître dès que cette dernière faiblirait.

Et l'amour humain passe ou se calme, tandis que l'amour orgueilleux de soi-même possède une vitalité qui tient aux dernières fibres de l'être.

L'arme surnaturelle, qui, seule, eût pu rendre Jean victorieux, lui manquait ; le levain mystérieux qui transforme les âmes, Madeleine ne devait le posséder que bien tard.

L'ingénieur, fils d'un père libre penseur et débauché, avait eu une admirable mère. Il avait gardé de cette double origine l'éloignement des pratiques religieuses et une vénération profonde pour la religion.

Grand, svelte, les membres bien pris, respirant à la fois la force et la force domptée ; le front haut, large, l' « ovale » ne perdant sa ligne que par des irrégularités signalant l'énergie ; les lèvres rasées et assez ouvertes, la bouche ni fade ni railleuse ; des yeux châtain foncé comme les cheveux et d'une profondeur insondable, il était d'une mâle beauté, capable de captiver, certes !

Son intelligence ne le cédait en rien à ses dons physiques ; positif par nature, il pesait toujours le pour et le contre de ses actes, ne se déterminait qu'en connaissance de cause. Plus porté à se dominer lui-même qu'à diriger les autres, il était le type du « maître de soi » et de l'homme de caractère. Ses affections étaient lentes à éclore, mais portaient un cachet de solidité que bien des orages n'avaient pu effacer. Ne l'avait-il pas prouvé, d'ailleurs, depuis six ans, avec cette folle petite femme qu'était la sienne ?

Elle aussi était une physionomie bien tranchée. Impulsive, passionnée, esprit vif, pétillant, imagination débordant et subjuguant la réflexion ; délicieuse pour les « aimés », insupportable pour les « détestés » ; hautaine et méprisante pour la tourbe, elle était tout d'une pièce. Tournez cette âme passionnée du côté du bien et vous en ferez une merveille. Laissez-la à ses capricieuses et lancinantes passions d'orgueil, vous y trouverez un démon. Madeleine était jolie. Ses traits d'une régularité parfaite tenaient

du type grec. Sa chevelure, d'une rareté unique, la faisait remarquer entre toutes : d'un blond cendré verdâtre, passant, suivant les jeux de clarté, par tous les tons d'or pâle et d'or fauve ; s'argentant à la surface, tandis qu'elle devenait glauque en sa profondeur.

On ne pouvait dire de la jeune femme qu'elle était belle, malgré sa superbe allure. Il lui manquait ce que la vie d'une grande âme aurait mis dans ses yeux bleus et la suavité que la vertu répand autour d'elle... Et dans cette union de deux êtres si dissemblables, la loi d'évolution de toute passion se vérifia une fois de plus, hélas ! laissant après elle le désastre. L'amour de Madeleine n'avait l'éternelle variété, ni de fond, ni de forme. Il se lassa et la satiété vint. Son cœur cependant ne s'arrêta pas de désirer. Sa tendance développée par l'exercice, fatiguée par la monotonie, s'exaspéra et dans une sorte de dégoût le mit en attente. L'ardeur fiévreuse s'effaçait ; le menu bois, en s'enflammant, n'avait pas allumé la forte pièce, faite de respect attendri pour tous les dévouements reçus et peut-être surtout donnés. Qu'allait-il rester des promesses éternelles et des fidélités ?

Jean subit lentement cette transformation de sa femme et il en souffrit en silence. Peu à peu, il prit l'habitude énergique de supporter, d'attendre... quoi ?... il n'en savait rien, mais enfin il espérait que ce ne serait peut-être qu'une crise. Et certes, ce n'eût été qu'une crise, si Dieu, remplissant le vide que laissait dans leur amour la première flamme éteinte, avait ravivé les dernières lueurs pour les transformer en tendresse surnaturelle, faite de vertu à deux, d'un ineffable bonheur.

Mais souvent la Providence redresse dans la douleur ce que l'homme a fait dévier, livré à ses seules forces. Heureux encore quand chaque misère morale a sa rédemption !

CHAPITRE III

Ame sans Dieu.

Dans le vestibule décoré d'armes antiques, un valet de pied attend en somnolant.

Une heure sonne. Une voiture s'arrête ; quelques éclats de voix et Mme Barthé rentre seule.

Philippe appelle Léa, qui accourt au-devant de sa maîtresse.

Madeleine est rouge, un peu confuse de ce qu'elle a vu jouer, bien qu'elle ait tâché de rire beaucoup pour s'étourdir. La femme de chambre la débarrasse de sa longue pelisse de velours doublé de petit-gris, lui jette un simple châle sur les épaules et l'accompagne à son cabinet de toilette.

Quand elle passe devant le bureau de son mari, aucune lumière ne vient rôder sous la porte, et lorsque, sa toilette de nuit terminée, elle entre dans sa chambre, elle la trouve vide.

Guite est couchée depuis longtemps, sous la garde de sa gouvernante.

Par une sorte de pudeur, la jeune femme ne s'informe pas de son mari, paraissant croire à une sortie nécessaire.

On frappe, elle tressaille ; mais non, ce n'est que le valet qui vient demander s'il faut attendre Monsieur.

— Je ne pense pas, répond-elle, un peu angoissée

— Monsieur n'a pas pris son pardessus ? Monsieur n'est pas en voyage ?

Voulant paraître très calme, mais frissonnant malgré tout :

— Il a certainement eu tort...

Elle se coucha, sans même faire la lilliputienne prière qu'elle marmottait chaque soir. Il lui sembla que l'atmosphère de cette chambre l'étouffait. Elle voulut se remémorer les plaisanteries bouffonnes de la pièce ; quelque chose la retint, comme de la honte. Le sommeil ne venait point à son esprit surexcité et à son cœur en révolte. A chaque volte-face sur son oreiller, Madeleine avait la sensation qu'il allait la submerger, l'engloutir, maintenant que Jean n'y appuierait plus sa tête. Car, s'il était parti, ce n'était pas à la légère, lui, l'énergique, le réfléchi... L'intuition lui vint que quelque chose d'affreux se passait à cette minute dans sa vie, se brisait ; elle aurait voulu courir après son amour qui s'éloignait, éperdu, affolé, chassé par son orgueil montant... La lune s'était levée, glissant un rayon doux et pâle entre les volets mi-clos, réveillant sur son passage des teintes suaves et « pastellisées ». Cette argentine douceur exaspéra davantage la révolte de Madeleine. Elle se redressa sur son lit et porta la main à son front brûlant. Comme d'un remous, une impression monta dans sa conscience :

— Tu as eu tort, va vers lui ; demande-lui pardon, essaye d'être bonne, comme il est bon !...

Elle restait pensive, la tête penchée, la main sur le front... Soudain, ses doigts nerveux rejetèrent en arrière les mèches folles, ses yeux lancèrent comme un défi dans la détresse : demander pardon, faire des avances, s'humilier, elle, Madeleine, ah ! par exemple, jamais, jamais, tout plutôt !

Et dans ce sursaut de colère, comme dans un enivrement, l'esprit lassé à n'en plus pouvoir par la rupture, la pièce, la lutte, elle se laissa tomber dans un sommeil profond.

. . . .

Le travail subconscient de ce sommeil ne fit qu'aggraver son mal. Son premier regard fut un défi, son premier sentiment la haine. Elle avait enfin éclos dans cette âme, enfantée par l'orgueil, et tout son amour retourné, toute sa vanité blessée lui donnaient leur fougue.

Ah ! il était parti, l'humiliant à ce point ! Eh bien ! c'était fini, bien fini de l'aimer ; elle allait se venger et divorcer en gardant Marguerite.

Elle se leva, fit sa toilette comme à l'ordinaire, semblant avoir retrouvé son calme, en rendant tout l'empire de son âme à sa première passion. Vers 9 heures, elle sonna son petit déjeuner, demanda des nouvelles de Guito, fit quelques recommandations pour l'enfant, puis s'en fut de son pas de déesse dans la charmille, un livre sous le bras. L'allée s'en allait droite et sablée, de l'Est à l'Ouest, s'enfonçant sous les arbres qui la bordaient des deux côtés. De vieux troncs étendaient leurs bras séculaires et moussus, verdis par endroits de la marbrure du gigantesque artiste qu'est le temps. L'habitation donnant au midi surtout, ne tenait au parc que par une face latérale. Sans style, patinée par les ans, cette antique maison bourgeoise semblait étrange au milieu d'une petite ville. On l'aurait crue prisonnière de toutes ses jeunes et pimpantes compagnes dont les toits pressés se heurtaient autour d'elle. Par son parc seulement elle respirait.

Le sable mouillé et les feuilles tombées assourdissaient les pas de Madeleine, qu'elle faisait pourtant en frappant du talon, comme sous le coup d'une résolution énergique, plus vraisemblablement pour elle, d'une forte impulsion. Elle marcha jusqu'à un banc rustique fait de gros bois savamment emmêlés, et s'y assit... Le livre resta fermé sur ses genoux, tandis que son regard semblait suivre un rêve lointain.

Non, ce n'était pas un rêve, ou alors il était pervers et cruel.

Si Jean revenait, pensait-elle, il passerait très probablement par là... et je le recevrais de telle sorte qu'il n'aurait plus le goût de recommencer !

Elle rit, d'un rire nerveux qui la surprend elle-même... Et s'il ne revient pas, le temps lui sera donné de songer tout à son aise. Pour garder l'enfant, il fallait se l'attacher, et Marguerite paraissait aimer son père plus que sa mère...

Le soleil montait, buvant les dernières fraîcheurs qui traînaient, çà et là, depuis la nuit, comme un oiseau trop faible pour s'envoler seul. L'heure était douce et contrastait avec l'air hautain, furieux, puis félinement cruel des yeux de Madeleine.

L'heure du déjeuner arriva. Elle se leva, se rendit dans la salle à manger, devant une table garnie de trois couverts.

Léa n'osa pas demander si Monsieur déjeunerait, flairant quelque chose d'anormal. L'ingénieur s'absentait souvent le soir, passait de temps à autre la nuit au dehors pour raisons de service, mais manquait rarement le déjeuner à la maison. Aussi Guite lança :

— Et papa ?

— Allons, prends ta place.

L'enfant obéit, puis redemanda :

— Où est-il, papa ? Il ne m'a pas embrassée comme quand il va en voyage !

— Si, il est dans un grand voyage, ma toute chérie.

En disant ces mots, un frisson la secoue, et instinctivement elle regarde vers la porte, se demandant s'il ne va pas entrer. La petite fille resta songeuse et se tut, tant que Léa évolua, puis :

— Quand il viendra, papa, petite mère ? dit-elle en torturant dans son assiette une bouchée de viande, que la vue du dessert succulent lui donnait bien envie d'y laisser.

— Tout à l'heure, au dessert, mon trésor, si tu manges bien ta viande, je te le dirai, et beaucoup de belles choses.

Quelle nouveauté ! Guite en était ahurie et ressentait un étrange malaise. Elle paraissait si transformée, sa jolie maman ! Les intonations caressantes de la voix tenaient lieu des brusqueries habituelles des deux dernières années, des reproches ou des « mises en demeure » de manger ceci ou d'être privée de dessert.

Le déjeuner terminé, la maman prit le bébé par la main et commença avec elle la promenade quotidienne que son père lui faisait faire. Elles prirent la petite traverse à l'extrémité de laquelle on voyait par une échappée un coin de prairie et le ruban silencieux de la Charente. L'âme poétique de l'enfant aimait à contempler souvent ce paysage ; mais aujourd'hui elle regarda presque indifférente.

Elles revinrent par un autre sentier, vers un banc isolé, loin de toute oreille indiscrète. Madeleine s'assit, prit la petite fille sur ses genoux, l'embrassa affectueusement, ou tout au moins essaya — car son cœur était en tumulte — et s'efforça de lui dire câlinement :

— Papa est parti pour un grand voyage... et nous aussi, nous allons en faire un, parce que maman ne veut pas que sa Guite chérie soit privée de ce plaisir.

— Mais pourquoi papa qu'il est parti sans m'embrasser, et sans m'emmener ?

— Parce que, vois-tu, les papas ne s'embarrassent pas des petits enfants... Ce sont les mamans qu'il ne faut jamais, jamais quitter.

Le bébé la regarda avec un air de ne pas comprendre, et la haine possédait la mère à tel point qu'elle ne comprit pas l'horreur de sa manœuvre.

Le reste de la journée, elle ne quitta pas sa fille, satisfaisant tous ses caprices. Le lendemain, elle fit venir un avoué qu'elle savait être très anti-

pathique à son mari et s'enquit des formalités nécessaires pour une demande en divorce. Le surlendemain, le train de Bordeaux l'emportait vers l'Espagne pour un voyage circulaire avec Marguerite ; mais, avant de partir, elle avait congédié tous ses domestiques, sans leur dire un mot de ce qui se passait, les sentant au courant.

CHAPITRE IV

Illusions.

Jean était sorti, la mort dans l'âme. Pour la première fois de sa vie, il avait agi sous le coup d'une impression, sans mesurer à fond la portée de son acte. La blessure avait été si profonde ! le coup porté, si vif ! Lui reprocher d'avoir épousé une fortune, alors qu'il n'avait pas été loin d'y voir un obstacle à son mariage !

Quand il se fut un peu enfoncé dans la nuit, son caractère reprit sa courbe normale. Il se mit à peser ce qu'il venait de faire, le pour et le contre des conséquences. Peut-être, parce qu'il n'était qu'un piètre psychologue, pour tout autre que sa personne propre ; peut-être, parce qu'il aimait plus qu'il n'en convenait cette âme sauvage, il trouva que ce qu'il avait fait était bien. Madeleine le voyant absent, prise de remords, ne sortirait peut-être pas ; le lendemain, elle s'arrangerait pour le rencontrer, lui demanderait une entrevue, où il serait bon, très bon, tout en étant ferme... avec du doigté... Finalement, elle se jetterait dans ses bras, heureuse de retrouver son amour qu'elle avait cru perdre... et, désormais, la jeune femme serait plus facile à réformer. Livré à ces réflexions, il traversa la ville, sans s'en rendre compte, et arriva inconsciemment à la porte de son principal bureau d'ingénieur. Elle ouvrait sur l'avenue, face à la gare, et donnait accès dans une grande salle rectangulaire percée de deux immenses fenêtres, encombrée de trois longues tables, chargées de papiers et de plans. Au fond, s'y adjoignait une petite chambre que le garçon de service entretenait. Jean y couchait de temps à autre, lorsque ses pérégrinations le ramenaient à Sautile après minuit.

Il entra, tourna le commutateur, s'assit à son bureau, pensif. Puis il prit un livre et voulut lire ; les mots, les lettres dansaient devant ses yeux troublés. Courageusement, il lut trois pages ; la quatrième branchait sa compréhension sur la première... et de celle-là, Jean déjà ne se souvenait plus ! Rien à faire, ce soir ; il valait mieux remettre cette étude scientifique à plus tard.

Il saisit une brochure au hasard, un roman. Un roman, le sien était trop douloureux à cette heure pour y tremper ses lèvres !

Il ouvrit la fenêtre, éteignit et s'accouda. La nuit était profonde, percée seulement de quelques petites lueurs pâlotes, l'éclairage étant en réparation. Les bruits assourdissants du jour : roulements de voitures, cornes d'autos, ronflements d'usines, s'étaient tus, comme un gigantesque troupeau que la fuite du jour ramène au bercail. Peu à peu, les passants se faisaient plus rares. Le teuf-teuf d'un cinéma s'entendait de loin, respiration toujours haletante, comme les émotions plus ou moins malsaines qu'il procurait.

La gare toute proche gardait une animation assez vive. En cette fin de vacances, les rentrées au « home » étaient nombreuses... Un brouhaha, des bruits sourds, des portières qui se ferment, un coup de sifflet strident auquel répond un grognement enroué, les efforts d'une locomotive qui

démarre... puis un train qui prend de l'espace... qui s'en va dans la nuit... les bruits de ferraille des aiguillages... plus rien !

Jean avait suivi ce départ, pas à pas ; était-ce de lui que quelque chose s'en allait, pour ne plus revenir ? Tout le troublait, en somme !

Il se coucha, mais le sommeil ne vint pas. Vers le matin, lassé, il s'endormit pour se réveiller en sursaut une petite heure après. Mille pensées l'assaillirent, confuses, contradictoires. Des étreintes le prenaient au cœur, telles qu'il craignait défaillir. L'image de Marguerite lui apparut dans une auréole trouble et sombre. Il effaça l'image, remplacée par celle de sa femme furieuse, puis narquoise.

Il se leva pour chasser toutes ces impressions, sortit prendre son petit déjeuner à l'hôtel voisin, suivant son habitude, lorsqu'il couchait là. A l'heure réglementaire, il s'installait dans son bureau.

Mais à chaque fois que le bouton de la porte tournait pour affaires de service, il lui semblait voir apparaître la silhouette de Madeleine, les yeux rouges sous son élégante voilette.

Jusqu'à midi, elle ne vint pas.

Le soir, il ne la vit pas non plus.

Après dîner, il se demanda si la leçon n'avait pas été trop dure, et s'il ne devrait pas y aller lui-même.

Alors, un sentiment d'amour-propre le retint. Après ce qu'elle lui avait dit, c'était à elle de venir.

Il lui sembla qu'il s'irritait, qu'il était encore plus énervé que de raison...

Deux jours plus tard, il recevait un pli lui demandant une audience pour Me Géraulin, afin d'être mis au courant de la demande de sa femme.

CHAPITRE V

Vains espoirs.

Quatre mois plus tard, Madeleine et sa fille habitaient, à Paris, un somptueux hôtel, tout près du Luxembourg. L'antique demeure familiale, qui lui venait de sa mère, restait close à Sautile. Aucun meuble n'en était sorti pour venir à la capitale. La jeune révoltée voulait tout nouveau pour « refaire sa vie », qu'elle se croyait bien le droit de vivre enfin.

Une large entrée, prolongée d'un vestibule art nouveau tout à fait original : une boiserie, genre vieux murs, tapissait la cloison sur une hauteur d'un mètre environ. Au-dessus, un ciel lointain avec un vol de corbeaux en file, et quelques lignes estompées de paysage.

La salle à manger, genre hollandais, vibrait de clarté ; le grand salon, style oriental, semblait émaner un relent d'opium. Chaque chambre avait sa fleur, courant en guirlandes artistiques sur ses riches tentures.

Madeleine s'amusait, c'était le mot, à tous ces décors, les combinant elle-même, y marquant par son pinceau ses fantaisies. La décoration de sa propre chambre l'avait beaucoup occupée. Des sommes folles s'y engouffraient encore. Il avait fallu l'imagination d'une artiste extravagante comme elle pour trouver une telle création. La belle Mad couchait sur un rocher, dans un immense coquillage. La moquette simulait des flots légèrement ridés par la brise. Au fond, un bloc de bois, finement fouillé et décoré en rocher émergeant, soutenait le coquillage de même matière. D'autres rochers servaient de meubles, enchâssant dans leurs anfractuosités

de légères plantes vertes et des miroirs à profusion. La table était faite d'une épave, les murs n'offraient à la vue qu'un horizon marin avec un vol de mouettes... Et c'est là qu'elle dormait, en s'efforçant d'oublier qu'elle s'appelait Mme Barthé !

Le voyage circulaire en Espagne avait ébloui Marguerite, qui, néanmoins, s'étonnait toujours de ne pas rencontrer son papa. Chaque question de l'enfant amenait une réponse tâchant de l'éloigner de son père, et de l'attacher de plus en plus à sa mère. La tendre affection dont elle se sentait l'objet était à Guite un attrait irrésistibe, surtout pendant que son papa semblait l'oublier. Ajoutez à cela tous ses caprices satisfaits ; c'était : « ma petite maman chérie », et « vilain papa qui ne m'aime plus ! »

Dans ces sentiments, elles revinrent en France deux mois après. On passa par Sautile, à la nuit tombante, faire à l'aïeule une visite d'une heure, avec la promesse expresse de ne pas aborder le sujet brûlant, et on mit le cap sur Paris, où le notaire de la jeune femme avait retenu un appartement en attendant l'installation de l'hôtel.

Mlle Levasseur avait gardé la propriété personnelle de la belle fortune que son aïeule lui avait donnée. Tradition de famille. Son mari, qui en avait l'administration, s'en était bien vite déchargé en partant pour le Nouveau Monde.

Jean était parti, en effet.

Après la lettre de Me Géraulin, il s'était rendu à l'entrevue demandée, ne voulant croire qu'à moitié à la douloureuse nouvelle. En termes pleins de dignité, il avait déclaré laisser à sa femme toute liberté d'intenter ce que bon lui semblerait. Lui ne ferait rien, ni pour ni contre. Les choses iraient leur cours, et après quelques années de séparation, sa femme, sans nul doute, ferait prononcer le divorce.

Puis il se rendit auprès de Mme Levasseur, à laquelle il demanda un entretien particulier, avec le secret espoir d'un arrangement. Elle reçut le visiteur, au coin du petit feu qu'elle tisonnait presque toute l'année. Très peu libre, n'y voyant presque plus, la bonne aïeule ne quittait pas son grand fauteuil et son boudoir, où quelques vieilles amies la venaient visiter. Le monde ne l'attirait plus, depuis ses deuils répétés ; vivant en marge de lui, elle s'ensevelissait lentement dans l'oubli, en attendant la tombe que ses quatre-vingt-huit ans n'avaient pas encore ouverte.

— Mon pauvre ami, mon pauvre ami, dit-elle à Jean, quel grand malheur ! Je suis atterrée, navrée comme vous ; mais je crois que j'ai perdu tout à fait le peu d'influence qui me restait sur ma petite-fille. Depuis qu'elle fréquente cette abominable comtesse de Bressieu, je n'obtiens plus rien d'elle. Comme il eût été meilleur qu'elle restât en Australie, cette vilaine créature... Mon pauvre enfant !

— Mais enfin, vous ne pourriez pas tenter quelque chose, ma mère ? J'attendrai, je patienterai pour éviter le scandale. Ne serait-ce qu'à cause de Marguerite !

— Mon pauvre ami !

C'était le seul effort dont était capable cette si bonne et si molle personne.

— A votre âge, bonne-maman, vous donner de tels affronts !

— Mon pauvre enfant !

— Mais enfin, l'avez-vous vue depuis... l'incident ?

— Moi qui étais si heureuse de vous la confier, mon pauvre ami !

— Elle n'est pas venue ?

— Si, mon cher enfant, hier, avant de partir pour l'Espagne.

— Seule ?
— Quel malheur, à mon âge, voir de telles choses !
— N'avait-elle pas Marguerite ?... Sait-elle ?
— Je ne crois pas. Elle l'avait, oui ; elle m'a dit : « Je pars. »
— Vous n'avez pas protesté ?
— Devant l'enfant ?
— On aurait pu l'éloigner.
— Mon petit, j'ai senti qu'il n'y avait rien à faire, sinon gémir.

. . . . . .

Rien à espérer, Jean le sentit aussi, de ce côté-là... Il se leva pour partir, éprouvant une exaspération croissante contre une telle éducatrice, qui avait livré sa femme à tous ses caprices d'enfant et de jeune fille.

Comme toujours, pris de pitié devant l'affaissement de l'aïeule, il se domina. Il ne put cependant s'empêcher de demander :

— Qu'a dit Guite ?

— La pauvre chérie, Mad a eu la pudeur au moins de lui cacher la vérité ; elle croit que vous êtes parti en grand voyage en Amérique !

— La misérable, ma petite Guite !

— Oh ! ne valait-il pas mieux qu'elle ignorât ? Elle saura toujours assez tôt, Jean.

Le père ne répondit pas, salua, comme il avait coutume de le faire, Mme Levasseur, avec une déférence profonde ; mais tout son être s'irritait contre son irréparable faiblesse, et il sortit rêveur.

Guite occupait toute sa pensée. Sa chère petite ! Quelle impression allait faire sur ce jeune cerveau cette séparation des auteurs de ses jours ? Ce que l'enfant, après Dieu, doit considérer comme le plus sacré, ne jamais juger, et vénérer profondément, apparaîtrait à ses yeux entaché d'une faute indélébile : papa et maman se sont fâchés, beaucoup fâchés... Il bénissait presque à cette heure, sans en connaître cependant la fourberie, la tactique de Madeleine.

Alors, que ferait-il ? Resterait-il là, dans la même ville, attendant leur retour, toujours pour Guite ? Mais à cause de Guite, justement, il ne pouvait y demeurer sans que l'enfant comprît. Il partirait, puis, de temps à autre, il la reviendrait voir chez Mme Levasseur. Même inconvénient, plus accusé encore.

Eh bien ! il la revendiquerait, il demanderait un divorce en règle, mais il voulait sa fille ; tout le bon droit était de son côté, à lui... et si, par hasard, l'enfant se tournait vers sa mère, s'il fallait se la disputer, alors... alors, quelle impression sur ce cerveau d'enfant !

Il arrivait à son bureau. Un employé l'attendait. Il l'écouta d'un air distrait, plus attentif aux voix intimes qui le torturaient. Jean redemanda deux fois les mêmes explications sans s'en apercevoir et prononça le nom de sa fille pour celui d'un ouvrier.

Son interlocuteur parti, il continua son rêve, les coudes sur la table, le menton dans la main, la plume à l'oreille...

— Il n'y a qu'un moyen, murmura-t-il sourdement, il n'y a qu'un moyen, puisque Mad veut l'entretenir dans cette idée, de lui épargner le spectacle de notre désunion.

Et à cette pensée, l'homme courageux et fort, le maître de soi qu'était Jean Barthé, pleura.

Deux heures plus tard, il consultait une carte du Nouveau Monde, arrêtait son crayon sur un gros point noir où se lisait Philadelphie.

— Là, murmura-t-il, mon vieil ami, Paul Vénor, je vais réaliser tes désirs. Que ne l'ai-je fait six ans plus tôt ? Tu m'aurais comme ingénieur... Et si Guite pouvait toujours ignorer ?

CHAPITRE VI

La Comtesse.

— On demande si Madame est visible ?

— Qui cela, ma fille ?

La femme de chambre tendit une carte.

— La comtesse, oh ! faites entrer au salon rose ; je m'y rends.

Deux minutes après, Madame recevait une petite personne rondelette, au teint fond rouge, surface pêche que donne une abondante poudre de riz. Une robe de taffetas brun s'échappait d'une pelisse de fourrure loutre ; des boucles de cheveux châtain roux entouraient, en folâtrant, une toque posée crânement de côté dans un mouvement d'originalité un peu outrée. Le pied menu se chaussait sur de hauts talons si étroits que chaque pas demandait de l'adresse.

Le nez retroussé, la bouche vulgaire de cette coquette personne ne s'éclairaient que par les yeux, perçants, fuyants, câlins ou provocateurs, mobiles à l'excès, semblant toujours éviter qu'on ne les connût et cherchant à sonder personnes et situations. Au fait, une bizarre créature, assemblage étrange de distinction et de vulgarité.

On lui donnait trente ans ; mais quel âge avait-elle ?

Elle serra affectueusement la main que Madeleine lui tendait.

— Bonjour, chère ; enfin, je vous retrouve. Je pensais bien que vous passeriez l'hiver à Paris... mais enfin, j'ignorais... si...

— Pourquoi donc ? chère Madame. Vous pensiez que l'incident... de mon ex-mari...

— Votre ex-mari ! Le joli mot, tout à fait dernier cri ; amie, vous êtes bien à la page, c'est admirable !

— Vous jasez toujours. Quelle gaieté vous avez ! Qu'il eût été vraiment dommage que vous fussiez réellement morte en Australie, comme on l'avait dit, je ne vous aurais pas connue !

— Ah ! ne me parlez pas, plus de cela, jamais, m'entendez-vous, amie ? J'en ai trop d'impression.

— Bah ! tout au contraire, puisque c'était faux !

— Laissons !

La visiteuse essaya de reprendre sa mine enjouée du début, qu'elle venait de perdre subitement... et y réussit.

— Alors, nous vous avons maintenant pour toute la saison ! Vous êtes des nôtres ?

— Mais oui. Que fera-t-on, cet hiver ?

— Ce que l'on fera ? Dites-moi plutôt ce que l'on ne voudrait pas faire, des projets à n'en plus finir : bals, soirées, charades, réunions costumées... J'ai une idée, une idée ; à vous je la dirai peut-être.

— Peut-être ?

— J'en voudrais faire une surprise ; à propos, les Daumay sont rendus.

— Et leur fils ?

— Et leur fils, de plus en plus niais. Il vise au jeune homme instruit maintenant et pose en conséquence. Mais il allonge la série de ses balourdises : c'est à mourir de rire ; nous en ferons quelque chose...

— Méchante !

— Vous êtes si tendre !

Les deux amies rirent en commun, étouffant leurs éclats sous leur mouchoir de fine dentelle.

Ce fut Caroline de Bressieu qui reprit :

— Vous pouvez ouvrir un crédit à votre couturière ; il va vous falloir, pour le moins, cet hiver, une trentaine de costumes.

— Comme vous y allez !

— Vous êtes libre, maintenant.

— Dieu merci !

— Vous n'allez pas vous murer, à cause...

— De ma situation... On la dit irrégulière dans certains milieux ; moi, j'épouse les idées nouvelles.

— A la bonne heure ! Tenez, j'ai un cousin qui va rentrer en France ; je vous le ferai connaître : le vicomte de Brossiny, qui trouve charmante une femme à demi divorcée ; c'est un cœur moitié pris, moitié libre, dit-il. Vous n'aurez qu'à bien vous garder.

— Oh ! oh ! oh ! fit Mad, ne sachant si elle devait rire ou rougir.

Elle rit d'un rire forcé et rougit malgré elle. Par moments, cette « bonne amie » était trop originale. Son embarras changea la tactique de la visiteuse. Celle-ci se leva, lui caressa amicalement la joue en lui disant :

— Je n'ai pas eu l'intention de vous peiner, petite chérie ; vous savez bien que je vous aime beaucoup, mais chez moi, voyez-vous, l'originalité a toujours été trop marquée. Ne m'en veuillez pas, hein ?

— Non, non, fit Mad un peu énervée, mais reprenant possession d'elle-même, par vanité.

Quatre heures sonnèrent ; on apporta le thé que la jeune femme servit elle-même. Une bonne tasse de crème et de fins gâteaux parurent tout effacer. Les deux bavardes jasèrent une heure encore, en passant en revue toutes leurs connaissances, et se quittèrent le plus tendrement du monde.

Seule, Madeleine revint s'asseoir dans son boudoir rose.

Le vicomte de Brossiny... Joli nom, ma foi ! Mille pensées se heurtèrent dans son esprit, voulant chacune toute la place... A quoi lui servait d'être riche et jolie, son mari avait méconnu cela, il était parti... Pourquoi fréquentait-elle Mme de Bressieu, qui, par moments, lui paraissait si vulgaire ?... Pourtant, elle, Mad, avait des manières plus distinguées, et si Jean lui reprochait d'avoir été mal élevée quant au fond, ah ! ah ! ce n'était pas quant à la forme !... Comment ai-je donc pu tant m'attacher à elle ?... Que je suis maladroite ! Dieu ! que je suis maladroite ! Il me faut tout au contraire ne pas la « lâcher ». Elle seule me soutient invariablement quand tous ces « collets montés », qui n'admettent pas le divorce, m'abandonnent ! Chère amie, à quoi pensé-je ?... J'aurai toujours « son monde », un peu corsé, mais acceptable tout de même ; on s'y amuse finement, c'est bien. Et puis, l'hiver sera rempli. Tout s'annonce pour le mieux. Mais, au fait, si je donnais quelques réunions, moi, peut-être... Certainement non, on n'oserait refuser mes invitations. Ce serait forcer la main à l'opinion, rentrer en relations, effacer tout à fait... l'incident.

L'ombre envahit peu à peu la pièce, noyant une à une les jolies choses et les décors délicats.

Madeleine continua de rêver...

Pendant ce temps, la comtesse filait grand train faire d'autres visites.

La comtesse appartenait à une vieille famille du Berry. Tous ses aïeux, de père en fils, avaient couru le monde et sillonné les mers. Elle aussi, à dix-huit ans, ayant épousé un cousin germain de même nom et même lignée, était partie en voyage de noces en Amérique. Leurs amis et connaissances, tant de Paris que de province eurent de leurs nouvelles durant

plusieurs années. Ne les voyant point revenir, on les crut fixés au Nouveau Monde... et on les oublia, quand, trois ans plus tard, on apprit la mort des deux époux, survenue dans un accident d'auto, en Australie. Les journaux firent des articles sensationnels sur ces malheureux, distingués et intrépides voyageurs !

Puis vint le silence. Leurs proches parents, déjà peu nombreux, moururent, et voilà que quelques années après apparut en Europe Mme de Bressieu, outrée, disait-elle, d'une pareille erreur qui l'identifiait avec sa femme de chambre, son sosie, à ses côtés dans l'auto.

La malheureuse était morte sur le coup. Le comte de Bressieu survécut quelques heures. Elle, avait continué courageusement le voyage d'études entrepris ensemble... Puis, dégoûtée de toutes ces choses qui lui avaient valu de perdre ce qui lui était le plus cher, elle ne voulait plus qu'on lui en parlât, et s'étourdissait de fêtes !

Le monde la prenait un peu pour la veuve joyeuse, et, chose curieuse, elle ne fréquentait pas, de parti pris, ses anciennes connaissances.

Etaient-ce les malheurs qui l'avaient changée et la rendaient ridicule pour « oublier », comme elle le disait parfois ?... ou bien d'autres motifs insoupçonnés ?

Elle était étourdissante, brillante, tapageuse par moments, et à d'autres, aimable, distinguée, délicate et possédant un don spécial pour flatter sans en avoir l'air, pour faire admirer ce qu'elle voulait qu'on admirât.

Ainsi, Mad s'y attacha.

Que de succès ne lui avait-elle pas valus et procurés, sans y montrer sa main, par pure et tendre affection ! A l'heure où Mme Loiseux suivait son mari vers d'autres garnisons, cette nouvelle amie était apparue, se glissant dans la fente, juste au point. Madeleine, si intelligente pourtant, mais si aveuglée par sa vanité, s'y laissa prendre, et accepta sans s'en rendre compte son influence.

L'opposition de son mari l'y renforça.

Maintenant qu'elle ne s'y heurtait plus, il lui semblait voir plus clair !... Mais il était trop tard, la comtesse, sa chère comtesse, serait son appui !

CHAPITRE VII

Guite.

Délicate et de taille menue, Guite était une enfant jolie. Cheveux blonds, teint pâle, mat ; de grands yeux bleus comme ceux de Mad, mais avec l'expression réfléchie de Jean.

Elle tenait des deux physiquement et moralement. Il y avait en elle plus d'hérédité que d'atavisme, et Mme Levasseur mère se retrouvait bien peu en son arrière-petite-fille ; Guite avait de la volonté.

Sa jeune intelligence s'éveillait, déjà réfléchie, calculatrice, perspicace, tandis qu'un orgueil quelque peu farouche la faisait se dresser tout d'une pièce devant une observation, et que son cœur tendrement aimant l'attachait à qui l'entourait d'affection.

Bien formée, elle eût fait espérer une personne de valeur. Hélas ! pour dégrossir et tailler un tel diamant, les artistes n'étaient que des bonnes sans beaucoup d'éducation.

Sa gouvernante elle-même, d'aspect très correct, faisait cause commune avec « l'office » dans l'intérêt de la corporation !

L'enfant tenait assez de sa mère pour être capricieuse, entêtée, insoumise, assez de son père pour savoir déjà souffrir.

En effet, son pauvre petit cœur se trouvait maintenant isolé, ne s'attachant pas, par une sorte d'instinct, à ses bonnes qui ne se souciaient d'elle que dans la mesure de leurs intérêts. Sa maman ne semblait plus croire qu'elle existait, tout entière à ses plaisirs et ses nouveaux amis.

En prenant Loïse comme gouvernante, Madeleine avait ajouté, après les instructions relatives aux soins à donner au bébé : surtout, pas un mot de son père, vous devez l'ignorer ; si elle vous presse de questions, envoyez-la-moi, ou si ce n'est possible, dites-lui tout simplement qu'il fait un très long voyage en Amérique, sans plus. C'est tout ce que j'autorise, et si par ailleurs vous ne veillez pas sur ce point, c'est votre départ dans les vingt-quatre heures et la retenue des trois cents francs du dernier mois.

— Bien, Madame, avait répondu la gouvernante en écarquillant les yeux de double surprise.

D'abord, elle n'avait demandé que deux cent vingt-cinq francs par mois, et ensuite... ce que Madame avait l'air d'y tenir à son silence ; pour sûr qu'il devait y avoir du louche là-dessous !

Enfin, comme ses honoraires l'inquiétaient encore plus que tout, elle se rendit droit à l'office, rassembla le personnel, leur communiqua la recommandation de sa maîtresse et promit à ses « camarades », s'ils voulaient suivre la consigne, cinq francs par mois pour la poche ! Ils étaient cinq : la cuisinière, le valet de pied, la femme de chambre, le chauffeur, la femme de peine ; vingt-cinq francs de moins, c'est vrai, mais si elle pouvait ainsi garder sa place, c'étaient encore cinquante de bénéfice par mois.

Mme Loïse trouva cela joli, et ingénieuse sa combinaison.

Mais ce qu'elle n'arriva pas facilement à obtenir, ce fut de se faire adopter par Guite. L'enfant la considéra, durant deux semaines, d'un petit air hautain, et quand elle se croyait seule, la bonne femme la voyait pensive de longs moments.

— Que peut-elle bien imaginer ? Est-ce que ce serait cette enfant qui me ferait perdre ma place ?

Le matin, au réveil, jamais elle n'avait voulu se laisser embrasser, et pour faire sa toilette elle essayait maladroitement de se débrouiller toute seule, au risque de casser son peigne et de faire déborder sa cuvette.

On eût dit qu'elle avait horreur de Mme Loïse !

La gouvernante ne la grondait jamais, voulant conquérir à tout prix la cause de sa bonne fortune. Guite n'en augmentait que plus ses maladresses. Un jour — quel ange aurait pu dire que ce n'était exprès ? — le pot de cuvette roula en compagnie d'un délicat verre d'eau. L'enfant frappa du pied en regardant sa gouvernante dont l'air calme l'exaspérait.

— Pourquoi ne vous fâchez-vous pas ? Madame Loïse. Je veux, je veux que vous vous fâchiez !

— Mais pourquoi donc ?

— Parce qu'alors vous vous en irez, peut-être !

— Peut-être ! et pourquoi voulez-vous que je m'en aille ?

— Je ne vous aime pas.

— Ah ! vous ne m'aimez pas, et encore pourquoi ?

— Oh ! dit l'enfant avec un geste de protestation déchirante, parce que depuis que vous êtes ici, maman ne m'aime plus. Papa est bien loin et maman ne m'aime plus !

— Votre maman vous aime toujours !

— Non, « c'est pas vrai ! » Moi, je m'occupe de ce que j'aime ; ma poupée blonde elle est vilaine, son œil est tombé dans elle, son pied est déchiré, mais c'est d'elle que je m'occupe ; celle-là, c'est ma fille !

— Madame a trop à faire, et ne peut s'occuper de vous. Elle m'a demandé de la remplacer près de sa petite fille.

— C'est maman qui vous l'a dit ?

— Oui.

— Méchante maman !

— Il faut m'aimer, ma petite fille, continua la gouvernante en essayant de la rapprocher d'elle, j'ai bien de l'affection pour vous, moi !

Mais l'enfant, dans son instinct sublime, n'avait pas senti là cet amour maternel qui vibre au cœur des mères, ou dans ceux que Dieu a préposés pour les aider dans leur tâche délicate. Elle repoussa vivement Mme Loïse, en disant :

— Non, non, pas vous, vous n'êtes pas ma maman !

Et elle éclata en sanglots.

Les jours suivants, la rusée Loïse étudia, non pas le caractère de Guite — que lui importait ! — mais ses désirs et ses caprices pour les satisfaire et se l'attacher.

Et c'est ainsi que débutait l'éducation de Mlle Berthé !

A cinq ans, beaucoup d'enfants sont gourmandes ; Guite ne l'était que pour le chocolat. Elle en était d'autant plus friande que sa mère l'en privait, trouvant qu'il lui était contraire. Le chocolat devint la clé de voûte de l'édifice élevé par la scélérate femme à sa cupidité. Se procurer de délicieuses « bouchées », en tenter le bébé, et ne les lui donner que lorsqu'elle cédait, devint quotidien.

— Mais pourquoi que maman ne m'en donne pas au repas ?

— Parce que cela vous ferait mal.

— Et pas maintenant ?

— Pas maintenant.

— Alors je dirai à maman qu'elle m'en donne une grosse boîte pour quand ce sera pas le repas.

La « brave » Loïse trembla. L'enfant allait la compromettre et faire échouer son navire au port.

— Ecoutez-moi bien, Guite, lui dit-elle d'un air mystérieux ; écoutez-moi bien : ces bonbons, on ne les donne qu'à ceux qu'on aime beaucoup. Votre maman ne vous en donne pas... parce que... je vous aime plus qu'elle.

— Ah ! c'est bien vrai que maman ne m'aime plus !

Et l'enfant pleura.

Il ne fallait pas perdre une si bonne occasion ! La gouvernante prit sur ses genoux, cajola, embrassa le bébé, qui, pour la première fois, se laissa faire, et lui dit les yeux rouges :

— C'est bien vrai que tu m'aimes, toi ?

Devant cette candeur et ce petit cœur en détresse, Mme Loïse, plus cupide que perverse, se sentit troublée. Elle n'osa pas répondre : oui, et n'eut pas le courage de dire : non. Elle tourna la conversation — si tant est qu'il y en eût une — par une grosse bouchée qui sécha les larmes de Guite, puis elle ajouta :

— N'en parlez pas à maman, vous me feriez gronder ; voulez-vous me faire gronder, chérie ?

— Non, répondit l'enfant en secouant tristement la tête.

La conquête était faite. Désormais, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mme Loïse ferait ce qu'elle voudrait, sans être agacée par Marguerite et Marguerite suivrait ses caprices sans être inquiétée par sa gouvernante.

Eh ! oui, tout allait pour le mieux, quand, un soir, tout faillit se gâter.

L'enfant souffrait de douleurs dans le côté ; essoufflée par moments, elle pâlissait et rougissait tour à tour. Il commençait à faire sombre. La petite fille, qui jouait avec ses poupées sur le tapis de sa chambre — tandis que Mme Loïse tricotait — vint s'asseoir à ses pieds, délaissa ses jeux, et bientôt appuya sa tête enfiévrée sur ses genoux.

— Qu'avez-vous, mon chéri ?

— Ma tête fait mal.

En effet, elle était brûlante.

— Venez que je vous couche, mon trésor.

Elle se laissa faire sans résistance, ce qui alarma davantage la « bonne femme ».

Mon Dieu, qu'allait-il arriver ? Elle réfléchit à tout ce que Guite avait pu faire... ou manger ; le chocolat lui fit peur. L'estomac paraît embarrassé depuis quelques jours, les bouchées ont été, de ce fait, raréfiées, sous prétexte que la boîte était égarée... Si la mutine avait découvert la cachette !

A pas de loup, elle s'y rendit. Une chaise posée devant l'étagère décelait la voleuse. Elle ouvrit précipitamment la boîte... Des quinze bouchées qui restaient le matin, aucune n'était là. Plus aucun doute... Et alors, Madame qui allait en soirée dans quelques heures, et qui donnerait ses instructions avant de partir ! Comment faire ?... Un moment, Loïse songea, puis appela la femme de chambre.

— Jeannine, lui dit-elle, arrangez-vous pour que Madame ne soit pas tout à fait prête quand Félix amènera l'auto. Je descendrai prendre ses ordres pour ne pas la retarder. Vous m'entendez ? La petite a une indigestion, sans doute ; j'aime mieux qu'elle ne s'en aperçoive pas. Vous le ferez, hein ? Un service en attire un autre !

Ainsi fut fait, et la maman s'en alla rire et s'amuser, sans se douter que son enfant était en danger.

Mme Loïse prépara un bon purgatif, le fit avaler de force à Guite.

Le pauvre petit corps, fatigué par cette médecine trop forte, reposait dégagé mais épuisé, quatre heures plus tard, quand Madeleine rentra. L'enfant devait retrouver les conséquences de sa gourmandise et de la sotte adresse de sa gouvernante.

Mais son goût pour le chocolat ne le cédait en rien à celui de « fouiner » vers l'office et dans les recoins de la maison.

Les serviteurs ne prenaient pas toujours garde à elle ; aussi entendit-elle bien des choses que sa précoce intelligence interprétait à sa façon.

Or, voici ce qu'un jour vit la petite souris : la femme de peine en train de s'approprier une bague oubliée sur un meuble par Mme Barthé.

— Où est la bague de Madame ? avait dit Jeannine en entrant ; je viens la prendre, elle était là, il y a deux minutes.

— Je ne sais, répondit Julie.

Jeannine fit demi-tour, alla dire à sa maîtresse que Madame avait dû faire erreur, mais qu'elle répondait des domestiques, et que la bague de Madame était introuvable !

Puis elle revint près de la femme de peine.

— Allons, grosse Julie, pas tant de façons, vous allez me donner le bijou pour que je le liquide et nous partagerons... Dépêchez, un bon mouvement, allons, si vous ne voulez pas que je vous dénonce.

— Et si je l'ai mise dans ma poche pour la remettre à Madame, que direz-vous, sotte fille, puisque c'est son bien !

— Ah ! ah ! ah ! son bien ; le bien de Madame, c'est le vôtre, c'est le mien, c'est celui de qui peut le « souffler ». Pas vrai, hein ? vous savez

ce que Félix lisait, l'autre soir, dans le journal : le bien des bourgeois... il est à tout le monde !

Guite se « refaufila » par où elle était venue. Quelle envie la démangeait d'aller raconter à sa mère ce qu'elle venait d'apprendre et de voir ! Mais une phrase lui trottait dans l'esprit : le bien de maman est à tout le monde, à qui sait le « souffler ». Qu'est-ce que c'est que ça ? Probablement ce qu'a fait Julie, le prendre alors... Mais... la petite chèvre de marbre blanc qui est dans le salon rose, et que Guite a tant désirée pour jouer... Sa maman lui refuse toujours en lui disant que c'est son bien et pas celui de la petite fille ; si, si, elle est à Guite ! Alors... Oh ! alors, il faut aller la chercher tout de suite, tout de suite...

En s'élevant sur la pointe des pieds, elle réussit à ouvrir la porte du boudoir, grimpe sur une chaise de velours, atteint le marbre gros comme une belle pomme...

Mais il faut redescendre, cela, c'est autre chose. Ses deux petits bras élevés en l'air aboutissent juste à l'étagère du bibelot qu'elle peut à peine saisir.

La chaise rembourrée fait ressort, et dans un fracas épouvantable tout s'abat pêle-mêle, la chèvre, l'étagère entraînée par la menotte qui s'y cramponne, la chaise, Guite. Un coussin tamponné au passage rebondit sur l'ensemble, une potiche en perd l'équilibre, laisse échapper ses œillets superbes et arrose le tout... Le comble c'est que maman apparaît à la porte. Ne sachant si elle doit rire ou se fâcher, tant la scène est comique, elle appelle Mme Loïse, sur qui se décharge son mécontentement.

La gouvernante enleva dans ses bras le bébé ébouriffé, barbouillé d'eau et de pétales, tandis que Madeleine lui disait :

— Tu sais pourtant que cette chèvre n'est pas à toi ; je t'ai toujours dit que ce n'était pas un jouet, mais mon bien à moi !

— Justement, lui crie Guite triomphante, puisque le bien de toi, il est à tout le monde !

— Emmenez-moi cette enfant, elle est folle ; où prend-elle des idées pareilles ? Madame Loïse, si vous ne la corrigez ou surveillez mieux, vous connaissez mes conditions ; je les renouvelle : prenez garde !

Certes oui, elle prenait garde. Flairant quelque chose de mauvais, elle ne gronda pas Marguerite, tâchant de la calmer avec des bonbons au citron, qui depuis « l'accident » remplaçaient les bouchées.

Mais ce fut long, très long... le chocolat seul était souverain !

CHAPITRE VIII

Madame et son notaire.

Dans le petit salon rose, Madeleine s'assit près d'une fenêtre. De sa main blanche et nerveuse, rehaussée de pierreries, elle se mit à feuilleter un livre à couverture jaune, un des derniers romans parus, d'allure douteuse, de littérature abracadabrante.

Ces brochures avaient l'habitude de l'intéresser, et pourtant, aujourd'hui, elle tournait les pages, au hasard, cherchant un passage captivant. De temps à autre, un coup d'œil jeté à la pendule dénotait son impatience.

Madeleine attendait, et elle n'aimait pas à attendre. Un moment, elle s'enfonça davantage dans son moelleux fauteuil, croisa une jambe sur l'autre, plongea deux doigts dans sa chevelure, le coude sur la table, et

sembla s'absorber. Elle avait trouvé le passage intéressant... et oublia qu'elle attendait, mais qui donc ?

La portière se souleva, après deux coups discrets, et le valet de pied s'effaça devant quelqu'un, en annonçant :

Me Griffin.

La jeune femme releva la tête, ferma son livre, et dit en indiquant un siège près d'une petite table :

— C'est vous, Maître ? Qu'avez-vous de si important à me communiquer, que vous désiriez m'entretenir ?

— Vous m'avez demandé de vous fournir de nouveau cinq mille francs ?

— Eh bien !

— Je les apporte ; mais je tiens à vous dire que c'est le dernier versement d'intérêts pour ce semestre. Si, Madame, vous m'en demandiez d'autre, je serais obligé d'entamer le capital.

— Bah ! et c'est ce que vous teniez tant à me dire ?

— Mais, fit-il, avec une expression narquoise dans ses yeux perçants, les petits ruisseaux font les grandes rivières ; une fissure dans la coque suffit à faire submerger un navire !

— Que voulez-vous dire, Maître ? demanda-t-elle, un peu plus attentive.

— Que si, Madame, vous attaquez le capital, eh bien ! ce serait la fissure.

— Je n'ai fait aucune perte, que je sache ?

— Je ne dis pas cela. Votre fortune est intacte dans sa jolie rondeur ; c'est pourquoi il serait vraiment dommage de couler un si beau navire !

— Je n'ai pas du tout envie de le couler, répondit Mad, un peu agacée.

— Cependant, Madame, pardonnez ma franchise, il est de mon devoir de mettre sur leurs gardes des personnes qui, si elles sont comme vous, pleines de beauté et de charmes, n'ont guère l'expérience des capitaux.

— Où voulez-vous en venir ?

— Un conseil tout paternel, chère Madame, ne dépassez pas les revenus ; ils sont déjà ronds !

— J'ai beaucoup à faire face, cet hiver.

— Ce n'est que pour cet hiver ?

— Et les autres, si la chose me convient, Maître !

Ah ! par exemple, ce notaire qui se mêlait de lui faire la morale ! Que chacun s'occupe de ses affaires ; il n'avait qu'à lui procurer l'argent demandé sur sa fortune ; là se bornait son rôle !

Me Griffin n'avait pas répondu aux dernières paroles brèves de sa cliente. Il déployait méthodiquement sa serviette, en tirait une liasse de billets qu'il aligna sur la table en disant à mi-voix :

— Un, deux, trois, quatre, cinq. Voilà Madame.

— C'est bon, Maître, je vous remercie ; mais, je vous en prie, ne vous dérangez plus pour de telles questions. Envoyez-moi seulement les sommes demandées.

— Vous agirez désormais en connaissance de cause ; mon devoir était de vous avertir.

— Merci, Maître.

Il salua cérémonieusement, comme il faisait toutes choses, et sortit.

Madeleine s'enfonça plus avant dans son fauteuil. Un flot de sang lui monta aux joues... Si elle allait se ruiner ! Il ne manquerait plus que cela ! Mme Levasseur ne s'était presque rien réservé ; qu'espérer de ce côté ?

Il fallait aviser. Ce notaire, qu'elle trouvait sermonneur importun, lui avait pourtant ouvert les yeux. Du train qu'elle allait, les revenus ne pouvaient suffire, alors... Renvoyer un serviteur... Lequel ? Elle les trouva tous indispensables, et puis les cancans... Oh ! jamais !

Restreindre les toilettes ?

Il en fallait une pour chaque soirée, dîner, matinée. Enfin, celles de petites sorties, les trotteurs, et aussi de réceptions, d'intérieur ? Restreindre sur leur valeur ?

Impossible. Lancée, il fallait tenir.

Ses soirées, pour rien au monde, elle ne les supprimerait.

Alors rien, absolument aucune solution.

Parler au notaire de placements plus avantageux ?

Non, non, il faudrait revenir sur son attitude ; c'était chose impossible à l'orgueilleuse Madeleine.

Ah ! lumière, la comtesse avait un cousin banquier. Peut-être, en faisant sa connaissance, découvrirait-elle le moyen de tout arranger, sans avoir l'air d'être à court. Une idée tout... à... fait lumineuse ! Décidément, la fortune la favorisait.

Elle se leva, souriant à son étoile, tapota deux petits coups d'amitié sur la brochure qu'elle emportait, et sortit contente de son nid luxueux.

Le soir même, la belle Mad se disposait à se rendre au bal de sa chère Caroline. Jeannine déployait tout son talent à bien habiller Madame, sans faire de maladresses. Un fourreau lilas tendre, voilé de mousseline de soie saumon pâle, donnait des reflets nacrés ; le tout, recouvert d'un tulle pailleté d'argent, achevait le cachet délicat de sa somptueuse toilette.

Dans le plus grand miroir, qu'enchâssait l'anfractuosité d'une grotte, elle se vit dans sa chambre, telle une fée des contes bleus.

Ce tableau lui plut ; l'heure n'était pas avancée. Elle congédia Jeannine, éteignit le lustre qui semblait sortir des nuages, alluma l'ampoule de l'antichambre, et comme à la lueur indécise des étoiles, rêva, accoudée sur un roc...

Quelles pensées lui vinrent ? Songea-t-elle à son foyer détruit, dont ni les arts ni les plaisirs ne relevaient les ruines ? Y voyait-elle seulement des ruines ? Avait-elle cru fonder ce foyer ? Ou bien, l'âme pleine de ses ambitions et de ses mesquineries orgueilleuses, desquelles son intelligence ne parvenait et n'essayait pas sans doute à se dégager, voyait-elle son succès de quelques heures, ce même soir... l'avertissement du notaire... ses projets d'avenir ?

A la lueur si douce qui filtrait chez elle, on eût pu la voir essuyer une larme, se redresser pour faire face à l'ennemi... puis sortir lentement, comme à regret, en se caressant les joues de sa houppe soyeuse.

Son entrée fit sensation chez Mme de Bressieu, qui l'accueillit avec son affabilité coutumière et un peu moins d'exaltation. Après quelques présentations, la conversation s'engagea sur les nouvelles et les potins du moment. Mad, toujours délicieuse dans le monde, se sentait admirée, enviée, jalousée : elle en jouissait. Son athénienne beauté se fit plus captivante encore devant les hommages très déférents du vicomte de Brossiny que lui présenta son amie.

Il était grand, on ne peut plus élégant, on ne peut plus à la mode, on ne peut plus correct, on ne peut plus courtois.

Ses manières, son ensemble tenaient quasi d'un acteur... et qui savait ? Ce beau vicomte faisait son apparition à Paris, subito, sans qu'aucune connaissance de la comtesse n'ait jamais soupçonné son existence. Mais les Bressieu étaient trop cotés, malgré l'excentricité de leur dernier rejeton, pour ne pas faire crédit à leur cousin.

Madeleine lui accorda toutes les danses demandées et s'aperçut qu'il

était parfait danseur. Fatiguée, ils s'assirent et causèrent presque amicalement.

Caroline s'en émut. Mon Dieu ! se dit-elle, répondant à une de ses énigmatiques pensées, ils ont l'air de trop se plaire !... Si c'était vrai... alors, alors, tous mes projets sombreraient !

CHAPITRE IX

Espoirs et projets.

Désormais, ce seront des rencontres incessantes chez les amis, les fournisseurs.

Les visites du vicomte chez Mme Barthé se multiplient et deviennent plus intimes. Elle sait maintenant que ses goûts s'harmonisent avec les siens, que son caractère est moins extravagant, ses manières beaucoup plus correctes que ne le sont caractère et manières de sa cousine. La jeune femme a su très adroitement — elle le croit du moins — aborder la question finances. Le vicomte, banquier d'Alexandrie, « brasse » des affaires importantes. Incidemment (!), vient l'occasion de parler placements. Mad énumère les siens, demande s'il n'en connaîtrait pas d'aussi sûrs et de plus avantageux ?...

M. de Brossiny lui a promis d'y réfléchir.

Pleine de joie, elle espère et sourit des naïfs qui ont toujours peur d'aventurer leur « avoir ». Avec de tels conseils, d'une personne si expérimentée, que peut-elle craindre ?

Mercredi, ce soir à 4 heures, dans l'intimité, la comtesse et son cousin viendront prendre le thé. Mad congédiera toute oreille indiscrète, on causera.

Les voilà.

— Mes hommages, Madame.

— Bonjour, chère.

Elle tend ses deux mains, saisies l'une et l'autre ; et, tendre, fait asseoir les visiteurs. Le nid est moelleux, l'intimité chaude prête aux confidences.

— Eh bien ! vicomte, vous m'avez trouvé quelque chose ? Mon notaire m'horripile en me prêchant l'économie, tout simplement parce qu'il ne sait pas gérer mes affaires, à moins qu'il n'y trouve son compte personnel !

— Amie, cela pourrait être ; les gens si rangés, souvent !...

— Une société se monte par actions, en ce moment, au Caire ; très intéressant, l'intérêt se porte à 10 % ; il serait bon, je crois, d'en profiter.

— Mon cousin y a mis les deux tiers de ma fortune ; le croiriez-vous ?

— Pourquoi, non ; puisque c'est excellent ! lance Mad un peu émue.

— Eh oui ! Eh oui ! ma cousine ; rassurez-vous, c'est ex...cel...lent, mais...

— Il y a un mais ?

— Il y a un mais, Madame ; votre fortune est gérée par un notaire méticuleux, et qui vous fera certainement mille difficultés. Fort souvent, ces genres de placements font fiasco, passez-moi l'expression. Un, entre autres, subsiste solide.

— Alors, vous m'épouvantez !

— Permettez : un subsiste ; le tout est de connaître au début si les chances de réussite sont aléatoires, un trompe-l'œil, ou tout à fait rassurantes. Une longue expérience des affaires, un flair spécial sont indispensables. Sans présomption, je crois les posséder.

— Et vous dites que ce serait sérieux, là ?

— Tout à fait, tout à fait ; voyez, j'y ai engagé ma cousine. Si vous avez confiance en elle ?

— En elle et en vous !

— La question du notaire reste seule à résoudre ; je vais aviser pour retenir des actions.

— Comment croyez-vous qu'il me faudrait agir ?

— Ayez l'extrême obligeance de me laisser quelques délais, et, si vous le voulez bien, n'en dites rien à Me Griffin ; ce sera le meilleur moyen de nous débarrasser de lui.

— Vous m'intriguez !

— Vous n'avez pas confiance, fit-il en se penchant, charmeur, vers Mad.

Troublée, elle ferma les yeux. Ce qu'elle venait de lire, dans ceux de son interlocuteur, c'était de l'amour. Inconsciemment, sa main se tendit vers le banquier, qui l'effleura d'un délicat mais tendre baiser.

La comtesse aussi avait lu dans le regard de son cousin... Durant tout « le thé », elle fut énervée, presque boudeuse. Mad ne le vit pas.

Un monde d'impressions se bousculaient dans son esprit et son cœur. Elle est charmée et elle a honte, éprouvant et une surprise et une crainte. Si sa fortune allait sombrer ?...

— Mais il m'aime, maintenant, il ne me trompera pas.

« Il m'aime ! » se dit-elle après leur départ. Ce sentiment la trouble. Oui ou non, a-t-elle du penchant pour lui ? Son nom la captive. La couronne de vicomtesse surmonte déjà ses initiales... la fortune, le monde, le titre... et qui sait, avec un pareil mari, si elle se lançait dans l'art, la gloire !... Ce vent de folie ne la quitta qu'à l'heure où, lasse d'imaginer ses succès, elle s'endormit.

Dans l'auto des visiteurs s'était passée une scène d'un tout autre genre. Nul témoin, le chauffeur ne pouvait entendre ; les masques tombèrent.

— On dirait vraiment que tu songes à l'épouser ?

— Mon passage à la Comédie-Française me sert.

— Je sais que tu joues fort bien ton rôle ; si toutefois tu joues, tu me parais l'aimer ?

— Et quand cela serait !

— Tu ne peux l'épouser.

— Pourquoi non ?

— Cela serait le comble ! Moi qui te l'ai fait connaître, je serais frustrée d'une part que tu t'approprierais sans nul doute.

— Bien jugé !

— D'ailleurs, tu ne peux divorcer ; je m'y oppose.

— Un seul le veut : cela suffit.

— Tu révélerais ton identité ?

— Je ferai mieux.

— Quoi donc ?

— Le vicomte de Brossiny, seul, peut épouser la belle Mad, et celui-là, que je sache, ce n'est pas ton mari.

Nerveuse, la prétendue comtesse torturait son mouchoir de fine baptiste. Lui, narquois, la raillait du regard.

— Si tu fais cela, je te dénonce.

— Et toi du même coup.

— Moi, je m'en tirerai, la ressemblance est parfaite et mon sosie a vraiment existé, tandis que ton vicomte !

— N'a vécu que sur la scène de la Comédie, soit !
— Aurais-tu aussi tous les papiers en règle ? ricana-t-elle.
— S'il n'y avait que ce point !
— Il y a autre chose ? Mais je te dénoncerai.
— A moins que je ne te supprime avant.
Elle frissonna.
— Rassure-toi ; c'est un mauvais procédé qui me jouerait peut-être un vilain tour. Et puis, les complices sûrs sont rares ; mieux vaut nous entendre... Mais enfin, Mad, je la regrette, j'aurais eu une jolie femme. Laisse-moi, au moins, lui faire la cour pour réussir ce que je prépare ; hein ! tu ne vas pas tout gâter ; tu sais qu'il nous faut de l'argent avant six mois.
— Je sais, fit-elle rassurée, au moment où stoppait l'auto.
Le vicomte descendit, tendit très élégamment la main à sa « chère cousine », la conduisit jusqu'à son entrée et correctement prit le chemin de son hôtel.

CHAPITRE X

Rosalie.

3 heures ; le temps est gris, il pleut. Madeleine rentre de quelques courses. En descendant d'auto, elle aperçoit la figure anxieuse de Rosalie, la cuisinière, qui l'attend.
— Que Madame veuille bien m'excuser, mais il est arrivé une dépêche à son adresse pendant son absence. Madame me permettrait-elle de lui demander si ce sont des nouvelles de Mme Levasseur ?
— Vous la connaissez ?
— La pauvre chère dame, je l'aime bien.
— Ah ! depuis quand ?
— Je vois bien que Madame ne m'a pas reconnue : je suis Rosalie Dubois, celle qui aidait la cuisinière de Mme Levasseur, dès qu'elle en avait besoin, ce qui arrivait assez souvent. Après, je me suis mariée...
— Ma dépêche, vous l'avez ?
— Non, Jeannine a dû la mettre sur le plateau du courrier de Madame. Le porteur ne voulait pas la laisser, mais elle a tant fait qu'il l'a donnée.
— Elle est débrouillarde. Jeannine, ma dépêche.
La femme de chambre accourut, débarrassa sa maîtresse de son caoutchouc fourré, puis lui ouvrit la porte du boudoir où pétillait un bon feu.
D'un coup bref du pouce, elle ouvrit la dépêche : « Mère très mal, vous demande. »
— Venez, Rosalie, dit-elle à la cuisinière qui attendait à la porte ; vous pouvez vous retirer, Jeannine. Ma grand'mère ne va pas bien ; je vais partir ce soir ; vous me préparerez des sandwiches pour la nuit, et vous veillerez pendant mon absence à ce que Mademoiselle ne se bourre pas de friandises.
— Que moi je surveille Mme Loïse ?
— Il ne s'agit pas de cela, mais je me suis aperçue que Guile rôde vers l'office et je lui crois un penchant pour vous qui personnifiez les desserts à ses yeux. Ne lui cédez pas ; elle a l'estomac délicat depuis quelque temps.
— Pauvre Mme Levasseur !
— Comment diable m'êtes-vous arrivée ici. Moi qui ne voulais rien garder du passé !

— C'est la Providence qui m'a conduite. Quand, veuve, j'ai eu perdu mes deux enfants, il m'a fallu me placer. Au bureau, j'ai vu le nom de Madame. Que Madame ne s'offense pas, mais je l'ai tant aimée, enfant et jeune fille !

— Mais je ne vous ai jamais remarquée, Rosalie.

— Peut-être ; cependant vous aviez pris mon cœur, et puis j'avais beaucoup estimé votre pauvre papa.

— Mon père, je l'ai bien peu connu.

— Ah ! il était si bon ! tout comme le mari de Madame.

— Rosalie, ne me parlez jamais de lui, jamais, vous m'entendez. Mon mari, vous devez, devant Marguerite et le personnel, l'ignorer.

— Pauvre Monsieur !

— Retirez-vous.

— Pardon Madame, je voulais dire : pauvre M. Levasseur... et puis j'avais aussi quelque chose à expliquer qui me coûte beaucoup, mais c'est mon devoir.

— Dites vite.

— C'est que Félix est un anarchiste, et qu'il lit le soir à la cuisine, sans que je puisse l'en empêcher, des choses abominables contre les bourgeois. Jeannine, qui était assez gentille et honnête, en devient tout à fait mauvaise. C'est un crime de perdre cette jeunesse.

— Si c'est votre affection qui vous alarme, ne vous tracassez pas. Félix et Jeannine sont corrects pour moi ; c'est tout ce que j'en veux.

— C'est par derrière.

— Oh ! par derrière, comme vous le dites, qu'ils soient communistes s'ils en ont le goût, la chose m'est égale. S'ils font leur service, le reste m'importe peu.

— C'est épouvantable d'entendre ces vilaines choses que le bon Dieu condamne, le vol et...

— Rosalie, bouchez-vous les oreilles alors ; quant au vol, hélas ! je sais que c'est courant maintenant.

— Par exemple... moi ?

— Non, pas vous. Aussi veillez-y, soit ; mais n'allez pas me les mettre à dos pour que je sois sans serviteurs, hein ?

— Si c'est Dieu possible de juger de la sorte, se disait la brave femme en s'éloignant. De mon temps, la maîtresse était une mère pour ses domestiques ; aujourd'hui, qu'ils se perdent, en perdent d'autres, ça leur est égal !... Pauvre petite dame ! Quelle peine j'ai de la savoir ainsi sans religion ! Et ce trésor, comment sera-t-il élevé, marmotta-t-elle en apercevant Guite à la main de sa gouvernante. Cette femme ne me fait pas confiance, à cause du pourboire qu'elle nous a offert. Pour ne pas avoir d'histoire, je n'ai pas refusé, mais je le mets tous les mois au pain de saint Antoine. Ils me brûleraient les doigts ses cent sous !

En se retournant, elle vit la comtesse et son cousin qui entraient.

— Mauvaise nouvelle, fit Mad en les recevant ; lisez plutôt.

— Désastreux, répondit le vicomte, après avoir pris connaissance de la dépêche. C'est un deuil qui se prépare pour vous et pour nous, qui serons privés de votre délicieuse compagnie mondaine... C'est votre dernière parente ?

— Grand'mère morte, il ne me reste que ma fille, mais elle est si jeune !

— Oh ! vous avez des amies, chère, lui dit câlinement Mme de Bressieu.

— Et qui trouveront leur plaisir à partager votre peine et votre solitude forcée de quelques mois.

— Vous me touchez, je vous remercie vivement.

Un silence tomba, morne, étonnant, entre de si loquaces personnes. Ce fut le banquier qui le rompit.

— Nous parlerons intérêts au retour ; je m'occupe de vous, tout va bien.

— Je vous en sais gré.

De nouveau vint le silence, puis :

— Quand partez-vous ? demanda la comtesse.

— Ce soir.

— Vous nous tiendrez au courant, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Nous allons nous retirer, alors, pour ne pas empêcher vos préparatifs. Espérons que ce ne sera qu'une alerte.

Ce ne fut, en effet, qu'une alerte. Et sous prétexte de ne pas effrayer son aïeule, Mad ne resta que trois jours à son chevet.

Tout danger momentané écarté, elle avait hâte de revenir s'occuper de la question de sa fortune. Si une telle occasion allait lui échapper !

Elle s'empressa, au retour, de rendre visite à sa chère amie. Comme par hasard, le vicomte s'y trouvait.

Il devenait séducteur, et Mad commençait à regretter sa compagnie quand il n'était plus là.

Ils parlèrent d'art ; l'artiste se réveilla en elle pour soutenir la coquette qu'elle devenait.

— Je ne comprends pas, vicomte, qu'avec tant de goût et un tel nom, vous n'ayez pas épousé une artiste ?

La comtesse réprima une subite grimace ; son cousin se tut, mais parla du regard.

Cette boutade qu'elle avait lancée, sans intention bien déterminée, trahissait néanmoins toutes ses préoccupations. Et comme, aux heures de fièvre, l'image du passé revient devant les yeux, Jean Barthé lui apparut, digne et fier.

Mad eut honte... il y avait si peu de temps encore qu'elle l'appelait son mari ! Et même aucun acte légal n'avait apparemment rompu leur union... Elle devenait une malhonnête femme pour le plaisir d'être aimée et de rouler sur l'or...

Elle rougit plus fort encore, et gênée par ce retour inopiné de sa conscience, ne sut plus que dire, baissa les yeux, et fit mine d'examiner un délicat médaillon posé sur une petite table à ses côtés.

L'élégant gentleman se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire... et suivit Mad dans ses évolutions mentales.

— Vous le trouvez artistique, n'est-ce pas ?

— Ravissant.

— C'est mon cousin qui me l'a rapporté de Grèce ; mais je suis sûre qu'il ne me désavouera pas ; vous me feriez tant plaisir en l'acceptant...

— Je suis confuse... non, non, c'est trop de délicatesse.

— Pensez-vous, chère, j'en suis si heureuse.

— Si j'avais eu le bonheur de vous connaître à ce moment-là, chère Madame, je vous aurais offert le semblable. Laissez donc ma cousine réparer l'inclémence des événements qui m'avaient fait vous ignorer.

— C'est un petit chef-d'œuvre.

— Et c'est pourquoi nous vous l'offrons.

Madeleine embrassa sa chère Caroline de Bressieu, tendit la main à M. de Brossiny qui l'effleura d'un baiser cette fois encore.

Plus troublée que jamais, elle se retira, emportant le précieux camée et n'osant le regarder.

Il lui semblait le témoin d'un acte répréhensible. Oui, ses liens avec Jean

la gênaient affreusement ; il fallait s'arranger pour précipiter le divorce et ensuite si... Elle n'osa penser plus avant, la perspective d'un nouveau mariage la ravissait et l'inquiétait... Ses lèvres murmurèrent seulement, tandis que son auto l'emmenait grand train :

— Il est des harmonies qui s'imposent, le vicomte et moi, c'est cela...

Mais la principale question n'avait pas été abordée. Elle ne rêva plus que d'une nouvelle rencontre.

Huit jours se passèrent sans qu'aucune occasion de parler finances fût donnée au banquier ni à la jeune femme. On eût dit qu'ils s'attendaient l'un l'autre.

Aux soirées, leurs incessantes relations commençaient à faire jaser les bonnes langues et Mme Barthé s'en aperçut.

— Quand j'aurai réglé mes affaires, se dit-elle, alors je mettrai un peu de froid entre nous, jusqu'au jugement de divorce. Ah ! je vais brusquer les choses ; il me faudrait davantage de revenus.

Bravement, un après-midi, elle s'en fut chez son amie, avec l'intention bien arrêtée de parler de ses intérêts. Mais ce jour-là son cousin ne vint pas. Agacée, lassée, elle s'en ouvrit à la comtesse.

— Très chère, s'il ne vous en parlait plus, je suis sûre que sa discrétion en est la cause. Il est si délicat ! Je lui en dirai deux mots.

— Je voudrais être fixée, comprenez-vous ?

— Entendu, amie ; soyez tranquille.

Et le lendemain, le banquier faisait à Mme Barthé une visite de financier.

— Mais c'est très simple, chère Madame, répondit-il à ses craintes au sujet du notaire ; vous avez bien, que je sache, le droit d'administrer vous-même votre fortune ! Vous n'aurez qu'à vous faire remettre les titres pour les réaliser ; vous placerez votre or ensuite comme bon vous semblera.

— Pourrais-je avoir des obligations, non des actions plutôt, dont vous m'aviez parlé ?

— Oui ; pour au moins cinq cent mille francs.

— Eh bien ! c'est entendu ; je vous remercie vivement, Monsieur de Brossiny.

— Seulement...

— Qu'y a-t-il ?

— A mon avis, il vaudrait mieux ne pas soumettre vos intentions à Me Griffin.

— C'est aussi mon avis.

— Vous vous éviterez des ennuis.

— Il a l'esprit fort étroit.

Et là-dessus, ils se quittèrent, tous les deux ravis du résultat.

CHAPITRE XI

Victoire ou défaite ?

— Eh bien ! Mélanie, pas mal tout de même cette petite affaire ?

— Reste à savoir comment elle va s'en tirer avec son notaire.

— Ça ira tout seul ! On ne la croirait point fine tant elle donne dans le panneau. Au fond, ce n'était pas tout à fait mon plan ; mais c'est bon, c'est bon.

— Et tu vas, Isidore, brusquer, dis-tu ?

— Il le faut ; je ne suis pas tranquille. Je suis les journaux et le vieil oncle revient d'Australie, si vite qu'on le croirait avoir appris quelque chose.

— Tu dis... Oh ! ce n'est pas possible ; tu me fais mal.

— Jusqu'ici, c'est de la veine ; tu as escamoté sa rencontre, touché les petites sommes qui te revenaient, Madame la comtesse, sans le revoir... mais aujourd'hui, je ne sais pas, j'ai une espèce de « frousse ». J'aurais mieux fait de suivre mon idée.

— Epouser la belle Mad ?

— Non et toujours à cause de l'oncle ; mais ces deux enfants, jeunes gens plutôt, qui ont débouché du fourré où j'avais conduit l'auto, pour moi, ils t'ont vue changer tes vêtements contre ceux... Ah ! si je les avais supprimés !

— Pas si fort, hé ! j'ai des serviteurs.

— Soit, Madame la comtesse, mais je suis d'avis qu'aussitôt après avoir encaissé, il faut filer.

— Je regretterai ma vie d'ici.

— Tu le ferais bien plus en Cour d'assises.

— Frrr...

— J'espère que nous n'aurons pas affaire à ce gibier de juges. Celui des petites oies que l'on plume est plus intéressant !

— 4 heures, hein ! je sonne le thé ?

Et pendant que le vicomte et sa « cousine » se délectaient de gâteaux succulents, Mme Barthé recevait Me Griffin.

— Maître, je voudrais que vous me remettiez toutes les valeurs constituant ma fortune.

— Mais, Madame, qui donc a pu vous faire croire que je la gère mal ? Je vous fournirai tout le détail de vos placements et de vos intérêts... et je ne vois pas pourquoi ?...

— Moi, je vois, cela suffit.

— C'est une injure que vous faites à ma probité. Veuillez vous rappeler, je vous prie, l'exactitude avec laquelle je vous ai toujours servi vos rentes.

— Oh ! il n'y a pas si longtemps que vous vous occupez de mes affaires.

— Enfin, Madame, permettez, je vous prie, que je réclame une raison de votre attitude à mon égard.

— J'entends désormais gérer moi-même ma fortune.

Abasourdi par une telle déclaration, le notaire ne répondit pas. Craignant, à juste titre, quelque catastrophe pour l'inexpérience de sa cliente, il essaya :

— Vous pourriez faire votre apprentissage sur cent mille francs ?

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— Je ne puis réaliser du jour au lendemain.

— Eh bien ! je réaliserai moi-même, s'il y a lieu ; mais remettez-moi mes titres.

Le petit homme ne partait pas, ne répondait pas, immobile ; balançant son chapeau, il semblait déchiffrer une énigme.

— Je les veux tous, continua-t-elle, ou alors je croirai que vous les avez employés à votre avantage...

Me Griffin sursauta. Le soupçonner, lui, c'était bien la première fois ! C'en était trop, tant pis, la riposte partait :

— Réalisez, Madame, réalisez ; vous les aurez tous sous peu, le temps de les retirer des coffres. Je ne puis que vous féliciter de payer toutes vos dettes !

— Qui vous permet ?

— Votre attitude.

— Par exemple !

Digne et fier, le notaire se retira, et quelques jours plus tard, Madeleine recevait ses valeurs. Elle s'enferma dans sa chambre et se mit à compulser le tas.

Quel travail ! Comment s'y prendre pour s'en tirer ? Et pourtant, un nouveau jet d'orgueil lui faisait désirer s'en occuper seule. Il était tard quand elle eut vu que le compte y était : huit cent mille francs bien justo ; c'était assez rond, comme le lui avait dit Me Griffin. A force de réfléchir (!), de compulser, de se remémorer ses études, la jeune femme finit par comprendre comment elle s'y prendrait pour en réaliser le montant.

Triomphante, elle se coucha, non sans inquiétude. Sa richesse commençait à la tourmenter. Comme une enfant, elle l'avait soigneusement cachée dans un des tirois secrets de ses rochers-meubles.

Des rêves de cambriolage la réveillèrent et lui firent trouver stupide d'avoir tant d'argent chez elle.

La semaine qui suivit fut employée en grande part à courir les banques ; et quinze jours plus tard, Mad avait huit cent mille francs, moins la baisse des cours, de valeurs liquides.

La nuit où elle posséda le tout dans son hôtel fut encore bien peu tranquille.

Puis le vicomte vint, voulut ou feignit de lui donner des indications pour qu'elle s'adressât elle-même à sa banque d'Alexandrie, tout en excitant adroitement sa frayeur d'être volée.

Enervée par cette suite d'émotions, auxquelles sa nature était si peu faite, elle répondit :

— Monsieur de Brossiny, vous me rendriez le plus grand service en voulant bien vous occuper de cela. Je vais vous remettre ce qu'il faut.

— Attendez que je vous présente au moins le type des actions.

— Je ne vis plus ; je ne suis pas du tout sûre de mes domestiques.

— Eh bien ! alors, Madame, pour vous, je vais risquer le péril d'être assassiné.

— Ne parlez pas si fort, on pourrait entendre.

— Ce soir, tout sera en lieu sûr.

— Ah ! merci.

Elle remit au vicomte, banquier d'Alexandrie, tout son avoir... sauf quelque cinquante mille francs gardés pour ses dépenses de fin de saison.

Et... Isidore s'en alla !

Et Madeleine se crut déchargée d'un grand poids ; en réalité, elle l'était de sa fortune.

Ce soir, la jeune femme s'endormit très calme, imaginant sa toilette du prochain bal.

Le lendemain, Mélanie, « décomposée », accourait chez son cousin (!).

— Tu m'avais dit que l'oncle revenait, mais il est rendu.

— J'avais cru comprendre, d'après informations, que ce ne serait pas si tôt.

— Il a remis sa carte hier soir, à mon hôtel.

— Plus un instant à perdre, alors.

— Mais s'il n'avait rien appris ?

— J'en sais d'autres ; allons, demain, toi en mendiante, moi en terrassier... Demain, non, cette nuit : ce serait plus sûr.

— Pourquoi pas à l'instant ; tu jases.

— Alors, avise.

— Soit ; je pars ce soir, et tu m'accompagnes officiellement chez Mme du Tortat, mon amie du Midi qui va au plus mal. J'écris deux mots à Mad dans ce sens. A la première station, nous bifurquons... les costumes... le reste.

— L'oncle ?

— Un mot pour lui aussi.

Mme Barthé reçut en même temps le billet de son amie et une dépêche la mandant de nouveau près de son aïeule. Elle partit sans retard et sans défiance, ne se doutant pas que son imprudence venait de rompre une digue, et que des flots d'amertume allaient submerger sa vie. Sans se douter aussi que Dieu, dans sa miséricorde, s'en servirait pour noyer sa passion, et sur ce limon fertile, faire germer une végétation magnifique.

Ainsi fait la Providence, en se jouant des manœuvres des hommes !

CHAPITRE XII

Le naufrage.

7 heures sonnaient dans le grand vestibule de la maison de Santile, quand Madeleine, descendant d'un fiacre, entra.

La vieille gouvernante de Mme Levasseur vint au-devant d'elle, les yeux rouges.

— C'est la fin ? dit la jeune femme, avec un regard interrogateur vers la porte de la chambre où son aïeule se tenait habituellement.

— Hélas ! Madame, c'est fini !

— C'est fini ! fit Mad dans une exclamation, s'élançant dans la pièce où une longue forme noire s'allongeait sur le drap blanc.

Quel coup était-ce donc ? Elle sanglotait, éperdue, sur ce lit, tenant les mains glacées qu'enlaçait un rosaire.

— Grand'mère, oh ! dis, parle-moi ; ne t'en va pas sans me parler... dis... oh ! dis... Mère, mère, je t'aime tant, tu sais ! J'ai mauvaise tête, grand'-mère, mais je t'aime tant, quand même !...

Et cela dura cinq minutes, qui parurent un siècle à la Sœur qui veillait.

Les domestiques s'étaient éloignés ; Mad, épuisée par sa nuit de voyage et la secousse subite, se laissa glisser à genoux près du lit, et pleura silencieusement.

Peu à peu, elle releva la tête et sembla s'apercevoir qu'elle pouvait ne pas être seule. Alors, elle vit une forme blanche qui égrenait son chapelet.

Madeleine se leva, et sans se soucier d'avoir pu paraître étrange dans sa douleur, elle dit :

— Ma Sœur, c'est vous qui l'avez assistée ?

La religieuse fit signe que oui.

— Voulez-vous me raconter ses derniers instants ? Qui m'aurait fait prévoir que je la retrouverais morte ? ajouta-t-elle dans un sanglot.

— J'ai précisément à vous parler, chère Madame ; votre aïeule m'a chargée de paroles pour vous qui... Si vous le voulez bien, je vais mettre une garde à ma place et nous passerons à côté. Il pourrait venir des visiteurs et...

— Je me fais honneur de tout ce qui concerne grand'mère, nous pourrions rester.

— Non, chère enfant, répondit la Sœur avec un geste à la fois impératif et doux, ce que j'ai à vous dire n'est que pour vous seule.

Mad fut secouée d'un léger frisson ; et le temps de passer dans l'appartement tout proche, de fermer doucement la porte, de prendre place dans deux fauteuils côte à côte, lui parut une interminable angoisse.

Sœur Marcelle commença par conter les dernières souffrances, les assauts du mal envahissant le pauvre organisme usé par l'âge et... l'ennui !

La petite-fille de Mme Levasseur pressentit des paroles douloureuses et voulut se lever pour retourner près du corps. La religieuse la retint.

— J'ai presque fini, ma chère enfant. Ce que j'ai à vous dire me coûte autant qu'il me paraît à vous de l'entendre ; mais j'ai promis de vous transmettre le lot sacré des dernières paroles d'une mourante, rien ne m'en peut empêcher. Quand le prêtre fut parti, et en attendant de recevoir le saint Viatique, Mme Levasseur réunit son petit personnel et demanda pardon des mauvais exemples qu'elle avait pu donner. Ce fut une scène attendrissante... Mais je passe. De nouveau, seule près de son lit, elle me dit : « Quelle heure est-il ?... Je sens que je vais partir et Mad ne peut arriver ; ma Sœur, vous lui direz... »

La jeune femme se voila la face de ses mains tremblantes, tandis que lentement elle entendait ces paroles :

— Vous lui direz que le plus lourd remords de ma vie, c'est de l'avoir si mal élevée, sans me soucier de lui donner une foi profonde, qui, seule, je le vois à cette heure, eût été capable de dompter une aussi terrible et orgueilleuse nature...

— Grand'mère n'a pas eu de torts ; elle était très, très bonne.

Semblant ne pas entendre, son interlocutrice continua :

— Vous lui direz... que j'offre à Dieu de mourir sans la revoir... pour sa conversion... et pour son foyer !

Sœur Marcelle se tut et prit son rosaire.

Madeleine releva la tête. Les derniers mots avaient séché ses larmes. Son regard devint dur ; d'une voix sourde, mais altière, elle demanda :

— C'est tout, ma sœur ?

— C'est tout, Madame, lui fut-il répondu avec ce ton indéfinissable, fait de grandeur et de simplicité que possèdent seules les âmes supérieures.

— Je vous remercie.

Et la jeune femme se leva, retourna un moment près du lit funèbre, sortit commander qu'on lui montât un petit déjeuner dans sa chambre et s'y rendit.

Il pouvait être 9 heures.

Elle ne voulut ni penser, ni réfléchir, ni rentrer en elle-même, ni revenir sur le passé, essayant de « s'abêtir », et demeura ainsi, jetée toute habillée sur son lit.

Tout le reste de la journée, il lui fallut recevoir des visites, dont la simple bonne affection lui pesait, où dont les formules banales l'énervaient ; puis s'occuper des lettres de faire part, de la mise en bière le lendemain, de mille et une choses, attirail de misère des deuils, qui pèsent tant au cœur brisé qui ne voudrait jamais quitter la chère dépouille. Toutes ces occupations étaient presque un soulagement pour Madeleine. Mme Levasseur, dans la majesté de la mort, après les dernières paroles de la Sœur, lui faisait l'effet d'une condamnation tangible de sa vie, et, inconsciemment, sa révolte hautaine l'en écartait.

Après la cérémonie, les questions de succession, pourtant fort simples, la retinrent huit jours.

Enfin, un matin, elle partit. Le voyage lui parut interminable et fatigant au plus haut point. Son imagination surexcitée essayait de lui représenter tableaux sur tableaux, que son cœur ou son orgueil refoulaient tour à tour.

C'étaient les futures condoléances de la comtesse et du banquier, qui, certes, devaient bien être de retour... Et les dernières paroles de son aïeule revenaient lancinantes, comme en un songe : « pour son foyer ! »

Quelle idée de mourante ! N'était-elle pas libre, Mad, de faire de sa vie ce que bon lui semblerait ?... et lui avait-on appris à aimer son foyer ? Qu'était-ce, au fond, qu'un foyer ?... Illusions d'antiques personnes... « Mon remords est de l'avoir si mal élevée ! » ... Mais elle s'en trouvait très bien de son éducation, et le vicomte aussi !

Sans savoir pourquoi, cette pensée lui paraît néanmoins une profanation. « J'offre de mourir sans la revoir pour... »

— Oh ! alors, si les morts croient influencer ma vie par delà la tombe !

Ce blasphème à l'égard de son aïeule la fait rougir.

Enfin, elle sauta dans l'auto qui l'attendait à Montparnasse et bientôt entra dans son hôtel. Réclamant le calme le plus absolu, elle se coucha tôt, pensant avoir beaucoup à recevoir les jours suivants.

La matinée du lendemain passa, sans que parmi les cartes de condoléances se trouvât celle du vicomte ou de sa cousine.

C'est qu'ils viendront, se dit-elle ; et, l'après-midi, Mme Barthé alla dans son boudoir se composer une mine de circonstance. Ce fut Jeannine qui vint frapper et entra.

— Qu'y a-t-il ? fit la jeune femme, sans lever les yeux et sans s'apercevoir de l'air arrogant de la bonne.

— Il y a que je viens réclamer à Madame mes gages, mon mois qui court depuis qu'elle est partie.

— C'est bon, attendez. Elle revint bientôt avec une petite cassette sous le bras.

Mais, avec Jeannine, il y avait Félix ; et avec Félix, le chauffeur et la femme de peine.

En remettant son argent au dernier :

— Où est Rosalie ? Allez la chercher que je la règle, elle aussi.

Personne ne bouge.

— Qu'attendez-vous ? fit Mad impatientée.

— Il y a, dirent-ils en chœur, que nous prévenons Madame qu'elle ait à chercher d'autres serviteurs, si toutefois elle peut s'en payer. Nous, nous partons.

— Que dites-vous ? reprit-elle suffoquée, sans bien comprendre, et croyant à une ruse de grève. Vous voulez encore de l'augmentation ? C'est assez, c'est trop, retirez-vous, je m'arrangerai.

— Tant mieux pour vous, fit Jeannine en donnant le signal.

Et tous suivirent.

— Une autre histoire, maintenant ! C'est au moins Rosalie qui me la cause ; ce doit être elle, puisque je ne la vois pas. Et me voilà bien. Mais je vais tout mettre à la porte. Quelle insolence ! Oh ! ces parias, moi qui les ai si princièrement payés !

Ce disant, elle se rendit à l'office donner son compte à la cuisinière. Guite qui descendait se jeta sur sa mère en criant :

— Mme Loïse qui s'en va... pour tout de bon !

— Mais alors... que signifie ?

Mad continua, pensant trouver la clé de l'énigme et entra dans la cuisine. Rosalie, sa cuiller d'une main, son coin de tablier de l'autre, s'essuyait les yeux.

— C'est bon, c'est bon, le châtiment commence, songea-t-elle.

Et calme, hautaine, elle regarda en silence.

Ce fut la cuisinière qui commença :

— Madame ne sait-elle pas ?

— Mais si, et que vous m'en faites de belles avec vos scrupules saugrenus !

— Moi, moi... Madame, s'ils partent, c'est parce qu'ils croient leur maîtresse ruinée.

— Ruinée ? et d'où vient cette fable ?

— Ah ! que Dieu soit loué, que c'en soit une ! Jeannine qui écoute à toutes les portes sait ce que le prétendu vicomte a reçu de Madame.

— Eh bien ! fit-elle furieuse.

— Eh bien !... c'est que... la police court après lui et la fameuse comtesse. Il paraît que lui et elle étaient des serviteurs de la vraie comtesse qui est tout à fait morte, là-bas, je ne sais plus où... Tout le quartier ne parle que de cela. Le notaire de Madame est même venu voir et Jeannine l'a bien renseigné. Moi, je m'en suis aperçue et je l'ai expédié.

— Oui, oui, ce notaire ! C'est faux, tout a été inventé par lui.

— Je voudrais bien que Madame dise vrai, mais il paraît qu'il n'y a pas qu'elle de volée... et qui sait combien on courra avant de les repincer ; c'est déjà la deuxième fois qu'ils leur échappent... Et puis, les retrouverait-on, l'argent n'a pas de queue... les bandits !...

Rosalie, toute à sa malédiction, ne s'était pas aperçue que Madeleine pâlissait, pâlissait et s'appuyait au mur. Tout à coup, elle se retourna sur un bruit sourd, et la vit étendue de tout son long, évanouie.

— Au secours ! au secours ! cria-t-elle ; Madame qui meurt... Les brigands, ils me l'auront tuée !

Et seule Guite accourut, effrayée, du couloir voisin, où elle regardait les domestiques terminer leurs paquets.

Rosalie frictionna vigoureusement la jeune femme qui finit par ouvrir les yeux.

Alors, s'élançant vers la porte, elle appela :

— Jeannine, venez m'aider ; Madame est malade.

— Je n'ai pas le temps, répondit la soubrette, profitant de l'occasion pour grossir son bagage de la propriété d'autrui « qui est à tout le monde » !

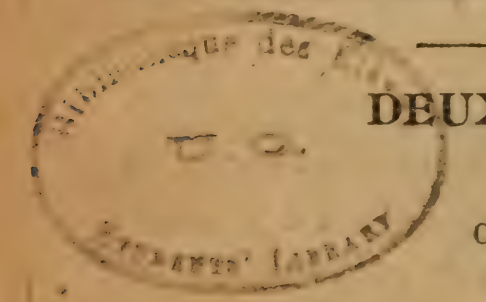
— Sans cœur, sans cœur, va ; Madame qui vous a si bien payée !

— Mais qui ne payerait plus !

— Sans cœur ! lança de nouveau la brave femme, revenant précipitamment vers sa maîtresse.

Elle n'entendit pas Jeannine qui murmurait en prenant le bras de Félix pour s'en aller :

— Ah bien ! il ne manquerait plus que ça, du cœur pour les bourgeois !



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Dévouement.

Sur son oreiller blanc, Madeleine releva doucement la tête, et dans l'incertaine clarté de la chambre, ses yeux en fièvre cherchèrent à voir.

— Rosalie, es-tu là ?

— Oui, me voici.

— Ne t'en va pas, j'ai peur ; oh ! j'ai peur !

— De quoi ? de qui ?

— D'elle, de lui, du vicomte qui se bat avec Jean, là... là... vois-tu... oh ! oh ! assez... j'ai peur.

— Calme-toi, ma petite, calme-toi, tu sais bien que je suis là.

Les yeux fixes, la malade suivait son drame imaginaire... lentement, la bonne créature lui passa la main sur le front, puis tendrement l'étendit un peu plus, voilant les prunelles effrayées.

Le calme parut un peu revenir, le sommeil plus ou moins factice aussi. Rosalie en profita pour poser de la glace sur la tête de la jeune femme ; puis, sur la pointe des pieds, passa dans l'appartement voisin où Guito jouait avec ses filles en leur parlant tout bas.

— C'est bien, mon trésor, c'est bien, lui dit-elle en l'embrassant ; continue comme ça, sans faire de bruit, et maman ira mieux.

— Elle criait tout à l'heure, dis, Rosie ; c'est qu'elle avait mal ?

— Oui, mais elle dort maintenant. Sois bien sage pour ne pas l'éveiller.

— Oui, bonne Rosie ; je t'aime tant !

Et l'enfant, entourant de ses bras candides le cou de la brave femme, déposa sur sa bonne face deux baisers sonores, rendus avec usure.

Après son évanouissement, sous le coup de la révélation écœurante, en quelques minutes, par un moment d'hypermnésie, qu'il n'est pas rare de constater dans de tels cas, Madeleine avait revu toutes ses relations avec « ses amis », et d'un coup d'œil alors désillusionné, avait jugé leur perfidie, son incroyable naïveté... la réalité de ce qu'elle venait d'apprendre.

Alors ce fut une souffrance très vive. Elle, la dédaigneuse Mad, avait été « roulée », c'était le mot, par deux serviteurs escrocs... et elle s'était laissé prendre !... et tout le quartier devait rire des racontars de Jeannine, au sujet de la cour qu'elle avait tolérée !... en attendant que l'écho mondain y répondît !

C'était trop !

C'eût été affreux déjà pour une âme ordinaire, mais pour elle, possédée d'une telle passion, ce n'était pas tenable !

Sous l'empire de cette vision, dont la douleur était d'une atroce acuité, ses yeux regardèrent fixement ; elle s'évanouit de nouveau et quand elle reprit connaissance ce fut pour raconter tout haut ces cauchemars sans suite, ces lambeaux de raisonnements qui se heurtent et se brisent l'un l'autre, entremêlés d'hallucinations plus ou moins effrayantes, que les fièvres délirantes procurent.

Rosalie la crut folle tout de bon. A force d'adresse, elle réussit à l'enfermer dans la chambre aux pavots roses, et courut demander le docteur le plus proche.

Sous l'action des calmants, la malade s'apaisa peu à peu, demeurant comme anéantie. Sa torpeur alla s'accentuant durant quelques jours ; puis, soudain, les crises reprirent, et les hallucinations devinrent plus obsédantes. Seules, la présence et les caresses de Rosalie, qu'elle se mit à tutoyer, la rassuraient un peu.

Un jour, le docteur parut plus inquiet et manifesta ses craintes d'une fièvre cérébrale. Alors l'âme fruste, mais si sincèrement chrétienne de Rosalie, s'alarma.

— Elle ne peut s'en aller comme ça ! Mon Dieu, miséricorde ! et dire qu'elle n'a pas sa raison, et qu'il m'est avis que sa conscience ne doit pas être aussi blanche que son visage ! Il faut que le prêtre vienne.

Et le prêtre vint.

Quand Mad le vit, elle le regarda étrangement, secouée d'un tremblement nerveux.

— Non, non, retirez-vous ; vous m'emmèneriez avec grand'mère, crie-

t-elle, et je ne veux pas la voir... elle qui a dit... « pour son foyer! »

— Elle n'a pas l'usage de sa raison ? demanda le prêtre.

— Hélas !

— Est-ce depuis longtemps ou bien la fièvre ?

— Hélas !... je veux dire que c'est la fièvre. Le docteur va venir dans quelques instants.

— Eh bien ! je vais attendre, à côté, sa venue, afin de mieux voir ce qui me reste à faire. Pour l'instant, je vais lui donner ma bénédiction.

Et quand le ministre de Dieu, élevant la main, prononça les paroles saintes, Madeleine eut peur, cria :

— Grand'mère qui me maudit !

Puis, comme sous l'action d'un baume nouveau, elle se calma, pencha la tête et parut s'endormir.

Une heure plus tard, le docteur constatait un mieux sensible. Au prêtre, il déclara que la malade était hors de danger, et que, l'hypothèse de la fièvre cérébrale écartée, il espérait sous peu le retour de la raison.

— Puisqu'il en est ainsi, dit l'abbé, je préfère attendre.

Et il se retira, faisant ses recommandations à Rosalie.

Encore deux jours, et vers l'heure où les fièvres relâchent un peu leur étreinte, Mad appela sa bonne, la fit asseoir sur son lit.

— Rosalie, je voudrais te demander plusieurs choses ; dis-moi la vérité.

— Lesquelles, chère Madame Madeleine ?

— Depuis combien de temps suis-je malade ? Il me semble que je m'éveille de cauchemars affreux. Il doit bien y avoir une heure que je réfléchis ; j'ai un peu reconstitué ce qui a dû être.

— Tantôt quinze jours.

— Et qui assure tout le... service, et qui me soigne ? c'est toi ?... Mais, au fait, pourquoi est-ce que je vous tutoie ?

— Oh ! continuez ; ça me faisait tant de plaisir, il me semblait que je vous étais plus proche.

— Enfin, soit, mais qui m'a soignée ?

— Moi.

— Seule ?

— Avec le docteur.

— Et les autres ne sont pas revenus ?

— Dieu merci ! Qu'en aurais-je fait, Seigneur ?

La malade eut un sourire triste.

— Et Guite... où est-elle ?

— A côté, là ; elle joue tranquille.

— Et Mme Loïse ?

— Partie, elle aussi... Ah ! la jolie graine !

— Alors, on ne m'a pas pris Guite ? C'est bien vrai que je rêvais ? Je n'osais pas te demander... J'avais peur.

— Dieu soit loué !

— Va me la chercher ; si je ne la vois pas, je ne pourrai y croire.

Rosalie ouvrit la porte, fit signe à l'enfant qui s'élança sur le lit, au risque de faire mal à sa mère, tandis qu'elles s'embrassaient follement.

— Ma Guite, ma fille chérie, mon enfant bien-aimée !

La petite fille se mit à la regarder sans rien dire.

— Qu'as-tu ?

— C'est que... C'est plus toi pareille !

— Rosalie, je te prie, un miroir... Entends-tu ?

Mais Rosalie, volontairement sourde, n'entendit pas, et Mad se résigna. Que lui importait, au fond ? Peut-être des cheveux blancs, peut-être des rides ? Oh ! oui, qu'importait à qui voudrait ne plus exister !

Bientôt « l'infirmière » retira l'enfant, pour donner une potion.

— Et pourquoi faire ?

— Jusqu'ici, vous n'avez pas été difficile ; allez-vous commencer en allant mieux ?

— Je voudrais bien que Guite eût raison que « je ne fusse plus moi ».

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Mais alors ?

— Alors, je serais morte.

— Par exemple ! après toute la peine que j'ai prise, il ne manquerait plus que ça !

La malade absorba sa potion, puis :

— Dis-moi, Rosie — comme t'appelle Guite, — pourquoi n'es-tu pas partie avec les autres ? Pourquoi nous as-tu soignées avec tant de dévouement ?

— Pourquoi ?

Rosalie devint pensive... Elle ne le savait seulement pas, ayant trouvé toute naturelle la conduite à tenir...

— Tenez, Madame, ça serait trop long à dire.

— Non, je veux savoir ; tu me feras du bien ; cette question qui me semble insoluble me fatigue.

La bonne femme s'accouda sur le bois de lit et répondit simplement :

— Parce que je vous aime... et votre grand'tante... et le bon Dieu !

— Ma tante Jeanne, celle qui éleva ma mère ?

Rosalie fit signe que oui ; ses souvenirs la gagnaient et lui mettaient des larmes dans la voix.

— Il faut que je conte à Madame que mes parents à moi — Dieu ait leur âme ! — m'élevaient très mal, et qu'un jour Mlle Jeanne me prit chez elle pour aider sa vieille bonne et m'éduquer un peu, comme elle disait. Je l'ai très vite aimée, oh ! tant ! Et quand mes parents moururent, je me suis attachée à jamais à cette sainte personne. C'était une sainte, Mlle Jeanne, comme votre chère maman, d'ailleurs.

— Ma mère, interrompit Mad avec émotion ; ah ! n'avoir pas de mère !

— Oh ! oui, Madame ; ça vous a beaucoup manqué à ce que je crois.

La malade n'osa pas « relever » ce qu'autrefois elle eût appelé une injure, tout au moins une impertinence ; mais, dans sa délicatesse naturelle, Rosalie sentit qu'elle était allée trop loin et s'empressa de rectifier.

— Je veux dire que Madame a dû être bien privée de n'avoir pas la tendresse d'une maman ; cette bonne Mme Levasseur était si âgée !

— Oui, fit Madeleine sourdement, sentant le jugement droit de cette femme qu'elle avait toujours regardée du haut de sa majestueuse grandeur.

Rosalie continua :

— Quand votre chère maman s'est mariée, j'allais aider chez Mme Levasseur. Je vous ai vue toute enfant, je me suis beaucoup attachée à vous, Madame, la nièce et la fille de celles à qui je devais tant. Je n'ai peut-être point toutes les belles manières que la chère demoiselle voulait me donner — il y a un fond qui demeure toujours, — mais j'ai gardé toute vive la religion qu'elle m'apprit et qui m'a soutenue au milieu de tous mes malheurs.

— Tu as été bien malheureuse ?

— Tant, que j'en aurais voulu me périr, comme on disait dans le pays, si je n'avais pas eu la foi. Mon homme était ivrogne... Je l'ai perdu... et mes deux beaux enfants.

— Pauvre Rosie !

— Mais avec le bon Dieu, on n'est jamais tout seul, surtout quand on

fait comme me l'avait dit ma maîtresse : la charité autant qu'on le peut. C'est comme ça qu'on aime vraiment notre Père du ciel. J'ai tâché de ne jamais l'oublier...

— Rosie, je veux te récompenser ; j'ai encore assez d'argent pour doubler tes gages du mois que tu n'as pas touchés.

La bonne se redressa.

— Oh ! par exemple, Madame, je ne veux pas un sou ; je suis trop heureuse de rendre un peu de ce que je dois à mes bienfaitrices qui me voient, j'en suis sûre !

— Mais moi, tu ne dois pas m'aimer ? J'ai même été dure pour toi.

— N'en parlons plus, c'est passé. Je vous aime toujours... Ces choses-là ne s'expliquent pas, ça se sent.

— Bonne rosie, fit Mad en lui tendant la main, je te remercie !...

Elle n'osa pas ajouter, il lui en coûtait trop, « tu es meilleure que moi », mais elle le pensait, et c'était beaucoup pour l'orgueilleuse Mme Barthé.

Rosalie se retira, émue jusqu'aux larmes, tandis que la malade s'étonnait de trouver dans une aussi fruste personne une âme si noble, délicate, élevée... Elle resta pensive plus d'une heure et murmura bas, très bas, en s'essuyant les yeux :

— Jean aussi... était bon... et moi...

Elle n'acheva pas, se mouchant bruyamment.

Guite entrait.

Le surlendemain, le docteur permit à Madeleine de se lever deux heures ; autant qu'elle le désirerait, huit jours après.

Il lui fallait aussi sortir et se fortifier le plus possible.

Bien que sans appétit, Rosalie réussissait quand même à la nourrir de mets alléchants, mais ne pouvait la résoudre à descendre dans le bosquet qui séparait l'hôtel des constructions voisines, derrière la véranda donnant au Sud. Elle pensait immédiatement au parc de Santile ; trop de souvenirs l'assaillaient, et même, et surtout, en compagnie de sa fille tout courage l'abandonnait.

Sortir dans Paris ? Moins encore.

— Eh bien ! alors, dit un jour la bonne, puisque c'est comme ça, Madame devrait aller à la campagne. Mademoiselle aussi a besoin d'air, le docteur l'a dit ; il ne lui a pas trouvé bonne mine.

— Ah ! fit Mad impressionnée, Guite souffre-t-elle ?

— Quelquefois, du côté, mais ça passe.

— Il faudra la lui montrer quand il reviendra.

Mais quand il revint, l'enfant était au lit et souffrait beaucoup. Il fallut la glace pendant trois jours et trois nuits pour conjurer cette seconde crise d'appendicite.

— Elle a dû en avoir une légère déjà, opina le docteur, et qui fut traitée en dépit du bon sens.

— Je ne m'en suis jamais aperçue, répondit la maman.

— Et pourtant, Madame, je sais ce que j'avance.

Alors, quand Guite fut mieux, la jeune femme confia ses projets à Rosalie.

— Sais-tu qu'il est au-dessus de mes forces de continuer à vivre ici, et d'ailleurs il faut un changement d'air à ma chérie.

— Et à vous aussi.

— Oh ! moi, tout m'est égal à ce point de vue ; le plus tôt fini sera le meilleur.

— C'est-il Dieu possible de parler de la sorte, avec un pareil trésor comme Mlle Guite !

— Enfin, passons ; j'en viens à ce que je voulais te dire : j'ai, en Saintonge, une petite campagne que nous n'avons jamais habitée. C'est à peine

si je l'ai vue, mais je sais qu'elle est très agréable. On ne m'y connaît point ; le pays est beau, l'air est bon. Nous allons y aller, non pour une saison, mais définitivement. Tu vas préparer les malles, je t'aiderai.

— Par exemple ! j'y arriverai bien seule.

— Si ; nous allons emballer notre linge, l'argenterie, les quelques objets auxquels je tiens, et j'écrirai de là à un homme d'affaires de vendre mon hôtel et ce qu'il contient.

— Et si Madame voulait revenir à Paris ?

Pour toute réponse, Mad eut un sourire déchirant.

— De si jolies choses pour lesquelles Madame s'est donné de la peine !

— Et que je ne veux plus revoir. Cet hôtel, Rosalie, cet hôtel...

Et les larmes coulèrent.

— Il faut vivre aussi, ma bonne ! Je m'étais réservé 50 000 francs sur mes placements malheureux ; toi étant ici, je les ai sauvés ; avec la succession de mon aïeule et le résultat de cette vente, nous pourrons vivre et bien élever Guite... pendant quelque temps. Quand je n'y serai plus, tu la rendras à son père... et...

— Oh ! Madame, pas de ces histoires tristes, je vous en supplie. Que Mademoiselle retrouve son papa, très bien, mais pas après votre mort, oh ! pas cela !

— J'ai beaucoup réfléchi, Rosie, depuis huit jours surtout, plus qu'en toute ma vie. Il est des maladresses, des erreurs — elle n'osa pas dire les fautes — qui ne... se redressent pas. Mais n'en parlons plus. Nous ferons ainsi, ma bonne.

Et sur cette phrase sans réplique, la dévouée servante se retira, contente.

Si Madame reprenait son ton autoritaire, c'était qu'en dépit de ses envies de mourir, elle se rattachait à la vie... qu'ensuite on irait à la campagne, où Guite recouvrerait une bonne santé.

Mais Rosalie n'arrivait pas à saisir ce que Mad avait voulu dire par sa phrase énigmatique... des erreurs qui ne se redressent plus ! Elle était allée parler de Monsieur, aussi. Quand donc se corrigerait-elle d'envoyer sa pensée à bout portant ?

CHAPITRE II

Bourgfleury.

Un coin de Saintonge délicieux et charmant que ce Bourgfleury ! Blotti au pied de la colline et regardant couler la Charente, il ressemblait plus à un village qu'à un bourg. La route spacieuse, entretenue, passait tout près, sans y entrer ; un large sentier y donnait accès, conduisant de la croix antique bornant l'une de ses extrémités à l'église modeste et curieuse tout à la fois par ses contreforts bâtis au temps de l'occupation anglaise. Point de rue principale ; des maisons entrecoupées de jardins et de prés, descendant en légère pente vers la prairie. Des bouquets d'arbres, une allée de vieux noyers, des bambous, des rosiers grimpants en achevaient le charme pittoresque.

Sur la colline, tout en haut, se dressait un petit château de pierres lisses et unies, sans autres sculptures ou décors que la patine des ans. Le corps principal, deux ailes à tourelles, une cour immense, et près de l'entrée un cèdre séculaire. Autour, quelques terres incultes, des prairies, une garenne. Telle était la campagne de Mme Barthé. Comme la vieille demeure de Santile, elle lui venait de sa mère, et Rosalie se souvenait d'y être descendue, ou plutôt montée, trois fois avec ses maîtresses.

La vue s'étendait sur un panorama superbe, tout de fraîcheur, de verdures, d'eaux claires, de lointains, donnant une impression d'immensité.

Elles arrivèrent un soir, au soleil couchant, et Guite ne pouvait se détacher de contempler ce qu'elle appelait déjà « son paysage ».

— C'est joli, maman ! Regarde là-bas, dis, c'est la ville qu'on voit avec ses grands clochers... Ecoute... On entend des bruits qui arrivent doux... si doux !

Madeleine, elle, contemplait sa fille, admirant le développement de sa sensibilité délicate, poétique... son intelligence vive et précise. Sa Guite, son trésor, et qu'elle avait délaissé presque !

Le fiacre qui les amenait s'arrêta enfin devant la porte principale. Elles descendirent, réglèrent le voiturier, s'entendirent avec lui pour les gros colis du lendemain, et le laissèrent repartir.

Depuis plusieurs années, le château était fermé. Meublé très simplement dans les pièces principales, il en possédait de tout à fait nues. Qu'allaient-elles trouver ? En quel état seraient les meubles ? Mad n'osait y penser.

— Madame aurait mieux fait de me laisser venir préparer les appartements, répéta pour la vingtième fois Rosalie. J'ai bien peur qu'elle ou Mademoiselle ne prenne du mal.

— Mais non, mais non ; de la poussière tout au plus. J'ai toujours entendu dire à grand'mère que le premier était sec comme de l'amadou. Je préfère arriver à l'improviste, il y a plus de charme.

La bonne sourit ; Madame cherchait du charme, c'était bon ; mais elle n'avait point changé, toujours aussi originale !

Enfin, on entra.

Pour de la poussière, on trouva de la poussière. Rosalie en eut pour une bonne huitaine à faire un ménage grossier, en attendant de raffiner. Guite touchait à tout, ravie de mille choses, ne quittant pas sa mère ou sa bonne. Madeleine rangeait, installait avec le goût qui la caractérisait, mais sans chercher cette note d'extravagance qu'elle avait mise dans son hôtel. Au bout de quinze jours, tout fut à point : les trois chambres contiguës au premier, la salle à manger au rez-de-chaussée, ouvrant sur le superbe panorama.

Le salon fut oublié... volontairement. A quoi bon ? Mad entendait vivre en recluse, en campagnarde, sans recevoir, pour sa Guite seulement !

Et la vie s'écoula calme, morne même. Pour la petite fille seule, par instant, la mère souriait. On l'eût dit abattue sous un coup trop fort pour sa sensibilité. Ou bien cachait-elle au fond de son être ces rejaillissements de vie que la jeunesse porte en soi, même au milieu des durs chagrins ?

Rosalie ne pouvait deviner, mais elle espérait beaucoup de l'influence de l'enfant qu'elle s'ingéniait à rendre chrétienne.

Dieu seul savait ce que réservait l'avenir !

CHAPITRE III

L'avenir de Guite.

On était en Carême, et le printemps s'annonçait. Dans la campagne, les terres reverdies d'herbes fraîches et tendres laissaient échapper à regret la légère buée que le soleil montant arrachait à la soif des plantes.

L'air était pur, avec cette senteur enivrante que tous les poètes ont plus ou moins célébrée, que toutes les âmes ont sentie chacune suivant sa ten-

dance dominante, que tous les êtres terrestres aspirent pour partir dans le même élan. Car c'est bien un élan vers l'espace, l'infini de la vie, de l'espérance, de l'amour, de l'ambition ; l'infini des désirs quels qu'ils soient, dont le propre est de n'avoir point de bornes, et d'être d'une variabilité multiple, que suscite en nous le printemps.

Se reprendre à la vie perdrait ses charmes, si nous connaissions l'exacte limite de nos petites actions et l'émondage rigoureux que les événements dans leur brutalité imposent à nos espoirs.

Et l'âme brisée de Madeleine éprouvait un peu tout cela, aspirant cette vie que sa jeunesse voulait encore connaître, retombant lassée sur elle-même à la vue de la réalité.

Son orgueil avait reçu un coup de maître et n'osait guère relever la tête. Que de souvenirs pour apporter l'humiliation ! L'anéantissement de sa fortune — si on rattrapait l'escroc, comme le disait Rosalie, l'argent n'avait pas de queue ; — son amitié trompée et de quelle façon ! Des projets, à cette heure, la couvrant de honte ; tant de jalousies éveillées par ses succès et sa beauté, et qui maintenant se ruaient à la curée ; cet abandon total : personne n'avait pris de nouvelles durant sa maladie ; les cancans du quartier montant jusqu'aux salons ; rien ne manquait, la mesure était comble !... et Mad s'efforçait constamment d'oublier le passé qui sans cesse renaissait à ses yeux.

Mais alors, quelle raison d'exister ? Elle qui ne se croyait faite que pour les succès, les honneurs, la gloire ! Ah ! s'il n'y avait pas Guite !

Par instants, il lui semblait goûter des joies jusqu'alors inconnues ; elle se retournait invariablement vers son « temps jadis », pour regarder si c'était vrai... et ses hontes la ressaisissaient !

Ces joies, elle les trouvait à s'occuper elle-même de son enfant. Son cœur de mère, qui n'avait jamais eu le loisir de vivre, s'épanouissait maintenant que les terribles épines de la passion lui laissaient l'air libre.

On était en Carême et le printemps s'annonçait !

Dans l'étroit sentier qui descend du château vres le bourg, Mad s'avance lentement. Elle va au-devant de Guite et de Rosalie qui sont allées aux provisions.

Elles arrivent, l'enfant sautillant, rose et fraîche... Et Mad, et Guite et Rosie reviennent ensemble.

— Nous avons vu de belles choses !

— Quelles choses, mon trésor ?

— Une maman en pierre qui tient son petit enfant, et le petit enfant sourit... et puis des petites filles qui sortaient de l'école.

— Qu'est-ce que c'est que cette maman de pierre ?

— Dis-le, Rosie, toi tu sais.

— C'est la Madone de l'église, Madame ; nous sommes entrées un moment pour faire un bout de prière.

— Maintenant, je saisis.

— Et nous avons vu M. le Curé qui a demandé l'âge de notre personnage.

— Six ans, dit Guite, et puis aussi il a demandé si j'irais au petit catéchisme ; qu'est-ce que c'est, ma bonne ? Je voudrais y aller pour savoir.

— Nous verrons, répond Mad.

— Mais moi je veux, fit l'enfant, frappant du pied.

— Allons, pas de caprices ; tu n'avais pas coutume d'être si entêtée avec ta gouvernante !

— C'est que... quand j'avais dit non, elle me donnait toujours quelque chose pour que je dise oui.

— Ah ! et quoi ? demanda la maman.

— Du chocolat ; c'était bon, bon'

— Du chocolat ?

— Oui, mais pas assez ; aussi, tu sais, je ne l'aimais pas beaucoup Mme Loïse, et un jour, sans qu'elle sache, j'ai mangé presque toute la boîte.

Mad regarda Rosalie d'un air significatif.

— Et après, continua la jeune femme, en ramenant près d'elle Guite qui voulait gambader plus loin.

— Oh ! j'ai été malade, et je n'ai plus eu envie de recommencer.

— Tu ne me l'as jamais dit ?

— Mme Loïse l'avait défendu.

— Qui t'a soignée ?

— Elle, mais c'était mauvais, mauvais, et puis ça m'a tant fait mal dans le côté !

Mad lâcha l'enfant qui courut au bord de la haie, devant elle, et dit à sa bonne :

— Rosalie, voilà la première crise ! Que cette femme a fait de mal à ma chérie !

— Si Madame y avait vu de plus près, lança l'excellente créature, se parlant à elle-même.

Malheureusement, sa maîtresse entendit ; alors, que trouver pour arranger les choses ?

Madeleine, habituée maintenant aux façons de sa bonne, ne ripostait plus, se rendant compte des intentions qui l'animaient et de la confusion où la jetait souvent sa brutale franchise.

Mais ce qui lui coûtait infiniment, c'était de reconnaître que, là encore, Rosalie avait raison !

. . . . . .

Pâques vint avec son cortège de joyeux carillons. Mme Barthé, qui avait jusque-là laissé sa fille et sa bonne aller seules à l'église, céda aux instances de l'enfant et se rendit à la grand'messe.

Au sortir, en traversant les groupes, elle saluait dignement sans connaître, comme il est d'usage à la campagne.

— C'est la dame du château, dit l'épicière du coin ; elle doit avoir eu bien des chagrins, sa tristesse le raconte !

— C'est sa fille, cette jolie petite ? avança la bouchère

— Oui, à ce qu'il paraît, et quand on lui demande où est son papa, elle répond toujours : dans un grand voyage en Amérique.

— On dit ça aux enfants, pour les habituer à la mort ; les petits, ça n'en a pas l'idée.

— Ah ! la mâtine, que dites-vous ? reprit l'épicière, je la crois très avancée pour son âge ; il faudrait l'entendre quand elle vient aux provisions avec sa bonne.

— Cette grosse femme, si dévote, qu'elle ne manque pas la messe un dimanche ?

— Précisément ; j'ai essayé de la faire parler, mais baste ! elle vous a des façons de tourner ses phrases qu'on ne trouve rien à ajouter, sans en savoir plus après.

— Il n'y a donc personne qui aille travailler là-haut ?

— Je crois que si ; Mélie, la femme du sonneur. Deux ou trois fois la Rosalie l'a demandée, mais c'est aussi fermé que ça, ajouta-t-elle en montrant son poing.

— Il doit y avoir des histoires là-dessous, lança la bouchère, grande friande de feuilletons ; la réalité n'est pas toujours vraisemblable, des romans vrais, parfois, sont pires que sur le papier.

— Parfois, oui, murmura la petite tailleuse qui les rejoignait.

Et Mad continuait son chemin vers le coteau, gardant cet air de tristesse que rien n'effaçait.

Blessée à mort dans sa soif de paraître, par ce monde auquel sa jeunesse avait tant donné, il lui semblait ne pouvoir jamais en renaître. Comme une œuvre d'art mutilée, elle cachait fièrement sa vie, y trouvant encore une inconsciente jouissance d'orgueil.

La passion est tendance beaucoup plus qu'état d'âme ; une tendance ne meurt pas dans son fond de puissance pour des chocs tels que ceux reçus par Mad.

Elle ne meurt pas, mais change d'objet. C'est ce qui arriva.

Si la lumière divine avait éclairé cette âme, ce nouveau jaillissement inévitable de vie eût peut-être enfanté des merveilles, mais l'obscurité régnait encore, et dans les ténèbres l'élan passionné de Madeleine prit un chemin de traverse où il rencontra de nouveau l'orgueil.

Guite avait supplié qu'on la laissât aller à l'école, et sa maman l'avait conduite elle-même chez les deux sécularisées qui assuraient l'éducation chrétienne des fillettes de Bourgfleury.

L'intelligence vive de l'enfant faisait merveille. De longue main, ces demoiselles n'en avaient touché d'aussi bonne. Elle était curieuse, interrogatrice et très réfléchie pour son âge, mais aussi volontaire et fort entêtée, tenace dans ce qu'elle avait résolu d'accomplir, tout en possédant un cœur d'une délicatesse exquise.

Guite s'assimilait avec avidité tous les enseignements pieux dont elle semblait avoir un besoin supérieur.

En six mois, elle avait donné les progrès de plus d'une année entière. Madeleine la suivait de très près, surveillant ses petites études, lui faisant redire ce qu'elle avait appris oralement dans la journée.

La mémoire de la fillette était bonne ; la maman, de la sorte, apprenait ces principes d'éducation chrétienne qu'elle avait si peu connus et beaucoup oubliés. Elle revivrait en sa fille ; qu'en ferait-on ?

Ah ! non, pas une mondaine, exposée aux chocs qui l'avaient brisée. Quel crime d'enfouir sa brillante intelligence dans ce fourré de bassesses, de fausses adulations, d'éclat d'emprunt, comme elle y avait obscurci la sienne des années durant, jusqu'à une naïveté confinant à la sottise. Sa fille serait une intellectuelle, une tête de valeur, scientifique ou littéraire, ce serait à voir suivant les dispositions... Peut-être les deux, qui sait ?

Mais son enfant serait bien à elle... et dans les longs instants que lui laissait l'absence de l'enfant, elle échafaudait ses projets.

Les revues de tous genres abondèrent au château. Madame lisait beaucoup, voulait refaire son instruction, être au futur niveau de sa fille. Choisies au hasard, les pires théories voisinaient avec les plus hautes conceptions morales. De ce pêle-mêle, que lui resterait-il dans l'âme ?

Bien des fois, en prenant une broderie, qu'elle avait dessinée pour le trousseau de Guite, la jeune femme restait pensive, l'aiguille en l'air, devant les feuillets ouverts d'une publication chrétienne... puis, brusquement, repoussait le journal en murmurant :

— Trop beau, trop grand pour les humains... Ils sont hypocrites !... Mais Rosalie pourtant !... et... grand'mère mourante ?

La pensée de l'enfant effaçait presque toujours ces discussions. Il fait si bon rêver, quand on souffre... ou qu'on doute !

Invariablement, le souvenir du père se mêlait à ses projets. Qu'elle lui ressemblait à ce papa tant aimé, bien qu'elle n'en parlât presque pas ! Ses qualités... c'étaient celles de Jean, et ses défauts, presque tous... les siens propres ! Toujours Jean qui se retrouvait en Marguerite ; cette vision l'habi-

tuait à le considérer sous son vrai jour, comme un être supérieur à qui peu de choses auraient manqué !

Les procédures du divorce semblaient traîner en longueur, aucun ordre ne fut donné pour activer ; peu lui importait maintenant, adviendrait ce que pourrait ! Sa fille seule absorbait toute sa pensée, tous ses désirs...

— Quel trésor ! J'en ferai une femme de valeur... je veux qu'elle brille comme une étoile... et si son père un jour la retrouve... il verra que j'ai compris ce qu'elle était.

CHAPITRE IV

L'opération.

Encore un an se passa de la sorte. Les mois, les saisons se succédèrent avec la même monotonie. Madame lisait, brodait, dessinait ou ruminait ses projets. Guite faisait de plus en plus merveille. Rosalie se dévouait en silence et priait. Jean, très loin, là-bas, s'efforçait-il d'oublier ?

De nouveau, le printemps vint et avec lui toute une poussée de sève, et les mauvaises aussi bien que les bonnes.

Guite se reprit à souffrir, comme l'an passé. Une crise était imminente. Rosalie, dépêchée à Marsac, la ville toute proche, sonna chez trois docteurs, mais en vain. L'épidémie de grippe faisait son apparition ; ils étaient débordés !

Chez le quatrième, on lui promit qu'il irait aussitôt rentré. Mais la journée, la nuit, le lendemain se passèrent dans une anxieuse attente. Chaque auto qui ronflait au bas du coteau ravivait l'espoir... pour le laisser déçu en s'éloignant. En attendant, à tout hasard, on avait mis de la glace sur l'endroit douloureux... mais Guite geignait sans cesse. Enfin, sur le soir, le docteur arriva.

Il considéra un moment l'enfant, la palpa, approuva la glace.

— Crise d'appendicite, dit-il.

— Oui, docteur, la troisième.

— Il faudrait opérer au plus tôt ; c'est même déjà tard. Depuis quand souffre-t-elle ?

— Depuis avant-hier, nous n'avons pu avoir de médecin.

— Eh ! oui, c'est là le malheur...

Il palpa de nouveau la petite fille qui se plaignait encore. Ces quelques secondes parurent interminables à la mère qui suivait les jeux de physionomie du docteur.

— Laissons calmer la crise avant d'agir, mais l'enfant doit être suivie de près tous les jours et ici vous n'aurez pas le docteur.

— Alors ?

— Alors, Madame, il n'y a qu'à l'amener à l'hôpital.

— Oh ! fit Mad suffoquée, tandis que Rosalie se couvrait la figure de ses deux mains.

— Il faut cependant vous décider ; je ne puis m'éterniser ici, étant donné le nombre de malades qui m'attendent, ni vous promettre de revenir comme il serait nécessaire. Mes confrères sont dans le même cas. Ce sera ainsi, ou...

— Quoi docteur ? fit Mad.

— Je ne réponds de rien ; peut-être même est-ce un peu tard !

— Tout de suite, tout de suite. Rosalie, cherchez une voiture. Mais l'hôpital... y trouverai-je ce qu'il me faudra ?

— Une chambre à part, évidemment, étant donnée l'épidémie... Tenez, Madame, mettez l'enfant dans mon auto, sur vos genoux, je vous emmène ; présentées par moi, toutes les portes s'ouvriront. L'économe n'est pas très commode : c'est le seul moyen.

— Merci, docteur, fit Mad en lui tendant la main. Dans quelques minutes, nous sommes prêtes.

Quelques instants après, en effet, l'auto emmenait Madeleine et sa fille de cette charmante demeure tant aimée de Guite et que, peut-être, elle ne reverrait plus !

Dans une petite chambre blanche, tout près de sa fille, Mme Barthé s'installa, et pas une minute ne voulut la laisser, durant les trois jours où la crise donna son plein.

Sœur Saint-Paul assurait les soins de la jeune malade et la préparait à l'opération qui aurait lieu dès que possible.

Mais le quatrième jour, d'un mieux assez sensible, l'enfant voulait se lever et mourait de faim, comme elle le disait si ingénument. Avec une candeur délicieuse, elle offrait, sur la recommandation de la religieuse, toutes ses souffrances pour le « grand cinquième jour » qu'elle préparait.

Sœur Saint-Paul avait été tout de suite sympathique à la mère et à l'enfant.

Alerte comme pas une, malgré son embonpoint, rouge et souriante, toujours aimable, tout en étant ferme, elle obtenait de ses malades les plus durs sacrifices.

Cette fois, ce fut l'inverse, ce fut Guite qui demanda :

— Bonne Sœur, est-ce que je serai longtemps malade ?

— Pourquoi, mon ange ?

— Parce que je devais faire, à Pâques, ma première Communion avec les petites filles de sept ans. Mademoiselle avait dit comme ça que, puisque je comprenais bien, je pouvais ! Je serais si contente de recevoir l'Enfant Jésus !

Madeleine, assise dans l'embrasure de la fenêtre, haussa les épaules.

— Communier à cet âge, lâcha-t-elle, c'est ridicule !

— Tu ne veux pas, petite mère ? J'en ai beaucoup de chagrin.

— Nous verrons ; pour le moment, tu es malade, reste en paix.

Mais elle y revint.

— Si je ne suis pas mieux, je ne pourrai pas aller avec mes petites amies ; c'est dans huit jours le Jeudi-Saint ?

— Plus que cela, mais dans huit ou quinze jours tu ne seras pas sur pied.

— Eh bien ! dis à la bonne Sœur qu'on me le donne ici, l'ami Jésus !

Guite, impatiente, fit sa propre commission, et comme elle insistait devant la résistance de sa mère, Sœur Saint-Paul dit à Mad :

— L'enfant comprend suffisamment cette grande action, il faut y acquiescer...

Et la maman céda.

Comme elle se préparait bien en apprenant avec la Sœur ces quelques courtes formules « pour dire au bon Dieu » en le recevant et en lui offrant ses petits sacrifices !

Le souvenir de son père hantait Guite, qui en parlait tous les jours, et, chaque soir, ajoutait en faisant sa prière :

— Faites que papa revienne bientôt... bientôt... vite !

La religieuse, souvent présente, ne relevait ces mots d'aucune phrase interrogative... elle en savait très long.

Rosalie, en effet, en venant journellement prendre des nouvelles, s'arrê-

tait à causer avec l'infirmière, qui la reconduisait. Sentant qu'aucune indiscrétion n'était à craindre, elle avait déversé ses angoisses et dit tout ce qui en était de la mère, de l'enfant... du foyer détruit.

— Il faut prier, ma bonne femme, il faut prier ; qui sait ce que Dieu fera ?

Et Rosalie arriva, de grand matin, pour assister à la première Communion de Guite.

Tout était dans la chambre d'une blancheur immaculée. La bonne Mère elle-même, en tête de ses filles, avait eu à cœur d'assister à cette touchante cérémonie.

Seule, Mad avait l'âme étrangère... Mais quand le prêtre s'approcha pour déposer l'hostie sainte sur les lèvres de l'enfant, celle-ci joignit les mains avec une ferveur si extatique, que la mère, jusque-là debout, s'agenouilla... se disant en silence que sa fille comprenait ce qu'elle n'avait jamais bien saisi ; ah ! sa première Communion, c'était la toilette, c'était la jolie fête, c'étaient les cadeaux !

Quand tous se furent retirés, sauf Rosalie, Sœur Saint-Paul et Madeleine, Marguerite demeura encore longtemps les yeux clos, les mains jointes. Que faisait-elle ? Que disait-elle à son Dieu ?

Enfin, ses yeux s'ouvrirent, ses beaux yeux si expressifs, et dans un sourire exquis ses lèvres dirent :

— Bonne Sœur, j'ai demandé à l'Enfant Jésus beaucoup, beaucoup de choses. Oh ! surtout que papa revienne vite et fasse un bon voyage !

Mme Barthé eut un frisson et pâlit.

— Je lui ai dit que je l'aimais de tout mon cœur, que je serai bien sage, quand le « Monsieur » me fera la « grande affaire » ; j'ai demandé que papa, maman, Rosie, bonne Sœur, tous ceux que j'aime, soient très, très heureux, et je lui ai tout donné jusqu'à mes bons points, tout pour qu'il m'accorde ce que je lui ai demandé, tout, ma vie aussi !

— Ta vie ? fit Mad, la voix étouffée.

— Ta vie ? reprit la Sœur. Où as-tu pris cette idée, mon ange ?

— Hier soir, quand M. l'aumônier est venu, tu as dit — je ne sais plus pourquoi — donner sa vie, c'est tout ce qu'il y a de plus ! Alors, je l'ai fait. Ce n'est pas bien ?

Rosalie pleurait ; Madeleine se mordait les lèvres, et la religieuse, après avoir embrassé tendrement l'enfant, sortit précipitamment. Dans le couloir, en s'essuyant les yeux, elle faillit bousculer une Sœur qui venait en sens inverse.

— Eh bien ! le bébé ne va pas mieux ?

— Ah ! répondit-elle, cette enfant me ravit et m'épouvante. Je crois que le bon Dieu se prépare une victime !

— Une victime, et pour qui ?

— Je sais ce que je dis, ajouta plus bas Sœur Saint-Paul, en s'éloignant devant sa compagne intriguée.

Sur le soir, le chirurgien parut assez rassuré.

— Sans complications, je crois que tout ira bien !

Et le lendemain, Guite, après avoir embrassé sa maman, Rosie, « sa » bonne Sœur, se laissa étendre sur la table d'opération, pour s'endormir sous le tampon de chloroforme...

Elle ne se réveilla pas.

Des complications survenues au dernier moment, et avec une extraordinaire rapidité, avaient rendu la péritonite imminente.

— Il faut risquer le tout pour le tout, avait dit l'homme de l'art à son aide...

Mais, hélas ! il était trop tard.

Comme un beau lis au bord des eaux, le Maître des célestes jardins l'avait cueillie, avant que les poussières et les vents de la terre n'eussent terni sa corolle !

Bibliothèque des Alliés U. O. LIBRARY

CHAPITRE V

L'eau profonde !

Madeleine et Rosalie ne quittèrent pas la chère dépouille ; la mère n'eut pas une larme. Elle avait tout perdu... et savait ce qui lui restait à faire ; mais avant, quelle austère jouissance de paraître supérieure à sa douleur ! en se brisant ce qui lui restait de cœur.

Encore quelques jours et Mad ne serait plus. Elle suivit ainsi le petit cortège blanc jusqu'au cimetière de la ville. Pourquoi l'inhumation à Bourgfleury ? Qu'importait à qui n'y viendrait plus ?

Puis elle rentra à l'hôpital, salua les Sœurs, et partit avec Rosalie pour le château.

Rentrées à la nuit tombante, la bonne reçut l'ordre de n'entrer dans la chambre de sa maîtresse que sur son appel exprès.

Madeleine s'y enferma à double tour... puis, tombant dans un fauteuil, se livra à sa douleur.

Longtemps, Rosalie, qui s'était postée dans l'appartement voisin, l'entendit sangloter et appeler Guite, son enfant.

Puis, soudain, le silence s'étendit sur le château ; la bonne ne distingua plus aucun bruit. Sa main tremblante essaya d'ouvrir la porte. Fermée de l'intérieur !

Angoissée, les minutes lui semblaient des heures... Enfin, l'idée lui vint que le cabinet de toilette ouvrait dans l'alcôve de la chambre contiguë et que par là on pouvait s'introduire silencieusement. Elle trouva la jeune femme étendue sur le tapis... évanouie peut-être ? Non, le sommeil l'avait gagnée, après les longues veilles des jours précédents.

Sans prendre conscience de ce qui se passait, tant la fatigue était grande, la mère désolée se laissa soulever tendrement, déshabiller, coucher, et reprit son lourd sommeil.

Alors, la bonne Rosie put aller s'étendre un moment.

Vers minuit, Madeleine s'éveilla et se releva sur son lit. Ses yeux avaient une expression de calme tragique. A la lueur nocturne qui pénétrait par les volets entr'ouverts, elle se leva, s'habilla lentement et légèrement d'un peignoir sombre, noua fortement ses beaux cheveux sur sa tête, et, en pantoufles, sortit de l'appartement. La nuit était fraîche, et pourtant aucun châle n'abritait ses épaules frissonnantes ! Sur le seuil, elle se retourna, murmura d'une voix étouffée : « Adieu, Rosalie !... » puis descendit vers Marsac d'un pas résolu, la tête un peu rejetée en arrière comme pour suivre un souvenir...

Les nuages amoncelés pour des giboulées toutes proches formaient voûte, ou s'écartaient en se nimbant d'argent sous les rayons lunaires.

On eût pu la voir marcher ainsi, dans la nuit, durant cinq kilomètres, dans la même pose, puis, brusquement, tourner vers le cimetière qui apparaissait. La grande grille était close... en faisant le tour des murs, une

brèche toute fraîche, remarquée le matin, lui livra passage. Madeleine s'y faufila comme un fantôme, cherchant parmi les dernières tombes celle de son enfant.

— Ma Guite, murmura-t-elle en se penchant ; ma petite chérie, je te dis adieu pour la dernière fois...

Et la pauvre mère se baissa plus encore... embrassa la terre sous laquelle son trésor était enseveli. Puis, elle se redressa... regarda cette foule de tombeaux entremêlés dans l'ombre, surmontés de croix qui, sous la lueur blafarde, semblaient implorer dans des gestes tragiques.

Des frissons la secouèrent toute, tandis que, repassant par où elle était venue, sa silhouette s'acharnait à la poursuivre... La jeune femme prit la voie qui mène au pont jeté sur la rivière. Quand elle y arriva, la lune s'était voilée de nuages sombres, il faisait presque tout à fait noir.

C'était bien ! et par-dessus le parapet, la désespérée inclina la tête, pour sonder à quelle distance roulait l'eau profonde.

Dans peu d'instants, ce serait fini... Pourquoi ne pas revoir son passé ? juger ce que la vie avait été à son égard ?

Elle s'adossa à la balustrade et songea... Tout ce que son imagination, son cœur voulurent rappeler ou représenter à ses yeux, fut accepté, jugé... Toute sa vie, en somme, lui parut manquée... Son attitude envers son mari si bon, si sage : horrible, coupable... Raison de plus pour en finir.

Puis ce furent et la mort de l'aïeule, et la mort de l'enfant... Les heures passaient et Mad restait immobile... revivant toujours la dernière journée de Guite... Enfin, se retournant, elle murmura presque haut :

— Tout cela, c'est fini, puisqu'elle n'est plus, j'y vais !

Mais en voulant prendre son élan, il lui sembla que ses poignets appuyés sur le parapet ne pouvaient la soulever.

La fatigue, sans doute !

Une large déchirure des nuages laissa passer des rayons qui se reflétèrent fuyants dans l'onde. Un instant, ses yeux enfiévrés suivirent leur marche.

Quand de nouveau elle voulut se lancer, l'image fixe de Guite l'obséda... Un mot revint lancinant : « J'ai donné ma vie... pour qu'il m'accorde ce que je demande !... » Et, certes, ce n'était point cet acte de lâcheté !

Lâcheté, allons donc ! Ne fallait-il pas du courage pour mourir ?

Une voix reprit, comme venant de l'enfant : « Il en faut bien plus pour vivre ! »

. . . . . .

C'était vrai, cela, très vrai ! Et Madeleine, sous l'empire de cette mystérieuse influence, regardait l'onde qui fuyait, mais ne l'attirait plus, les nuages qui s'amoncelaient en montagnes gigantesques et fabuleuses, la lune qui, tour à tour se cachait ou apparaissait, curieuse, semblait-il, de ce qui allait se passer.

Une giboulée tomba, faisant révulsion sur la jeune femme qui ne cherchait pas à se garantir.

Alors, lentement, elle descendit vers la ville et remonta la côte qui mène à l'hôpital. Il pouvait être 3 heures du matin. Elle sonna et le portier grommelant vint ouvrir.

C'est pour un accident ? fit-il en la regardant ruisselante et dans un tel costume.

— Sœur Saint-Paul..., fut la seule réponse.

L'homme s'éloigna et revint bientôt avec la religieuse, qui faisait une garde de nuit.

Elle l'attira dans le petit parloir, mit sur un meuble sa lampe veilleuse, et la considérant avec pitié :

— Qu'y a-t-il, ma pauvre enfant ?

Madeleine ne trouvait rien à dire, s'étonnant même d'être là, mais ses yeux portaient l'expression d'une douleur immense.

— Pourquoi êtes-vous venue à cette heure et en cet état ? continua maternellement la Sœur, lui ouvrant ses deux bras.

Elle s'y jeta en pleurant, et murmura :

— Je ne sais pas !

CHAPITRE VI

L'action divine.

Au matin, quand Rosalie s'éveilla, toute courbaturée, son premier mouvement fut d'aller écouter à la porte de la jeune femme. Le silence régnait dans la chambre.

— Bon, se dit-elle, ce sommeil lui fait du bien ; je vais lui monter une tasse de chocolat très chaud.

Ainsi fut fait ; mais quand, avec des précautions infinies, s'approchant du lit elle le trouva vide, son attention lui rendit vite compte que Mad était sortie sans presque s'habiller.

A cause de cette intuition qu'ont les âmes surnaturelles et les cœurs aimants, elle eut peur d'un « malheur », et se mit à visiter en silence les appartements ; enfin, tout le château, de la cave au grenier, et toutes les servitudes sans trouver personne.

Dehors, les dernières giboulées avaient effacé les plus légères traces ; aucune indication. Vers 2 heures de l'après-midi, elle était encore au bourg, sans avoir déjeuné, tâchant de savoir quelque chose, sans paraître chercher ; mourant d'inquiétude, ses pas la dirigèrent vers le cimetière.

Encore rien !

En contournant les murs, on arrivait à la brèche, et il était évident que de petits pieds avaient enfoncé là dans le mortier. A n'en pas douter, c'étaient les pantoufles de Madame qui avaient marqué.

Mais alors... A cette heure ? Ensuite, mon Dieu !... Qu'était-il arrivé ? Rosalie se pressa le cœur à deux mains comme pour l'empêcher d'éclater et resta debout, pensive, attendant du ciel une inspiration.

Elle s'agenouilla près de ce mur, toute en larmes, n'osant passer par où Mad s'était glissée, appelant à son aide le secours de Dieu et de l'ange qui reposait là.

Quelqu'un s'approcha d'elle, c'était le gardien.

— Vous voulez entrer ? demanda-t-il.

L'idée folle lui vint que Madame n'était peut-être pas ressortie, mais peut-être évanouie ; avec ce subit espoir, elle entra derrière l'homme qui faisait grincer la grille dans une plainte lugubre, fouilla tous les recoins, ne vit rien d'anormal, se signa et sortit.

Son cœur battait à rompre... Vraiment, comment y tenir ? Et que faire ?

— Je vais voir la bonne Sœur ; peut-être qu'elle m'inspirera.

Au moment où, essoufflée, à bout de forces, elle entrait dans la cour de l'hôpital, Sœur Saint-Paul la traversait en lui tournant le dos. Rosalie toussa très fort ; la Sœur se retourna et retint une exclamation, accourant au plus vite vers la pauvre femme qui restait fichée en terre comme un piquet, saisie d'émotion et d'angoisse.

— Vous devez être bien inquiète ?

Elle lança la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous savez où elle est ?

La Sœur fit signe que oui.

— Ici !

— Vivante ?

— Oui.

— Oh ! fit la brave femme, pleurant à sanglots.

Doucement, la religieuse l'emmena vers la chambre où Mad reposait, terrassée par un sommeil fatigant.

Des gouttes de sueur perlaient à son front, la toux la secoua sans l'éveiller.

— Elle doit faire de la bronchite ; la pluie l'a trempée jusqu'aux os.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais vous n'en direz rien, ma Sœur, je vous le demande.

— Soyez en paix. Laissons-la reposer.

Mais Rosalie ne put y tenir, et s'approchant du lit, déposa un baiser sur le front moite. La malade ouvrit les yeux, reconnut la dévouée créature, et spontanément lui passa les bras autour du cou, l'embrassa en murmurant tout bas :

— Rosie, prie pour moi ; je suis une misérable !

— Pas ça, pas ça ; oh ! je vous ai retrouvée !

— Assez, assez, fit l'infirmière ; vous causerez plus tard ; il faut du repos !

En se retirant, Rosalie eut un éblouissement et faillit tomber. Alors, elle pensa seulement qu'elle n'avait rien pris depuis la veille.

Mad, en effet, fit de la bronchite double, mais n'eut aucun délire. Pendant les longues heures qu'elle passa dans son lit, sans l'autorisation de lire, elle réfléchit tout à son aise.

Sœur Saint-Paul la soigna sans relâche. Cette âme en déroute semblait de plus en plus attachante dans sa misère morale.

Un matin, la malade lui dit :

— Ma Sœur, je voudrais connaître vraiment, car je ne l'ai jamais réellement fait, la religion de ma petite Guite, la vôtre, celle de Rosalie... de ma mère, fit-elle plus bas. Voudrez-vous m'apprendre, parce qu'alors, s'il est encore possible...

La fin de sa phrase ne s'entendit pas.

Il n'y a que les âmes absolument surnaturelles pour refléter Dieu ; c'est lui-même qui s'y montre. Ainsi, Madeleine le vit en Sœur Saint-Paul. Les enseignements donnés chaque jour, clairs et nets, résolvant des objections posées d'une façon tout à fait intelligente, ouvrirent enfin les horizons de la vérité à la pauvre ténébrée.

Loyale, droite, dépouillée des obstructions qui, jusque-là, fermaient les issues, son âme alla tout d'une pièce au vrai, au beau, au bien.

Mais, en même temps, le parallèle se faisait entre le devoir... et ce qu'elle avait été. Sa conscience la condamnait impitoyablement.

Un moment même, la vision de sa culpabilité fut si nette, qu'une crise de désespoir s'ensuivit ; mais sans comprendre encore l'infini de la miséricorde divine, elle s'y laissa conduire et reprit courage.

D'ordinaire, les âmes qui reviennent de loin apportent, au moment du retour, une très vive ardeur. Mad était de ces riches natures. Beaucoup avait été donné au mal, elle voulait tout donner au bien, et tout réparer s'il était possible.

Après une huitaine de convalescence, l'idée lui vint de retourner quelque temps au château avant d'aviser à ce qu'elle ferait désormais.

— Très bien, ma chère enfant, lui dit son infirmière, mais restez-nous encore trois ou quatre jours. On a demandé notre chapelle pour une

retraite aux dames de la ville ; en y assistant, vous vous ferez du bien.

— Qu'est-ce que cela, ma Sœur ?

— Vous le jugerez vous-même, mon enfant, mais croyez-moi, restez.

Ainsi fut décidé.

En face des grandes vérités que les Exercices de saint Ignace mettent devant les âmes, Madeleine, qui se croyait convertie et en voie de devenir bonne, jugea qu'elle en était loin, si loin... Et qu'il y avait tout à réparer dans sa vie... que la chose était impossible.

Alors, saisie de peur, prise de vertige moral, et sous l'empire d'un retour d'orgueil, elle se dit que, puisque c'était impossible, mieux valait ne rien entreprendre ; sa grandeur serait de le reconnaître tout simplement... Puis ce fut un bouleversement d'un autre genre devant la figure du Sauveur agonisant pour l'amour des hommes. Il avait tant fait pour son âme, à elle, qui n'était qu'une misérable et ne pourrait jamais rien... Il y en avait trop ! Il devait la renier, lui le doux, l'humble, lui la bonté, la délicatesse, la fidélité...

L'instruction finie, la pauvre retraitante, obsédée de ses pensées en lutte, ne quittait pas sa chaise. Peu à peu, le vide se fit dans la chapelle. Près de la porte, Sœur Saint-Paul s'approcha du prédicateur qui se disposait à sortir et lui dit à voix basse quelques mots en la montrant discrètement.

Il s'assit près de la porte et parut attendre.

Quand la jeune femme se leva pour se retirer, le Père se trouvait dans l'allée.

— Pardon, mon Père, dit-elle en passant et levant les yeux.

Alors, il la regarda, bien en face, avec ce regard qui va au fond des âmes et trouve les détresses... Madeleine se sentit devinée et s'arrêta.

— Venez, mon enfant.

Ils entrèrent dans le petit parloir où, toute ruisselante, elle était arrivée un matin, avant le lever du jour, et s'assirent en silence ; puis le Jésuite reprit :

— Mon enfant, vous me paraissez beaucoup souffrir et beaucoup lutter ?

— Je ne lutte plus !

— Vous vous avouez vaincue, et pourquoi ?

— J'ai trop à réparer, c'est impossible !

— Alors ? fit le prêtre interrogateur.

Elle baissa les yeux et ne répondit pas.

— Alors, continua-t-il, vous croyez plus noble, plus grandiose de vous l'avouer et de ne rien essayer !

— Qui vous a dit cela, mon Père ?

— Mon expérience des âmes, des ruses de l'ennemi, un peu de psychologie. Vous avez dû être terriblement orgueilleuse autrefois ?

— Hélas !

— Et il vous en reste encore beaucoup, ma pauvre petite ; vous voudriez pouvoir vous rendre un jour le témoignage d'avoir refait seule ce que vous avez détruit. Eh bien !... non !

— Ah ! j'avais raison, fit-elle d'un ton presque triomphant.

Le religieux sourit à ce retour de la pauvre nature, au moment où tout semblait fait pour la bannir.

— Vous êtes heureuse d'avoir raison ou de le paraître, sans vous soucier de la vérité !

— Non, mon Père, j'aime encore plus la vérité.

Mais sa voix exprimait l'effort nécessité par la lutte. L'apôtre avait devant lui une créature de valeur. Il fallait y aller tout à fait et mettre la pauvre brebis dans la voie. Il reprit :

— De vous-même, vous ne pourrez jamais réparer des fautes dont la portée est infinie, et les actes de courage que vous produirez, s'ils n'étaient livrés qu'à l'influence de votre nature propre, auraient bien vite fait de sombrer sous la poussée des passions renaissantes. Vous devez agir par impulsion, ne pas savoir vous vaincre, et la volonté, votre seule ressource au point de vue humain, ne s'acquiert pas en un jour. Les revirements profonds, s'ils bouleversent la sensibilité, ne créent point la volonté.

Elle l'écoutait, attentive, les deux mains sur ses genoux, dans une attitude de détresse. La nature paraissant suffisamment dominée, il continua en faisant parler la grâce.

— Mais ce que vous ne ferez de vous-même, ni par vous-même, vous le pouvez par le Christ et en lui. Je connais votre histoire, mon enfant, le Maître des miséricordes a permis que je l'apprenne et je suis ému en voyant tout ce qu'il a fait pour vous. Essayez de le connaître davantage ; allez puiser du courage dans cet amour sans borne qui ne demande qu'à vous unir tous ses mérites et toutes ses forces ; demandez, méritez sa grâce, et avec elle, essayez, non pas un peu, mais tout, vous m'entendez, tout !

Dans les yeux de la jeune femme, l'âme reflétait les impressions successives.

Au dernier mot, ce fut un rayonnement qui répondit ; elle se leva, mue par un élan superbe, et dit :

— Mon Père, j'ai compris ; je ne suis rien, je ne puis rien, je me l'avoue, mais avec Notre-Seigneur, beaucoup m'est possible et je vais essayer.

— Dites : Je puis tout et je réussirai.

— Oui, je puis tout... et je veux tout !

Alors, elle s'agenouilla sous la bénédiction du prêtre, heureux d'élever vers Dieu une brûlante action de grâces, en faisant descendre sur l'âme généreuse la grâce qui crée des merveilles.

Quelques instants plus tard, le religieux se rencontrait avec Sœur Saint-Paul, et répondait à son regard interrogateur :

— Ne l'abandonnez jamais ; elle a l'étoffe d'une sainte !

CHAPITRE VII

Le retour !

La retraite finie, Madeleine eut des heures et des heures de conférence avec Sœur Saint-Paul, qui lui fit visiter tout l'établissement, jusqu'à la salle d'opération qu'elle revit avec un grand courage surnaturel.

Les jeunes Sœurs se demandaient ce qui se préparait. Par discrétion religieuse, chacune se taisait, bien qu'intriguée au plus haut point, surtout quand la supérieure dit à Mme Barthé en l'embrassant, comme l'avait fait Sœur Saint-Paul :

— Au revoir, ma chère enfant, à bientôt !

Ce doit être une veuve... Elle va se faire religieuse ; encore une conquête de la retraite !

Et les âmes fraîches lancèrent vers Dieu un merci fervent, sans se douter de ce dont il s'agissait.

Rosalie allait l'apprendre.

Rosalie !

Depuis qu'elle était seule au château, elle éprouvait une suite d'états d'âme qui la « brouillaient » toute.

La mort du « cher trésor », la fuite de Madame, sa maladie, sa conversion, que d'émotions complexes et opposées, difficiles à harmoniser ! De beaucoup de peine à beaucoup de joie, de beaucoup de joie à beaucoup de peine, ainsi passaient les heures.

Chaque jour, elle arpentait ses dix kilomètres, pour aller prendre des nouvelles de sa malade. Puis, de fond en comble, tout le ménage du château fut refait. Dans un joli boudoir, ce qui tenait à Guite, de près ou de loin, fut réuni. Au-dessous de son portrait, un vase serait toujours garni de fleurs ou feuillages suivant la saison. Et sa foi profonde lui faisait répéter souvent :

— C'est bien cet ange qui a gagné la conversion de sa mère... Si seulement ce pauvre Monsieur revenait ! Mon Dieu ! quelle peine pour lui ! Mais aussi le foyer serait reconstruit, parce qu'enfin, Madame, avec ses idées actuelles, c'est sûr, ne voudra plus divorcer. Si je savais son adresse, je lui écrirais bien, moi, tout ce qui s'est passé, et que ma maîtresse n'est plus fière... puisqu'elle m'a embrassée, et qu'elle va devenir si bonne... Une sainte, comme dit la Sœur. Sa mère, quoi, sa tante... Que j'ai de joie ! Il n'y a que le « cher trésor » qui manque... et mes deux fils à moi. Mon pauvre homme n'était point commode, mais le bon Dieu lui a fait miséricorde à la mort. Oh ! mes enfants, mes chers petits, il me semblait que Mlle Guite c'était eux un peu... eux tout à fait maintenant, puisque la mort aussi l'a prise.

Et Rosalie monologuait des heures durant en « espérant » Madame.

Enfin, un soir, ce fut pour le lendemain.

Et le lendemain, Madeleine arriva, drapée dans son long voile de deuil.

Elle descendit de voiture et entra presque solennellement ; ses souvenirs, et quels souvenirs ! la reprenaient.

— Ma Guite, mon enfant, tu as payé mon âme !

— Venez, dit Rosalie en lui ouvrant la porte du boudoir.

L'émotion était à son comble et d'abondantes larmes coulaient. Quelle délicatesse ! Non, ce n'était pas une mercenaire que cette Rosie, ce cœur généreux !

Mad regarda longtemps le portrait bien-aimé ; mais à la douleur de son regard ne se mêlait plus le désespoir ou l'orgueil farouche. Une lueur surnaturelle semblait la mettre en colloque avec l'ange échappé à la terre.

Enfin, se retournant, elle dit très simplement :

— Ma bonne et si dévouée Rosie, laisse-moi t'embrasser, tu es meilleure que moi, et nous te devons infiniment ; tes prières, ta bonté, ton dévouement ont fait pour nous des merveilles... Et puis, continua sa voix vibrante d'effort, laisse-moi aussi te demander pardon de mes brusqueries, de toutes mes injustices...

— Par exemple, ah ! par exemple ! je ne veux pas de ça, Madame, vous humilier devant moi !

— S'humilier n'est pas déchoir, mais reconnaître la vérité.

— Ah ! Madame Madeleine, que vous allez vite, vous êtes déjà une sainte !

Mad ne put s'empêcher de sourire, et les deux femmes que les conditions sociales séparaient tant, du moins aux yeux de l'une d'elles, s'unirent dans un baiser fraternel, tel que l'amour du Christ seul en sait inspirer.

Pendant le dîner, pris en tête à tête, elle causèrent du passé... et de l'avenir.

— Je puis bien te dire, et je ne t'apprendrai rien d'ailleurs, que j'ai beaucoup à expier ; aussi, je vais m'engager dans une profession qui me coûte à tout point de vue, afin de réparer dans la charité.

— Madame va faire quoi ?

— Les Sœurs ne sont pas assez nombreuses à l'hôpital, mais elles ne veulent accepter comme auxiliaires que des personnes chrétiennement dévouées corps et âme. C'est mon seul désir maintenant, et j'ai l'honneur d'être agréée.

— Ah ! fit Rosalie, ne plus vous avoir !

— Oui, c'est aussi ce qui me coûte, et je cherche une solution. Mais j'ai résolu de devenir meilleure, et cette oisiveté, ici, me serait funeste.

. . . . . .

— Eh bien ! j'irai, moi, si vous me le permettez, Madame, à l'hôpital ; je ferai tout le gros travail que les bonnes Sœurs voudront, et ne leur demanderai que ma nourriture, pourvu que je reste avec vous.

— Non, il n'en sera pas ainsi. Puisque tu veux me suivre — et j'y avais déjà un peu songé — je t'entretiendrai comme ici et tu t'occuperas comme tu le voudras, plutôt comme tu le pourras. Pas aux dernières besognes, j'y tiens... C'est cela, je m'arrangerai pour te faire accepter. Chaque dimanche, nous irons au cimetière, et de temps à autre, quand ce sera possible, nous viendrons au château.

— Madame... vous êtes trop bonne !

L'excellente créature, dans son émotion, en oublia le dessert. Mad se leva doucement et le posa sur la table, tandis que Rosalie murmurait, ébahie de l'humilité de sa maîtresse :

— Sa tante... Mlle Jeanne.

CHAPITRE VII

L'infirmière.

— C'est ainsi, n'est-ce pas, ma Sœur ?

— Oui, Madame... Serrez un peu plus le bandage... Là, c'est bien, très bien, trois tours encore et l'épingle de sûreté.

Et Mme Madeleine, comme on l'appelait à l'hôpital, s'appliquait à faire ce pansement. Une capeline, c'était assez difficile ; mais enfin les progrès étaient rapides, et depuis tantôt trois mois que durait son apprentissage, elle s'était si vite assimilé tous les enseignements reçus qu'elle émerveillait les Sœurs.

La douceur des gestes, la délicatesse de la main, l'affection du regard et la bonté de la voix, tout dénotait une transformation profonde, une tout autre personne.

A vrai dire, ceux qui avaient connu autrefois la belle, fière et hautaine Mme Barthé auraient hésité à la reconnaître, après qu'on la leur aurait présentée.

L' « ovale » plus allongé par une légère maigreur, quelques rides, souvenir des grandes douleurs, un teint absolument métamorphosé par l'absence de fard, et qui prenait cette coloration saine d'une peau normale, au lieu des tons veloutés ou ouatés que donnent les pâtes et les poudres ; des lèvres qui n'étaient plus outrageusement rouges ; des yeux cernés seulement par la fatigue ou le dévouement ; rien, comme on le voit, de l'ancienne Madeleine.

Ses yeux, cependant, auraient pu la trahir, s'ils n'avaient abandonné leur expression autoritaire et passionnée pour une tristesse calme et résignée, empreinte de douceur attirante. Seule, sa chevelure superbe gardait son magnifique cachet.

La douleur et le repentir, en transformant tous ses traits, semblaient l'avoir oubliée, ou laissée comme témoin du changement bienheureux.

Mais bientôt elle adopta le voile d'infirmière, et la difficulté de la reconnaître s'en augmenta d'autant plus.

En ce matin d'août, la chaleur commençait à se montrer impitoyable. Quand le pansement fut terminé, il était 10 heures ; la religieuse lui dit :

— Maintenant, Madame Madeleine, prenez le reste de la journée pour vous ; Sœur Saint-Paul y tient absolument, vous avez besoin de repos, après la grande fatigue des semaines passées.

Elle ébaucha un geste de protestation, mais ses forces la trahissaient et ses lèvres pâlirent.

Dix minutes plus tard, l'élève infirmière s'asseyait, munie d'un sac à ouvrage, à l'ombre des grands arbres, dans le jardin de l'hôpital, et se mit à tricoter de la laine blanche, à faire une « combinaison » de bébé, qu'elle aurait bientôt la joie d'aller porter en compagnie de Rosalie.

Assez habile, ses yeux quittèrent vite l'ouvrage, tandis que ses aiguilles s'agitaient en cadence. De son banc, la vue dominait toute la vallée. Les toits descendaient en gradins bariolés jusqu'au quai qui borde la rivière et à l'allée d'arbres séculaires, témoins constants de son cours tranquille, comme aussi de ses crues miroitantes ou limoneuses.

Par delà, c'était la prairie fraîche coupée, prenant des tons d'or fané et de vert fauve, traversée par le viaduc d'une nouvelle ligne d'express ; coupée, sillonnée, « croisillonnée » suivant les points où se posait le regard, de petites haies basses où les oiseaux voletaient, de hauts ormes, de vieux chênes, de peupliers en rideaux. Par delà encore, c'était l'horizon ! L'horizon qui se faisait colline brumeuse de cette chaude brume d'été ou ligne indéfinissable, ne permettant pas de distinguer où finit la terre et commence le ciel.

L'horizon... L'horizon lointain éveillait en son âme le besoin de revoir des souvenirs. L'infini de l'espace appelle l'infini de la pensée... Elle était lasse, ses forces avaient failli lui manquer avant la fin de la tâche entreprise, mais quelle joie austère lui avait été donnée, de rendre à sa mère folle de joie le bébé que son dévouement inlassable avait sauvé !

On l'avait apportée toute secouée de toux, la pauvre enfant ; pauvre par la maladie et... la misère de ses parents. Il y en avait quatre autres, deux plus âgés et deux bébés, dont l'un encore vivait du lait maternel.

Quand Madeleine la vit dans son petit lit blanc, ce fut un choc terrible. Toutes les scènes de la maladie et de la mort de Guite arrivèrent pressées devant ses yeux ; puis, sans même se demander si elle en était capable, elle supplia qu'on lui en laissât le soin.

Le cas était grave ; la Sœur ne l'accepta que pour l'aider, mais, au bout de trois jours, sa conviction fut établie sur la compétence de la nouvelle infirmière. Il est de ces délicatesses et de ces attentions que seuls les cœurs de mère savent avoir !

Alors, son désir se réalisa ; on lui laissa complètement l'enfant entre les mains.

Que de longues heures nocturnes passées près de la « petite », pour la distraire à voix basse et l'empêcher de se découvrir. Le bébé reçut tant de caresses et tant de baisers que bien vite il l'appela : « Maman ».

A ce mot : maman, que de larmes coulèrent, et quelle ascension faisait son âme en acceptant surnaturellement la grande douleur ! Enfin, au bout de dix nuits passées de la sorte, Mad put se reposer quelques heures ; et lorsque tout danger parut écarté, elle s'aperçut seulement que ses forces étaient épuisées.

— C'est trop pour vous, mon enfant, lui dit Sœur Saint-Paul ; vous n'étiez point déjà si solide, après vos malheurs. Je veux maintenant le repos presque absolu pendant une huitaine au moins. Un pansement le matin, pour que vous ne perdiez pas la main, et le reste du jour, sortez, mettez-vous à l'ombre ; il fait très chaud, ce temps aussi vous anémie.

La veille, la mère était venue chercher sa fille rétablie et gaie. Sœur Saint-Paul les avait conduites à Mme Madeleine, à cette même place ; et l'ouvrière l'avait remerciée avec tant d'effusion, le bébé l'avait embrassée avec tant de naïve tendresse, que rien dans sa vie, sauf son maternel amour, n'avait valu ces instants.

Maintenant, ils ne seraient pas délaissés, la maman et les bambins ; elle y avait songé, et c'était pour le « petiot », le dernier, que ses aiguilles allaient leur train.

Son imagination lui représentait le retour au pauvre logis, bien connu déjà : la mère roulant la charrette anglaise à deux places, où siégeaient la petite malade encore pâlotte, et le gros loulou, le benjamin... puis l'arrivée, les baisers des aînés, du père revenant du travail, heureux dans ce foyer bien tenu, malgré son extrême simplicité, et si chaud de tendresse... Ce père, quel bonheur il avait dû ressentir... Et il y en avait un autre, là-bas, qui, sans aucun doute, pensait à sa Guite, sans savoir, hélas !... et devait, certes, beaucoup souffrir... par sa faute, à elle, Mad...

Une larme roula sur ses genoux ; quelqu'un arrivait au tournant de l'allée. Dans le brusque mouvement qu'elle fit pour atteindre son mouchoir, sa laine cassa et des points s'en allèrent !...

Feignant de réparer sa maladresse, elle baissa fortement la tête pour cacher son émotion. Mais la personne vint s'asseoir à ses côtés et lui dit affectueusement :

— Madame, il n'est pas bon pour vous de rester si seule ; vous vous tuez à ressasser vos souvenirs.

La jeune femme releva la tête.

— C'est toi, ma bonne Rosie ! Comment vas-tu aujourd'hui ?... et tes marmots ?

Rosalie aidait la cuisinière de l'orphelinat.

— Moi, ça va bien, oui, merci ; les petits de même, et ça mange ! Mais c'est vous, Madame, qui m'inquiétez ; je trouve que votre mine ne s'arrange pas !

— Elle s'arrangera d'ici quelques jours. Dis-moi, Sœur Saint-Paul ne t'a donné aucune nouvelle ?

— Mais puisque vous savez que Monsieur n'a pas voulu laisser d'adresse, pourquoi vous miner toujours comme ça ? Je pense que le bon Dieu s'est déjà assez occupé de vous pour aller jusqu'au bout !

— Qu'il t'entende, Rosie !

— Je l'espère bien, ma chère Madame Madeleine. Voyons, là... voulez-vous que je tienne votre peloton qui roule à tout instant ?... Ah ! Seigneur, j'aperçois Babeth qui m'appelle, moi qui pensais rester un bon moment avec vous... Enfin, au revoir, ma chère dame, à ce soir, peut-être ?...

— A Dieu, ma toute bonne !

Babeth, la cuisinière, ne se gênait pas pour considérer cette « grosse bonne femme », ainsi qu'elle l'appelait irrespectueusement, un peu comme sa propriété. Aider bénévolement, *pro Deo* et l'amour de sa « chère Madame », méritait bien qu'on en use et abuse un peu !

Rosalie ne disait rien, trop heureuse d'être près de Mad.

Quand elle se fut éloignée, la jeune femme reprit le cours de ses pensées.

Un de ses premiers actes, de retour au château, avait été d'écrire à son avoué, pour lui demander où en étaient exactement les choses.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis la séparation. M. Barthé n'avait rien ajouté à sa première déclaration, et parti sans laisser d'adresse, laissait sans résultat toutes les démarches de ses amis pour le retrouver.

D'une part, Mad avait été heureuse de la conduite de son mari, qui n'accentuait pas le divorce ; d'une autre, sa désolation s'augmentait à mesure que les chances de nouvelles se faisaient plus rares.

Elle récrivit aussitôt, demandant de faire le nécessaire pour arrêter toute procédure, entendant retirer sa demande et ne plus vouloir divorcer. L'homme de loi, un peu stupéfait, lui fit connaître néanmoins que droit avait été fait à sa requête.

Tranquille de ce côté, son désir s'en accrut d'autant plus de connaître l'adresse de son mari. Par Sœur Saint-Paul, dont les relations étaient si nombreuses, peut-être pourrait-on savoir ? Jusqu'ici, la réponse avait été la même : M. Barthé est parti sans laisser aucune indication.

Malgré tout, elle espérait... Et rien encore ce matin !

Il n'y avait qu'à suivre le conseil de Rosalie et du bon sens : se confier en la divine bonté, et attendre courageusement en devenant meilleure. Mais, plus le temps passait, plus le souvenir de l'absent se faisait pressant. Madeleine ne souffrait pas seulement de remords, de regrets, mais aussi d'un amour qui grandissait avec la souffrance.

A force de penser à son mari, elle en arrivait à le connaître mieux que jamais.

Sa physionomie morale, son caractère élevé, lui étaient aussi présents que s'ils eussent vécu ensemble. Et continuellement aussi, le parallèle s'établissait entre sa patiente bonté et son orgueil entêté, finalement cruel.

Comme elle l'avait méconnu, cet homme de valeur ! qui l'aimait bien mieux qu'elle n'avait jamais su le lui rendre ; lui qui la voulait meilleure, combien n'avait-il pas souffert ? Oh ! le rendre heureux maintenant, s'efforcer de recouvrir tout le passé de beaucoup de tendresse et de dévouement !... S'il était temps encore, car enfin, elle, avait voulu mourir... Mais son âme était sans foi... Lui non plus n'avait pas de religion.

— Oh ! songea-t-elle, c'est moi qui serais cause... Mais si Jean ne pratiquait pas, au moins il était croyant, l'empreinte de sa mère était restée en son âme... tandis que Mad n'avait pas eu de maman, et c'était peut-être pour cela que Dieu lui avait fait miséricorde !

Quel bonheur ce serait aujourd'hui de le rapprocher de Dieu !... Voudrait-il seulement la revoir, après tant de tristesses ? Ne la rendrait-il pas responsable de la mort de son enfant ?

Cette idée ne lui était pas encore venue. Sa générosité avait englobé cette réparation, comme les autres, dans l'élan de sa bonne volonté, et ne pensait pas qu'un autre pût s'y opposer. Elle l'aimait tant à cette heure ! L'amour d'autrefois, l'amour passionné des vingt ans, superficiel, fougueux, vaincu par son orgueil, renaissait sous une autre forme, maintenant que son rival avait été abattu ou tout au moins tenu en respect. Mais la transformation de Mad l'avait atteint, et il se surnaturalisait, se nuançait d'une grandeur admirable, faite de respect, de générosité, d'humilité, de cette suavité que la foi donne au cœur et dont il marque ses tendresses au coin de l'éternité.

Le déjeuner venait de sonner. La jeune femme plia son ouvrage et se leva.

En passant devant l'antique Madone qui orne l'un des angles du jardin, elle éleva son âme vers Notre-Dame, lui demandant de la bénir plus encore, elle une enfant sans mère... une mère maintenant sans enfant !

CHAPITRE IX

Les pauvres gens.

Il pouvait être 4 heures du soir. Les quelques personnes pieuses qui avaient assisté aux vêpres, à l'hôpital, sortaient lentement de la chapelle. Une jeune femme en grand deuil, accompagnée d'une personne grosse et courte, à la bonne figure épanouie, suivirent les sortants.

Elles entrèrent un moment à la conciergerie pour y prendre une superbe gerbe de fleurs blanches.

C'étaient Mme Barthé et son inséparable Rosalie.

Elles descendirent la côte raide, qui, venant de l'hôpital, sépare le couvent des dames pensionnaires d'une clinique opthalmologique, suivie d'un petit terre-plein couvert de vieux arbres.

Plus bas, la pente se continue en une rue étroite et rocailleuse, souvenir du Marsac d'autrefois, jusqu'à celle d'Alsace, bordée, sa longueur durant, de magasins de toutes sortes. Les deux femmes tournèrent à gauche, longèrent le Cours, traversèrent le pont. Madeleine, en y passant, ralentissait toujours le pas, pour retrouver des souvenirs remplissant son âme de gratitude envers l'infinie miséricorde ; Rosalie, au contraire, se pressait pour effacer ses angoisses, et invariablement marchait alors pendant cent mètres devant sa maîtresse.

Puis elles longèrent le faubourg et tournèrent vers le cimetière.

Quelques instants plus tard, les visiteurs du champ funèbre pouvaient remarquer ce qui se répétait chaque dimanche : près d'une tombe blanche, une jeune femme à genoux, immobile, la tête appuyée sur une de ses mains, dans une attitude de méditation profonde. Parfois la tête s'inclinait un peu plus et entre les doigts blancs et fins perlaient des larmes ; puis, le calme revenait doucement, comme s'écartent et s'effacent les rides d'une eau profonde.

Peu à peu, le ton de la physionomie s'élevait, les yeux, à peine embués maintenant, prenaient un rayonnement d'espoir. On eût dit que la mère aussi allait partir... et plus d'un avait été frappé par son expression surnaturelle si simple et si grande ! Un jour, une maman avait dit d'elle à sa fille : regarde la statue de la foi.

Sa prière finie, la jeune femme se levait, après un signe de croix, esquissait un baiser vers la tombe et rejoignait Rosalie, appuyée tout près d'un mur, car elle ne pouvait rester plus de dix minutes à genoux.

Madeleine donnait bien une demi-heure et sortait régénérée et plus forte à chaque fois d'une visite où tant d'autres auraient trouvé désespoir et accablement. Ah ! elle en avait subi des heures terribles, et n'était pas arrivée à cette sérénité supérieure sans souffrances, sans révolte et sans luttes ! Mais pour son relèvement moral, la même ardeur l'animait que pour sa course au plaisir et à la gloire.

En retournant, Rosalie demanda :

— Allons-nous porter le travail de Madame ?

— Certainement, c'est si bon de faire des heureux ! Ces pauvres gens sont intéressants.

— Oui, mais on ne doit pas faire de crêpes tous les jours à la maison !

— Je mettrai un billet de plus dans le petit paquet.

— Madame ne voulait-elle pas essayer si sa culotte va au bébé ?

— Peut-être ; aussi je glisserai le billet dans les bonbons.

Par les rues d'Alsace, de la Prison, les deux promeneuses arrivèrent

à l'antique rue des Bas-Rouges. Là, débouche l'escalier d'une ruelle qui monte à l'hôpital. Elles s'y engagèrent, et à mi-côte frappèrent à une porte étroite. Personne ne répondit. Deux coups plus forts et du fond du petit jardin, qui adossé aux contreforts, regarde vers les quais, accourut une fillette mince et pâle qui leur ouvrit, et sans plus de façons, les laissant en plan dans la salle où elles étaient entrées, courut crier à sa mère que la « bonne Madame » était là !

La pièce était sombre, basse, uniquement éclairée par la porte vitrée ouvrant sur le jardin.

Mais les murs étaient blancs, les quelques meubles reluisants, les vitres limpides. C'était beaucoup pour une mère de cinq enfants se suivant de près, et qui trouvait encore le moyen de travailler pour les magasins. Par la porte entr'ouverte, elles la virent arriver, portant le gros poupon, poussant la petite convalescente, et Charlot, traînant à sa remorque les deux aînés, deux jumeaux, garçon et fille, partagés entre le désir de continuer leurs jeux et de goûter aux friandises de la « bonne Madame ». Madeleine s'avança souriante, tendit la main à la maman, fit une risette au petit et prit par la main sa jeune malade qui tout de suite s'était élancée vers elle, sitôt reconnue.

— Bonjour, « Bonne Madame », il y avait longtemps que je ne t'avais pas vue ?

— C'est que je voulais finir le tricot du petit frère, ma chérie.

— Vous êtes trop aimable, fit la mère.

— C'est mon plaisir de m'occuper des enfants, maintenant que le bon Dieu m'a pris la mienne !

Elle disait cela très simplement, comme si le courage lui était devenu habituel, et tâchait de cacher ses cadeaux sous la couleur de la joie, sentant l'ouvrière fière et rougissante.

Aussi dit-elle vite en regardant les marmots :

— Voici une boite de gros biscuits, et comme je serai peut-être assez longtemps à revenir, vous demanderez à votre maman de vous les remplacer avec ce qui les accompagne. Vous ne leur refuserez pas cela, n'est-ce pas ? J'ai l'illusion que c'est à ma petite que je les donne.

L'ouvrière comprit l'intention délicate et fit signe que oui. Elle n'était pas dupe, non plus, du choix de gros biscuits bien sains, pensant que ce serait autant de fourni aux petits mangeurs dont souvent le pain devait être sec.

— Remerciez Madame Madeleine, mes enfants, dit l'ouvrière. Nous ferez-vous l'honneur de vous asseoir ?

— Je veux bien, répondit l'infirmière, je verrai un peu plus votre petite famille. Voyons, ma malade ; que tu es pâlotte, ma petiote ! Il lui faudrait la campagne.

— Eh ! oui, Madame, mais comment voulez-vous que je m'absente avec ce monde-là et mon mari qui aime la cuisine prête ?

— Quelle est sa profession ?

— Maçon, sans autant de travail qu'il faudrait.

— Il me semblait qu'on se disputait les ouvriers ; c'est faux, alors ?

— Je vais vous dire, Madame, ce sont toujours les canailles qui ont de la chance ! Quand le malheur est sur quelqu'un...

— Comment cela ?

— Il y a deux ans le syndicat s'est mis en grève. Mon homme qui avait des bouches à nourrir a continué le travail. Un soir qu'il rentrait, trois camarades lui ont fait un mauvais parti, il en est presque resté sur le carreau.

— Lâches ! murmura Rosalie.

— Pour sûr, reprit l'ouvrière, trois contre un ! Depuis, il n'est plus si solide, et les autres s'arrangent pour lui souffler l'ouvrage au lieu de le soutenir.

— Il n'a pas d'idées avancées, votre mari ?

— C'est moi qui en suis cause. Au début, il apportait ici des feuilles qu'il lisait tout haut, et qui me révoltaient parce que nous sommes des gens honnêtes. Nous n'avons pas grand'chose, mais chacun son bien, je n'accepterai jamais qu'on dépouille les autres. Alors, toutes les fois qu'il en apportait, je les mettais au feu... et ça l'éloignait un peu des camarades d'avoir des idées comme les nôtres. J'aurais bien mieux fait de le laisser continuer, nous aurions peut-être réussi.

— Ne regrettez rien, ne regrettez rien, vous avez fort bien agi ; tout vous sera compté un jour !

— Certainement, mais il y a les petits, dit le cœur ulcéré de la mère... Et le logement où on étouffe... et... tant d'autres choses, enfin...

— Vous n'avez pas été élevée à la ville ? fit Mad.

— Ah ! tenez Madame, j'ai été mal inspirée le jour où j'ai décidé mon homme d'y venir. A la campagne, au moins, il y avait le grand air, s'il manquait bien des choses ; et quand les enfants ont de la santé, c'est presque tout !

— Heureux encore que la ville n'ait pas atteint en vous l'amour maternel ; tant aujourd'hui ne savent plus !

L'honnête femme se redressa, en passant le bras sous les jupons du petit pour le soulever à son cou.

— Pour ça, non ; je suis de souche, ma mère était Vendéenne !

— Vous ne pourriez pas retourner au pays ?

— Le père s'est fâché avec nous, et il s'est juré de ne plus nous recevoir si nous partions. Je croyais avoir raison, que la ville, c'était tout... J'en suis revenue ! mais le mal est fait. Moi et Jules, tant pis pour nous, mais les enfants !...

— Je prierai à votre intention, répondit l'infirmière en se levant. Allons, j'ai idée que le bon Dieu va vous aider.

La pauvre femme n'osa répondre, elle avait déjà le regret d'en avoir trop dit, reconduisit les visiteuses, leur laissa embrasser chacun de ses enfants, les remercia dignement et sur le seuil les regarda s'éloigner.

Quand Madeleine, passant la porte de l'hôpital, la retint ouverte pour Rosalie qui haletait, en montant, comme un soufflet de forge, elle lui glissa dans l'oreille :

— Il faut aller au château. J'ai mon idée, je te la dirai là-bas.

Rosalie sourit... mais ne comprit pas.

Et le dimanche suivant, vers 8 heures du matin, elles étaient à la butte Mont-Chêne, sur la route qui mène à Bourgfleury.

Les oiseaux dans les haies s'envolaient à leur approche. Mad les suivait des yeux, souriante, s'approchait des buissons, cueillait quelques fleurettes échappées au soleil torride des jours passés, et s'agitait comme une enfant. Ce matin d'été, malgré la chaleur montante, semblait lui avoir donné de la gaieté.

Il lui fallait, de temps à autre, ralentir le pas pour laisser reposer Rosalie, et invariablement, à chaque étape, les mêmes phrases se répondaient :

— Ma pauvre Rosie, jamais je ne m'habituerai à monter lentement cette côte ; je vais te tuer !

— C'est moi qui vieillis, et j'ennuie Madame.

— Combien de fois faut-il te dire non ?

Madeleine souriait et sa bonne était heureuse de la voir se « refaire » un peu.

C'est que les âmes généreuses trouvent dans leur courage une fraîcheur qui, à de certains moments, ne peut manquer de s'épanouir. C'était son heure !

Tandis que Rosalie, ayant donné tout son courage à la dernière côte, s'asseyait sur un banc oublié entre deux chênes, à l'entrée, Madame s'enfonça dans les servitudes et fouina un peu partout, contente comme une écolière en maraude.

Au bout d'une demi-heure, la bonne se demanda ce qu'elle faisait, et la trouva dans une écurie, regardant en l'air à se casser le cou, le chapeau et le voile couverts de toiles d'araignées, comptant les gouttières et les lézardes.

En la voyant si ébahie sur le seuil, avec sa grosse face encore si rouge, Mad étouffa un éclat de rire et sortit.

— Tu seras bien aimable de m'aider à me débarrasser de ces ennuyeuses toiles d'araignées qui me couvrent, je ne m'en suis aperçue que trop tard. Tiens, continua-t-elle en ôtant son chapeau, à deux nous irons plus vite; j'entends la Messe qui sonne au bourg, je vais y descendre.

— Nous y sommes allées à 6 heures, ce matin !

— C'est possible, Rosie ; toi, reste ici, tu n'en peux plus ; mais moi je descends parce que les gens qui m'ont vue arriver s'imagineraient peut-être que je m'en dispense et je ne veux pas les scandaliser.

Sans même entrer au château, pendant que sa bonne y allait avec son petit panier de provisions, elle descendit le vallon presque en courant. Rosalie murmura :

— Madame doit savoir quelque chose de son mari pour avoir l'air si contente !

Au retour, pendant leur modeste déjeuner, la jeune femme enfin parla.

— Je t'ai assez intriguée, je crois, avec mon « idée » que tu ne connais pas encore ?

— J'ai donné ma langue au chat !

— Eh bien ! tous les abords du château vont revivre et refleurir... il y aura des heureux.

— Madame a reçu des nouvelles ?

— Hélas !... non, fit Mad devenue soudain triste, mais j'espère que le bon Dieu fera retomber sur « lui » ce que je vais essayer. Tu sais que les servitudes sont dans un état déplorable et que nous n'arrivons pas à trouver d'ouvriers voulant se charger d'un aussi long travail. Le père de Paulette, ma petite malade, est maçon ; voilà mon plan : il vient d'abord pour rendre sortable le « logis » du concierge ; trois pièces leur suffiront pour commencer, nous prêterons des lits qui ne font rien ici. Puis, la famille s'installe et reste tout le temps que dureront les réparations. A l'hôpital, je ne dépense que très peu pour moi, ce qui me permet de disposer d'assez de fonds pour ces arrangements. Le père aura de l'ouvrage pour suppléer à celui de la maman et les « petits » prendront de bonnes joues rouges... comme les tiennes !

— Mais si Madame voulait me permettre, je lui dirais que si cet ouvrier perd son travail à Marsac, il n'en trouvera plus au retour !

— J'y ai pensé et rien ne l'obligera à y revenir. S'il le veut, je l'installe ici à perpétuité. Le château a des prairies pour plusieurs vaches et des prés pour le foin ; et puis, tu sais, la petite métairie qui touche à la grande haie du Nord ?... tu m'as dit qu'elle était à louer, ses propriétaires ayant déserté la terre ; je la prends pour que nos protégés la cultivent à moitié fruit, à condition qu'ils m'entretiennent les jardins du château.

— Sait-il cultiver ?

— Je crois bien, ça a été son premier métier, je l'ai appris cette semaine. Ainsi, son amour-propre ne sera pas froissé et quel bon tour j'aurai joué : primo, au syndicat qui l'écrase ; secundo à ceux qui délaissent la terre pour courir à la ville !

— Vous n'aurez guère de bénéfice de ce train !

— Que dis-tu, ma bonne ! J'aurai celui de faire du bien !

— Ça doit être le meilleur, celui-là, répondit Rosalie, qui en jugeait à cette heure par la figure épanouie de sa maîtresse.

Mais ce ne fut pas chose facile que de réaliser le plan généreux, tant il est vrai que le poison subtil distillé par la cité vicie le bon sens de ceux qui n'étaient pas nés pour elle.

Enfin, Mad déploya tant d'adresse, de patience, de délicatesse, qu'elle arriva à ses fins.

Trois semaines plus tard, tous les bambins s'ébattaient dans la grande cour du château, qui n'avait pas entendu de voix d'enfant depuis le départ de Guite.

CHAPITRE X

Les degrés !

Le Père directeur de la retraite étant passé par Marsac avait demandé à Sœur Saint-Paul des nouvelles de sa « rescapée ».

Madeleine était venue très simplement le voir, d'abord dans un élan de reconnaissance ; et puis, n'avait-il pas été l'un des facteurs principaux de sa conversion et de son arrêt sur la pente du découragement après le désespoir ?

Que de difficultés la tiraillaient par moment : des abattements insurmontables, de la versatilité dans les élans, parfois même encore de la révolte !

— C'est que, ma pauvre enfant, vous n'avez pas assez de volonté ! Vous voudriez ne vous sentir attirée que vers le bien, le mieux, le dévouement ; c'est une illusion. Si vous avez changé de chemin, c'est votre personne, votre « moi », qui marche encore sur le nouveau, et vous ne pouvez effacer vos tendances naturelles. Il faut les dominer avec une volonté éclairée de raison saine et droite. Vous avez beaucoup de bon sens... mais... trop peu d'énergie. Ne vous y trompez pas : cet indispensable facteur de tout progrès moral ne s'acquiert que par l'exercice.

— Quels exercices dois-je faire ? demanda-t-elle, croyant dans son inexpérience à des actes spéciaux.

— Ceux que la vie vous prépare, mon enfant, répondit le Père avec un sourire indulgent. Ce sont les occasions que Dieu met sur votre route ; cherchez surtout à dominer vos aversions, votre profession est fertile en cas de ce genre. Avec l'habitude de la communion fréquente, prenez celle de ne pas laisser passer un seul jour sans victoire sur vous-même. Il le faut, mon enfant, conclut-il en voyant courir sur ses traits une légère crispation.

— Je vais essayer, mon Père, dit-elle avec effort... Mais pourrais-je vous demander un souvenir dans vos prières pour... mon mari ?

— Vous avez des nouvelles ?

— Non, fit-elle sourdement... Et maintenant j'ai peur, j'ai peur d'être cause d'une autre détresse et peut-être de la perte de son âme ?

— Oui... vous souffrez.

— Oh ! certes, mais j'accepterais de souffrir bien plus encore, si je savais qu'il peut être heureux ailleurs... y fonder un foyer digne de lui et légitime...

— Cela n'est pas possible. Dieu a voulu si grand le foyer chrétien qu'il l'a fait indissoluble.

— Combien je suis coupable de l'avoir détruit ?

— Certes... Et c'est à vous à le reconstruire, il... le... faut !

— Mais s'il ne veut plus me revoir et m'accuse de la mort de notre enfant ?

Le religieux la regarda, et dans la douleur profonde de sa conscience devina son amour en détresse ; il reprit :

— Vous avez brisé son cœur, acceptez l'immolation du vôtre, et quelle que soit la façon dont il vous considère, allez à lui, faites-vous humble — elle eut un sursaut vite réprimé, — douce, repentante, expiatrice ; on ne répare que par l'immolation de soi-même ! Mais courage ! Si Dieu est au gouvernail, la barque, enfin, connaîtra de beaux jours !

Elle répondit :

— J'irai.

Et maintenant, toutes les énergies de son âme se tendaient pour de quotidiennes victoires. Un jour peut-être les lèvres devraient sourire quand le cœur voudrait pleurer ? Madeleine savait que dans la salle 4 se trouvait une malade d'environ quarante ans, dont elle ignorait le nom, mais non l'horrible mal. D'atroces douleurs d'estomac la minaient sourdement tandis qu'un cancer lui rongeait la joue droite et se compliquait de telle sorte qu'il fallait des soins chaque jour. Les yeux, privés du lorgnon des myopes, clignaient constamment dans cette affreuse physionomie à peine visible sous les pansements.

Elle savait aussi que souvent une aide était nécessaire à la Sœur qui en avait la charge. Jamais son courage ne l'avait menée jusque-là.

L'infirmière se faisait aider, tantôt de l'une, tantôt de l'autre pour ne pas fatiguer par cette vision affreuse, mais cette succession de personnes qu'il fallait initier presque à chaque fois l'ennuyait.

L'idée lui vint de s'offrir... pour tous les jours ?... Non, c'était trop ; une fois peut-être, et puis elle verrait, parce qu'enfin, si sa parole était donnée !...

Justement la Sœur en question traversait le jardin, où Mad monologuait, probablement en quête de quelqu'un, les religieuses si peu nombreuses ne pouvant suffire. Mme Madeleine fit trois pas vers elle... se trouva devant son banc habituel... et s'y assit.

— Demain ; ce soir, c'est au-dessus de mes forces ; puisque je le veux faire une fois de temps à autre, aujourd'hui ou demain, peu importe !

Tout bas, sa conscience murmurait :

— Les obstacles ne t'inquiétaient pas tant quand il s'agissait de tes plaisirs ! Ah ! et le Père n'avait-il pas insisté sur les victoires de la volonté, chose capitale ?

... Non, je ne puis pas, je le ferais mal dans ce cas... Mais ce n'est que pour aider, la Sœur s'occupe de tout ce qui est important... D'ailleurs elle est entrée, a demandé quelqu'un maintenant, ma démarche serait inutile...

— Qu'en sais-tu ? Va.

Mad se leva, avança d'une dizaine de pas, et... trouva que le paysage était si beau ! ces ors poudrés du couchant ! pense-t-elle en son goût d'artiste.

— Va, mais va donc !

Un pas.

Ces teintes bleutées qui tournent au violet et ces rouges ponceau, jamais le ciel à cette heure n'avait eu tant de charmes...

— Mais va, voilà l'infirmière qui revient seule.

. . . . . .

Elle allait aborder Sœur Marthe... quand, passant à ses côtés, une impression indéfinissable la fit saluer... et continuer...

— C'est trop fort ! Vierge Sainte, à l'aide ! murmura-t-elle, en faisant volte-face pour dire précipitamment :

— Ma Sœur, je voudrais vous aider ce soir et tous les jours ; m'y autorisez-vous ?

La religieuse leva des yeux un peu surpris, mais vit dans son regard tant d'énergique résolution qu'elle ne protesta pas et répondit :

— Oh ! merci, venez !

Tremblant légèrement, Mme Madeleine se prépara en écoutant les recommandations. La malade souffrait beaucoup. Ses traits crispés lui firent mal, mais quand le bandage fut défait, mettant à nu l'horrible rougeur, une énergie surhumaine seule put l'empêcher de défaillir.

Mais elle alla jusqu'au bout... et, le lendemain, recommença.

Au bout de quatre ou cinq jours, ses yeux habitués pouvaient mieux regarder la malade en face. Madeleine fut saisie de stupeur ! Ces traits ne lui étaient pas inconnus. Où donc les avait-elle vus ?

Sortant avec Sœur Marthe :

— Quel est le nom de cette malheureuse ?

— Mlle Aurélie Barbotteau.

— Vous dites ?

— Mlle Aurélie Barbotteau, vous la connaissiez ?

— Je crois bien, c'était mon institutrice. Oh ! ma Sœur, taisez-lui mon nom, je vous en prie ; que je sois seulement Mme Madeleine.

— Oui, mon enfant, mais priez pour elle d'une façon spéciale : la résignation lui est difficile.

— Son mal est si atroce !

— C'est pourquoi il lui faudrait beaucoup de foi ; l'aviez-vous perdue de vue depuis longtemps ?

— Environ dix ans.

— Vous n'aviez remarqué aucun symptôme ?

— Je ne me suis jamais aperçue de rien.

— Pauvre femme !

Madeleine, au lieu d'aller au jardin, comme chaque jour, pour chasser l'affreuse vision, se rendit droit à la chapelle. Son âme en tumulte avait besoin de rencontrer Dieu.

— Eh ! quoi, Mademoiselle, ici ! celle que son élève rendait en grande partie cause de ses malheurs, en raison de la sotte et superficielle éducation reçue !... Combien ne l'avait-elle pas incriminée dans son cœur, depuis le jour où la clarté s'était levée !..

... Elle m'a fait trop de mal ! Dieu m'est témoin que ce n'est pas imaginaire ni faussement attribué. Grand'mère âgée, très âgée, presque infirme de la vue, m'avait confiée à ses soins... Et quels principes en ai-je reçus ?... l'amour des plaisirs, de la gloire mondaine ! !... Et pour me corriger de mon orgueil, qui m'a procuré tant de déboires ?... Je crois que son influence m'a aidée à le développer !... Malgré ma paresse, Mademoiselle a trouvé le moyen de m'apprendre beaucoup de choses pour former mon esprit... mais pour le cœur... la volonté ; pour l'âme ?... Quelle

responsabilité terrible !... Non, non, je ne puis continuer à la soigner, ma dignité me le défend !...

Mais la jeune femme resta là longtemps, devant l'Ami fidèle, et quand ses sentiments en révolte se furent calmés, ce fut Lui qui parla.

Elle vit alors sa propre culpabilité... et son pardon... et son retour dans la bonne voie... brebis retrouvée par le Bon Pasteur, il lui fallait s'élever jusqu'à pardonner un mal moral qui s'attachait à tout son être... et même aller plus loin... essayer de faire à cette âme... du bien...

. . . . . .

Quand, rassénérée, Madeleine sortit, elle tourna vers la porte qui mène au quartier des femmes, entra, alla s'asseoir près de la malheureuse créature, et doucement, pendant quelques instants, s'entretint avec elle.

Vraiment, Mme Madeleine allait vers l'héroïsme ! Chaque jour, son temps libre se passait près de la plus affreuse malade, causant aimablement avec celle que personne, hormis les Sœurs, ne voulait aborder.

— Vous avez une belle âme et des sentiments admirables, lui dit une fois l'ex-institutrice, vous avez dû être fort bien élevée.

Mad eut un sursaut devant la cruelle ironie, puis avec un doux sourire en pensant à l'infinie miséricorde :

— Mon éducateur m'en a fait voir de rudes !

— On employait la manière forte ?

— Oui, c'est la seule qui m'ait réussi.

— Je ne l'ai jamais aimée, et déteste les physionomies renfrognées. D'ailleurs, si on veut instruire, il vaut mieux que les enfants soient toujours contents.

— Instruire n'est pas tout ; l'éducation est l'essentiel, ce me semble.

— Oui, c'est possible, on le dit ; mais une institutrice qui veut tenir la main à l'éducation se fait très souvent mal voir de ses élèves et par contre-coup de leurs parents. Quand il faut gagner sa vie !

— Alors, on n'entreprend pas une tâche qu'on ne peut mener à bien ; c'est criminel !

La malade parut ahurie. Mad sentit que sa colère l'emportait et sortit prétextant l'heure.

— Je suis allée trop loin ; ce n'est pas ainsi qu'il faut parler aux âmes ! Que je me possède donc peu !

Le lendemain, elle ne vint qu'après avoir passé à la chapelle. Mais dans la matinée quatre autres malades avaient occupé les lits restants du côté et d'en face. C'était chose pénible pour Mlle Aurélie.

— Il faut prendre une chambre donnant sur la cour ; si vous ne voyez pas, du moins vous entendrez, ce sera une distraction.

— Je ne puis me le permettre... Je n'ai qu'un frère marié dans le Nord ; il donne un peu pour ma pension, car il y a longtemps que mes économies sont épuisées. Impossible de lui imposer cette dépense.

— J'y verrai.

Elle y vit tant et si bien qu'elle-même lui prit une chambre à l'endroit voulu, tout en laissant croire à la bénéficiaire que l'hôpital ne pouvant la louer à cause de son exiguïté, la laisserait inoccupée sans cela. La fable réussit assez bien. Ceux qui souffrent ont tant besoin d'être entourés, qu'ils ne sondent pas souvent combien coûte ce qu'on leur donne !

Mad lui faisait de temps à autre la lecture, et se servait de toutes les occasions pour la rappeler, sans l'effrayer, à la grande pensée de l'éternité.

Sœur Saint-Paul admirait en silence la merveilleuse ascension d'âme de sa chère infirmière. Quelle riche nature ! Quelle correspondance à la

grâce ! Quelle générosité lui fait faire l'éducation morale de celle qui a manqué la sienne !

Un soir, la malade parut souffrir encore plus ; les calmants perdaient leur effet ; elle se tournait et se retournait sans cesse dans des transes affreuses. Soudain elle dit :

— Ah ! si j'étais morte, ce serait fini peut-être ?

— Peut-être, reprit la jeune femme, la foi nous enseigne que les douleurs de l'au-delà sont pires que celles de la terre.

— Et dire que je crois en Dieu !

— Si vous n'y croyiez pas, la réalité n'en serait pas changée. Ce ne sont pas nos doutes qui feront que Dieu n'existe pas.

— Voyons, fit-elle en se soulevant à moitié pour enfoncer ses poings dans son maigre et douloureux estomac, croyez-vous qu'une institutrice soit responsable des sottises ou des fautes de ses élèves ?

— Cela dépend !

— Ah ! cela dépend, et de quoi ? il n'est pas possible d'enchaîner leur liberté.

— Il est certain que chacun porte ses responsabilités, mais si l'éducatrice a fait tout ce qui s'imposait humainement et surnaturellement pour former des âmes de foi et des caractères, elle peut se rendre le témoignage d'avoir la conscience en paix.

— Et si... elle ne l'a pas fait ?

Mad, torturée à son tour, soutenait un assaut terrible contre elle-même.

— Si elle ne l'a pas fait ?... Dieu lui comptera les conséquences.

— Pouvait-on en prévoir de telles ?

— Lesquelles ? demanda vivement l'infirmière.

Mlle Aurélie ne répondit pas, en proie à de plus vives douleurs. Soudain :

— Faites-moi une autre piqûre, je vous en prie, il me faut le calme, je sens que là mort vient... et j'ai peur... de ne pouvoir être pardonnée. C'est que... j'ai une élève qui a mal tourné, tout à fait mal... et peut-être que... c'est un peu ma faute ? Je ne puis rien maintenant pour elle, ma vue seulement la ferait s'enfuir.

Madeleine tournait le dos à la malade en préparant l'injection. Il lui fallut attendre quelques secondes, tant sa main tremblait. L'opération faite, elle dit avec une apparente maîtrise de soi :

— Vous pouvez au contraire beaucoup.

— Vous la connaissez ?

— Je ne dis pas cela ; mais que vous pouvez beaucoup, car vous possédez de grandes richesses.

— Ah ! vous raillez ?

— Pas du tout.

— Lesquelles alors ?

— Celles qui payent devant Dieu des dettes morales, qui expient et obtiennent la grâce pour ceux qui nous inquiètent.

— Lesquelles ? redemanda la malade dans un rictus amer.

— Vos souffrances, si vous les unissez aux mérites de Notre-Seigneur.

Un peu moins torturée, tranquille, sa pauvre tête appuyée de côté sur l'oreiller, la malheureuse loque humaine se tut.

Mme Madeleine rangeait ses petits instruments. Son travail terminé, elle se retourna, et sur un signe s'approcha du lit.

Alors, très bas, elle reçut mission d'aller chercher l'aumônier.

L'institutrice se prépara sérieusement à recevoir les derniers sacrements, luttant avec ses douleurs et s'efforçant de les rendre expiatrices. L'heure suprême approchait et la jeune infirmière se sentait tentée de s'éloigner.

— Allons, mon enfant, lui dit Sœur Saint-Paul qui se trouvait là, assistant toujours les mourants, allons jusqu'au bout, du courage : *Sursum corda!...* pour Dieu... et pour « lui », fit-elle plus bas.

Et Mad alla jusqu'au bout, tâchant d'adoucir le plus possible les terribles douleurs par ses bontés, soutenant le courage défaillant par le sien, débile encore, et donnant au ciel le sublime spectacle d'une âme aidant au sauvetage de celle qui l'avait jetée à la mer.

Quand « Mademoiselle » eut rendu le dernier soupir, la jeune femme éprouva une sorte de détente et faillit se trouver mal. Mais une joie incomparable la remplissait tout entière, l'élevant au-dessus des mesquines tracasseries de l'existence.

— Pauvres âmes, murmura-t-elle, en suivant la bière, deux jours plus tard, que celles qui ne connaissent pas les ineffables joies et les forces admirables que le Christ met dans le sacrifice !

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'arrivée.

Nantes, 10 heures du matin. Dans le port règne une grande animation. Un brouhaha d'appels qui se croisent, d'exclamations de joie, de baisers sonores ; des bruits sourds de cordages, de bagages débarqués par les grues. Des roulements de voitures, de chariots chargés de malles, ouvrant le flot de la foule qui se referme sur eux, comme la mer, à deux pas, engloutit ce qu'on lui donne. Des cris gouailleurs de marins et de mousses, de gosses badauds ; des groupes qui se font et se défont sans cesse... C'est l'arrivée du paquebot transatlantique : *Prince Noir*. Lui, demeure rigide, tel, malgré son nom, un monstre rouge et brun, pris au harpon et figé dans sa surprise. Ses cheminées crachent encore d'exécrables fumées, crayonnant d'un fusain sale le ciel serein ; tandis que sur le pont apparaissent des grappes humaines, toujours remplacées à mesure que débarquées... Enfin, sur les quais, les groupes sont plus rares ou s'éloignent. Parmi les marins et les portefaix qui gesticulent et s'animent à la besogne, un homme d'âge moyen, les traits étirés par la fatigue ou l'ennui, fouille du regard les arrivants et les partants, va, vient, s'arrête... Il semble ne pas trouver ce qu'il cherche... avise un commissionnaire pour ses bagages et donne une adresse :

— *Dr Pierre Arnol, avenue Sainte-Anne, n° 15.*

Puis s'éloigne.

Il marche à pas lents, absorbé par de douloureux souvenirs. Sa taille autrefois superbe s'est un peu voûtée, dans les yeux profonds s'allume une flamme triste pour caresser les êtres et les choses sur lesquels inconsciemment elle se pose.

Jean Barthé foule de nouveau le sol de France, et son éloignement de plus de deux années n'a fait qu'accroître sa lancinante douleur.

Sa fille, pour laquelle il est parti, n'a-t-elle pas occupé sa pensée, sans relâche ?... Sa femme, qu'a-t-elle fait en son absence, pour ou contre ses

tristes projets ? A-t-on poursuivi le divorce, jetant ainsi sur la future adolescence de Guite une ombre de plus ?... La « petite » sait peut-être ? Comment d'ailleurs son intelligence si vive n'aurait-elle pas deviné quelque chose ?... Illusion de croire lui cacher la désunion... Ne valait-il pas mieux passer sur tout pour une si chère créature ? Alors, pourquoi rester si loin, ne pas la voir ?

. . . . . .

Ces idées, élaborées depuis le départ, avaient pris corps à tel point, qu'il était revenu, sans prévenir, envoyant seulement, deux jours avant l'arrivée, un sans-fil à son fidèle ami Pierre Arnol.

Et maintenant, que faire ? Qu'était-il advenu, quels étaient pour lui les sentiments de sa chère petite fille ?

La pensée de se rendre dès le lendemain à Santile, chez Mme Levasseur, lui donna un peu de calme... Oui, si toutefois sa femme n'y demeurait pas, ce qui l'eût, du reste, fort étonné. Obsédé par ses émotions sans cesse renaissantes, il va, le long des trottoirs, sans voir personne, et ne cherche plus son ami.

Soudain, quelqu'un lui frappe sur l'épaule.

— Eh ! mon pauvre Jean, enfin, te revoilà ! L'Amérique ne te vaut rien, tu es si changé !... Je désespérais de te trouver dans cette arrivée.

— Tu étais sur les quais ?

— Mais oui !

— Ah ! j'ai fouiné de droite et de gauche, pourtant !

— Moi, de même, et c'est pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrés. Eh ! mon vieux, si content de te revoir !... Embrassons-nous, tant pis pour la galerie !...

Jean se rendit à sa demande, remué jusqu'au fond... Ce baiser dénotait tant de bonne affection !... Et Guite, comment aimait-elle son papa, maintenant ?

Les formules d'inévitable politesse épuisées, Jean lâcha les mots qui lui brûlaient les lèvres :

— As-tu des nouvelles de ma fille ?

L'ami sembla ne pas entendre, et dit :

— Mme Levasseur n'est plus.

— Ah ! pauvre femme ! pauvre aïeule ! Elle en a vu !... Je le regrette d'autant plus que j'espérais revoir chez elle Marguerite.

— Vraiment ?

— Tu dis cela d'une étrange façon !...

. . . . . .

Les deux jeunes hommes marchaient côte à côte plus rapidement. On eût dit que Pierre Arnol avait hâte de prendre chez lui, dans son « home » si chaud, ce pauvre abandonné des tendresses humaines. Jean ne comprit pas son attitude ; mais, quelque peu décontenancé par la nouvelle apprise, il suivait machinalement.

— Je hâte le pas, mon cher ; ma femme et ma mère nous attendent pour déjeuner. Les enfants, Anne et Louis, sont pensionnaires, nous ne les avons que le dimanche.

On entra. La jeune Mme Arnol, femme d'intérieur et épouse parfaite, le reçut d'une façon charmante et délicate. Mme Arnol mère se montra d'une amabilité soutenue malgré son âge. Chacun s'employait à ne pas laisser tomber la conversation faite de choses banales et indifférentes.

Puis ces messieurs passèrent au fumoir, et le tête-à-tête recommença.

— Mes compliments, cher ami, pour ton foyer, tu dois être heureux ?

— Oui, je le suis, fit Arnol en lui serrant la main pour marquer la part qu'il prenait à sa peine conjugale.

— Réponds-moi, Pierre, as-tu des nouvelles de ma fille ?

— Quelques-unes... Nous n'avions pas de relations depuis ton mariage, ou du moins, très peu...

— Je suis revenu pour elle, il me tarde de la revoir... Si je savais quels sont ses sentiments pour moi, actuellement, j'en serais heureux... ou plus malheureux ?

— Ce que j'ai appris... heum... heum !

— On l'a tournée contre son père... C'était à prévoir ! J'ai fait une affreuse gaffe en partant, n'est-ce pas ?

— Je ne sais.

— Mais alors... quoi ?

— ...

— Tu me caches pire encore... Serait-elle malade ?

— ...

— Ou bien... mais non, non, ce ne peut être ! Pierre, parle, au moins, dis-moi la vérité, je suis un homme enfin !

— Mon pauvre ami !

— Morte ?

— Jean, mon cher Jean !

— C'est vrai ? Voyons, dis-moi que je me trompe, que je suis fou... Morte ? Ma fille n'est plus ?... Et je ne savais pas !...

Il était homme ! mais il pleura, là, avec Pierre son ami, qui le soutenait sur son épaule... à sanglots, comme un enfant ; puis soudain :

— De quoi ?

— Je ne puis te dire au juste, d'une opération, je crois.

— A Paris ?

— Non, dans une petite ville de Saintonge, Marsac.

— Sa mère l'aurait-elle mise pensionnaire, si jeune... Elle en était capable. Pourquoi Marsac, plutôt que Paris ou Santile ?

— Santile, elle n'y a guère vécu, ce me semble. On m'a raconté qu'après quelques revers de fortune, ta femme et ta fille avaient quitté Paris... Pourquoi ?

Arnol prit un air interrogateur pour masquer le peu qu'il savait sous son ignorance feinte. Qu'était devenue Mme Barthé, réellement il l'ignorait !

Mais Jean n'entendait pas ce qui lui était dit...

— Peut-être, murmura-t-il, se parlant à lui-même, sont-elles allées villégiaturer à Bourgfleury, Madeleine y avait une jolie campagne.

— C'est possible !

— Certes, nous n'avions pas de relations, reprit avec amertume le malheureux père, ta femme et la mienne n'étaient pas faites pour se comprendre... Tu n'as pas un indicateur du réseau de l'Etat ?

Mais on frappait ; on demandait le docteur pour un cas urgent, très grave, chez une de ses malades, il ne fallait pas tarder.

— Jean, il me faut sortir ; ma femme et ma mère seront heureuses de causer avec toi. Elles partagent ta peine, crois-moi, les cœurs où vibre la fibre maternelle comprennent mieux que nous encore...

— Ceux où elle vibre, oui !...

— Voilà l'indicateur, je reviens dès que possible.

Un ronflement d'auto, le docteur s'éloignait. Jean feuilleta l'horaire, prit des notes et sortit du fumoir.

Quelques heures plus tard, Mme Arnol apprenait à son mari le départ de Jean pour Marsac, où il voulait se rendre seul. Il pensait revenir s'embarquer sur le prochain paquebot en partance pour l'Amérique.

U. O.

Le train l'emportait, rapide, tandis qu'il se ramassait dans un coin sombre, comme une pauvre bête traquée, ne se faisant jamais assez petit, à son avis, dans sa douleur.

Sa douleur ! Elle avait l'immensité de la mer sur laquelle il voguait les jours passés et la profondeur de l'océan !

Son enfant perdue ! Il ne pleurait plus... L'homme n'a pas les larmes faciles ; mais qu'il souffrait !

Pas un instant sa pensée ne s'était portée vers la mère en deuil, ne la soupçonnant pas capable de véritable amour maternel. A cette heure, elle n'existait plus à ses yeux, s'effaçait de sa vie, puisque leur unique lien était à jamais disparu... Marguerite en mourant avait enseveli Madeleine.

Ecrasé par sa peine, avait-il même la force de penser ? Il se laissait aller, dans l'espace... en une sorte d'enivrement passif...

A La Rochelle : deux heures d'arrêt.

Jean sortit de la gare. Sentant le besoin de marcher, il s'engagea vers la ville.

Près des quais, les bateaux de pêche étaient amarrés, pressés les uns contre les autres, et balançaient au vent du soir leurs mâts inégaux. Quelques-uns venaient au port, pliant leurs voiles bariolées de pièces multicolores, du blanc sale au roux brun. Les hommes de l'équipage s'y animaient comme des ombres chinoises sur le fond bleu rougi du couchant... Et les barques rentraient, se mêlant au troupeau des autres barques... Une femme passa près de lui, un doigt dans la menotte d'une fillette de l'âge de Guite... Jean la regarda d'abord avec intérêt, suivit sur ce visage d'enfant, le sourire et les innocentes grimaces... puis fit volte-face et s'éloigna. Il ne pouvait plus !

Oh ! n'être pas parti, et sa fille peut-être vivrait ! Qu'en avait fait sa mère ? Abandonnée aux bonnes, sans doute ! Pourquoi s'être illusionné à ce point ?

Tout le passé de Guite lui revint... Il s'assit sur un banc tout proche, las jusqu'à en mourir.

Toutes ses joies d'enfant, ses menus chagrins lui réapparurent. Les quelques corrections données, comme elles avaient porté fruit ! Son caractère délicieux, ses airs mutins d'entêtement, son âme poétique !... ses promenades dans le parc de Santile ; que de charmants souvenirs donnaient de beaux espoirs !... Par une pente naturelle, son cœur l'imagina grande enfant, jeune fille... Et tout brisé à jamais !... Encore et toujours, pourquoi son départ... et sans adresse ? Laisser à une mondaine uniquement assoiffée de gloire et de plaisirs une plante aussi délicate !... La misérable, sans nul doute ma Guite en est morte ; oh ! l'exécrable créature !

Dans son âme ulcérée, comme un matin dans celle de Mad, la haine monta... et ne fut pas repoussée.

Un passant, pauvre hère, humblement, eut le courage de demander l'heure à cet homme du monde, affalé comme un miséreux.

Cet incident lui fit revivre la réalité. Oh ! oui !... aller à Marsac, à l'hôpital... pour savoir ! Jean s'enfonça dans la ville, pour revenir à la gare par maints détours, sans se l'expliquer. Peu après la cathédrale, en face des porches antiques, qui, surmontant le trottoir, bordent les magasins, un cheval s'était abattu, heurté par un camion. La foule s'amassait. Chacun voulait voir et chacun voulait savoir le plus de détails possible, pour les conter aux premières connaissances rencontrées, et le soir, en famille. Le conducteur n'avait qu'une légère éraflure ; la bête, la jambe cassée. Il fallait la dételer, l'enlever... un événement, quoi !

Jean s'avança près de la couronne de curieux qui se pressaient autour

du pauvre animal. Il attendit... regardant sans voir, comme hébété... suivant son triste rêve. De forts gaillards se disposèrent à relever le cheval, à le retirer des brancards. Les badauds, d'instinct, s'écartèrent, repoussant Jean Barthé vers le centre de la rue. Mais du même mouvement les personnes les plus éloignées se garèrent d'un autobus venant en sens inverse.

Lui, ne le vit pas.

Alors, tandis que les hommes s'exclamaient : hardi... là !... là !... hop !... ça y est !... Une femme faillit se trouver mal... des gamins effrayés criaient :

— Ici, ici.. y a quéqu'un « d'écrasé » !

CHAPITRE II

Mme Régine.

Les murs blanchis à la chaux, sans décorations autres qu'un crucifix ivoiré sur fond bois, une carte du département, un tableau noir et un calendrier, la plus petite des deux pharmacies de l'un des hôpitaux de La Rochelle ouvrait au soleil d'octobre ses fenêtres garnies de brises-bise en mousseline unie.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, devant une machine à rouler des bandes, une infirmière civile se tient très occupée. Entre ses doigts habiles, les longues banderoles liserées de rouge ont tôt fait de sortir de la corbeille posée à ses côtés où elles gisent entremêlées, d'escalader ses genoux pour grimper sur le rouleau de la machine et s'y caser bien sages, régulières, donnant l'impression d'une obéissance parfaite. Déjà sur l'extrémité de la table la plus proche un joli tas est prêt pour la stérilisation à l'étuve. Il est 2 heures ou mieux 14 ! La porte du fond s'ouvre et livre passage à une jeune fille, elle aussi en costume d'infirmière : blouse blanche, tablier semblable et voile coquettement posé sur des mèches très frisées.

— Mme Régine, vous en avez une chance ! Un accident juste à point ; vous allez pouvoir montrer toute votre science et faire votre stage en cinq sec !

— Mais, Mademoiselle, je n'ai rien réclamé ; vous pouvez soigner ce blessé, si vous le désirez.

— Ne prenez pas mes paroles pour ce qu'elles ne sont pas. Je n'en ai nul désir et suis bien aise de partir ce soir. Je ne sais quelles notes j'emporte ? Ce n'est pas féroce, je crois... Vais-je continuer ? Qu'en pensez-vous ?

— Vous voulez mon avis ?

— Oui, j'y tiens. A peine huit jours que je vous connais, et... pardonnez-moi, je vous aime... Nous n'avons pas les mêmes idées, mais vous m'avez attirée.

Ce disant, Mlle Léontine, une stagiaire, prit une chaise et s'assit à côté de Mme Régine. Puis elle se mit à compter, en élève qui s'amuse, le nombre de fioles et flacons réfugiés sur les étagères ou rangés dans les vitrines.

Deux physionomies disparates, tant au physique qu'au moral. L'une blonde, d'âge moyen, jeune encore, d'une beauté grave, imprégnée de dignité surnaturelle ; l'autre vibrante de jeunesse indépendante, originale, provocante dans ses prunelles sombres sous ses cils noirs. Svelte, élégante, sans principes, venant à cette profession sans trop savoir pourquoi ; fuyant d'instinct les maux et la souffrance, mais désirant gagner beaucoup d'argent. Au demeurant, la plus paresseuse fille que la terre ait portée.

Les religieuses suppliaient le ciel, à tous les échos, de délivrer leurs malades d'un tel fléau. L'administration leur imposait trois stages par an

à supporter... et de tous ceux éprouvés jusque-là, Mlle Léontine était bien... le « clou » !

— Alors, vous partez ce soir ?

— Oui, mais vous ne répondez pas à ma question.

— Quel est l'avis des Sœurs, du docteur ?

— Le docteur ? un vieux grognard ! Les jeunes qui viennent ? tous mariés, rien à faire ! J'espérais tout au moins en décrocher un en venant ici... « j'vas rester vieille fille », fredonna-t-elle d'un air canaille, ça n'est pas rose !

Mme Régine ne put s'empêcher de sourire.

— C'est vous maintenant, Mademoiselle Léontine, qui ne répondez pas à ma question.

— Tiens, c'est vrai ! Une distraction, permettez ; ils disent... J'aime mieux que vous ne le sachiez pas. D'ailleurs, si les Sœurs me conseillent blanc, moi je veux noir exprès, vous entendez, exprès ! Ces femmes, voyez-vous, m'horripilent. Quel besoin de « s'encornetter » de la sorte et de réciter tant de patenôtres ?

Mais s'apercevant de l'air désapprobateur de son interlocutrice :

— Pardon, je vous peine ; aujourd'hui, je suis exaspérée d'avoir perdu ici huit mois pour ne rien en sortir !

— Pourquoi n'avez-vous pas mieux profité des leçons et des occasions ?

— La vie est-elle faite pour toujours travailler ? Alors je donne ma démission.

— De la vie ?

— De la vi... i... i... e !

Mme Régine devint plus grave ; sur ses traits si doux, un voile de tristesse s'étendit et deux grosses larmes mouillèrent les bandes. Léontine la regardait, interdite, figée dans sa stupéfaction. Néanmoins, ce cœur léger s'était déjà fort attaché ; aussi promptement la jeune fille mit un genou en terre tout près de sa compagne.

— Je suis détestable... J'ai dû réveiller de tristes choses, pardonnez-moi ; je ne veux pas que vous me gardiez trop mauvais souvenir...

Les doigts lâchèrent la bande et un bras protecteur s'enroula autour du cou de l'enfant terrible.

— Pauvre petite, n'avez-vous pas de mère ?

— Si ; mais elle a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de moi... Il faut que je me débrouille seule !

— Ou que vous vous perdiez... sans foi, sans soutien, et si jeune !

— Dites : et si folle !... Oui, je sens que souvent je vais à la dérive, puis je me dis : c'est peut-être ça la vie ?

Dans la salle voisine, des pas se faisaient entendre. Précipitamment, Léontine se releva sous un baiser maternel.

— Je prierai pour vous... mais, croyez-moi, pour votre bien et votre bonheur, choisissez une autre profession.

Sœur Léontine entrait. La jeune fille s'esquivait et lançait :

— Je m'en vais, ma Sœur homonyme, on pourrait confondre et ce serait désastreux !

— Pauvre enfant ! dit l'infirmière en entendant se refermer le pêne sur son éclat de rire.

— Quelle calamité de voir des femmes pareilles auprès de nos malades... ou des autres !

— Peut-être ne continuera-t-elle pas ?

— Ce serait heureux ! Mais si vous aviez pu lui faire quelque bien, Madame Régine, c'eût été une œuvre fameuse.

— L'avenir est à Dieu !

— Parlons de l'accident d'hier ; le blessé délire toujours. Je crois que le docteur veut le trépaner.

— Le malheureux ! D'où est-il ?

— D'où est-il ? Quel est-il ? En fait de papiers, on n'a retrouvé qu'une masse broyée, et mastiquée de sang par le bras déchiré et cassé ; deux côtes enfoncées et la cheville gauche brisée. Les marchands de journaux ont crié l'accident à tous les coins de la cité ; à l'heure qu'il est, la ville entière en est informée et même aux alentours on est renseigné : la curiosité va si vite ! Et personne ne vient. Peut-être s'agit-il d'un voyageur de passage ? Le sauvera-t-on ? Le problème est grave. L'aumônier l'a absous sous conditions, le docteur est perplexe. Toujours est-il qu'il faudra le veiller, et comme six autres malades nécessitent des soins analogues, je suis venue voir si vous pouviez ? Vos notes nous autorisent à vous le confier.

— Mais oui, ma Sœur, je le veux bien.

— Alors, si vous voulez venir ? Le chirurgien repassera ce soir : il faudrait que vous fussiez au fait.

Mme Régine se leva pour suivre Sœur Léontine, tout en se demandant pourquoi une sorte de frémissement agitait ses doigts en terminant sa bande.

— Ici, le deuxième lit à gauche. Il est seul jusqu'à demain en raison de la gravité de son opération ; ou plutôt non, ce soir on y mettra l'opéré de la semaine dernière, un jeune homme sourd, dont l'état est excellent et qui dort comme un loir. Aucun délire ne le dérangera et vous n'aurez pas de peine à le soigner ; mais, par prudence, vous serez là pour lui aussi... Amortissez vos pas, et surtout tâchez de calmer ses moments de surexcitation sans le brusquer. Ma petite Sœur, ajouta-t-elle en s'adressant à la garde qui se trouvait près du lit, allez vous reposer ; vous avez passé douze nuits sans répit, vous n'y tiendriez plus. J'ai confiance en vous, Madame Régine ; une lettre d'une de nos Mères me rassure pleinement à votre sujet.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi.

Restée seule, l'infirmière s'assit.

La salle ne différait des autres que par le petit nombre de couchettes : quatre. Quatre lits blancs, surmontés chacun d'une pancarte de température.

Pauvre loque ce blessé, sous ses pansements dont quelques-uns, faits à la hâte, en attendant l'opération, laissent voir des traces sanglantes. Un bras et une cheville rigides dans le plâtre, il agite convulsivement son autre bras et, dans son délire, semble oublier des douleurs qui doivent être cruelles. Il parle bas, comme à lui-même, presque sans discontinuer.

La jeune femme se lève, s'approche... s'éloigne... revient... semble vouloir contrôler l'effet de la lumière sur cette douloureuse physionomie... puis s'écarte en se serrant le cœur à deux mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! serait-ce possible ?

Mais le blessé essaye de se redresser, ouvre des yeux enfiévrés et terribles de colère ; il crie :

— Guite, Guite... Mon enfant, achève-t-il dans un sanglot.

Un autre cri léger répond ; l'infirmière tombe sur le lit voisin, évanouie. Lui, la regarde, hébété, pleurant sans comprendre.

. . . . . .

Peu à peu elle reprit ses sens, promena ses yeux anxieux autour d'elle... et ne vit que Jean Barthé dans son lit.

Après un grand signe de croix :

— Mon Dieu ! Vous m'aiderez.

Elle s'approcha doucement.

— Ma Guite, je veux ma Guite !... redisait-il. Qui l'a tuée ? Elle, elle, la misérable ! Je... te maudis... je... la maudis... va-t'en, va-t'en, fille du diable... Ma Guite, ma petite chérie, embrasse-moi...

Mme Régine le prit patiemment par les épaules, le recoucha, déposa sur ses mèches sanglantes un délicat baiser et à son oreille murmura des mots que lui seul put entendre.

Le calme revint... Sœur Léontine entrait sans bruit.

— Vous avez dû en voir déjà, vous êtes d'une pâleur !

— Son délire est atroce.

— Que dit-il ?

— Il appelle constamment quelqu'un par un nom d'amitié qui ne désigne personne... quelqu'un qu'il a perdu.

— N'aurait-il pas voulu se suicider, par hasard ?

— Dieu le sait !

Et l'infirmière pâlit tant encore qu'elle eut peur de défaillir à nouveau.

— Mais alors ? Moi qui vous croyais solide. Ne pourra-t-on vous le confier ? Peut-être vous rappelle-t-il votre mari ? Comment l'avez-vous perdu ?

— Terriblement !

— Enfin, si je puis vous faire remplacer ?

— Non ; oh ! non. Je désire le soigner, au contraire, à moins qu'il ne m'éloigne lui-même. Je suis... J'y suis... enfin, son cas m'intéresse beaucoup, et vous me feriez plaisir en me le laissant.

— Tâchez, alors, d'être plus forte.

— Je vais déjà mieux, ma Sœur... ne voyez-vous pas ? Je retrouve mes couleurs, fit-elle avec un regain d'énergie.

... Deux jours déjà que l'opération avait eu lieu. Deux jours d'angoisse pendant lesquels Mme Régine ne semblait plus vivre.

Quels souvenirs lui rappelait donc ce pauvre blessé pour tant s'y être attachée ?

Jean Barthé renouvelait-il à ses yeux l'image de quelque être cher ?

Toujours est-il que son anxieuse attention suivait tous les détours du mieux et du mal, et que ses larmes entremêlaient de ferventes prières.

Après le réveil, le lendemain de l'intervention chirurgicale, le rejet du chloroforme avait mis le malade dans d'affreuses tortures toujours accompagnées d'hallucinations plus vives. Plusieurs Sœurs, le docteur lui-même, avaient essayé divers moyens de le calmer dans ses heures folles. Seules, les paroles que Mme Régine lui disait tout bas arrivaient au but désiré. Quel secret avait-elle trouvé ? Ou quelle inspiration lui venait du ciel pour celui que les sacrifices de sa femme poursuivaient devant Dieu, en attendant son retour ? L'infirmière semblait s'identifier avec les personnages qui hantaient son cerveau à la dérive, et lui parlait comme si c'étaient eux qui l'eussent fait.

— Il faut arriver à supprimer cette surexcitation sans soporifique, avait dit le chirurgien.

. . . . . .

Le jour commence à poindre. Mme Régine veille encore auprès du lit de souffrances. La nuit a été si terrible qu'elle s'est presque décidée à sonner une aide pour éviter que le malade ne dérangeât ses pansements.

Jean Barthé identifie l'infirmière avec sa femme exécrée ; mais il la voit sous ses atours d'autrefois, parée, brillante, séduisante.

Depuis que cette illusion lui a germé, vers 11 heures du soir, il l'apostrophe de toutes ses malédictions, et quand elle veut se retirer, pensant l'adoucir par une substitution, il s'emporte davantage encore, exigeant qu'elle reste là, près du lit, pour « subir toute sa peine avant de mourir » !

Vers 2 heures, il se calme et s'assoupit. Mme Régine espère qu'au réveil sa lubie sera passée. Mais il semble, tandis que ses lèvres égrènent des ave, qu'un poids énorme pèse sur ses épaules et l'écrase. Ses doigts serrent le rosaire dans une attitude de détresse infinie et de profonde souffrance morale.

On ne comprend vraiment que ce que l'on a subi, mais aussi cette compréhension rouvre les cicatrices du passé pour en faire des plaies saignantes du présent.

Il faut que Mme Régine ait beaucoup souffert déjà !

D'une voix sourde, basse, sans mouvement, le malade appelle son infirmière, qu'il continue à prendre pour sa femme. Ses yeux ont une fixité de dément et contrastent avec ses paroles nettes et bien conduites.

— Madeleine, écoute..., viens ici..., là... tout près. Tu vas mourir bientôt, dès que ma main droite sera valide, mais, auparavant, tu dois entendre ta malédiction et commencer ton châtiment.

Les phrases s'enchaînent logiquement, les idées aussi. C'est un délire étrange, cette nuit. Mme Régine s'approche lentement.

— Encore... là..., à genoux ; c'est tout ce que tu mérites... Ecoute, écoute bien et grave dans ta mémoire, pour te souvenir par delà ces jours terrestres, dans l'au-delà où Dieu t'attend ; Dieu que tu as dédaigné, dont tu n'as pas su remplir ta vie comme l'avait fait ma mère...

Frissonnante, elle s'est agenouillée à l'endroit demandé, pour ne pas le surexciter sans doute, et retenant des larmes étouffantes entend en silence cette voix lointaine, comme un jugement d'éternité !

— Tu n'as vu dans la vie que plaisir..., dans le monde, que gloire..., dans ta fortune, que le moyen de briller..., dans ton mari, qu'un caprice à rejeter une fois blasé..., dans ton enfant... ton enfant ! !....

— Oh ! assez, interrompt l'infirmière en sanglots, on n'accuse pas une mère !

— On accuse une mère, quand elle n'a de mère que le nom ; je t'accuse, misérable créature... Je t'accuse d'avoir gaspillé ta beauté, ta bonté, ta vie... Je t'accuse d'avoir méprisé le beau moral, le bien... la générosité d'un cœur qui t'a trop aimée... je t'accuse de l'avoir brisé, broyé, tué... pis encore... je t'accuse d'avoir tué ton enfant et...

Malgré toute son énergie et sa volonté dévouée, la pauvre femme se sentait faiblir de plus en plus et s'appuyait au lit de fer.

La voix lugubre, élevant le ton, continua comme en une conclusion vengeresse :

— Je t'accuse d'avoir tué ton enfant... et je te maudis ! !...

Elle n'entendait plus rien, tout à fait affaissée sur le lit ; ses oreilles bourdonnantes lui redisaient qu'elle avait trop présumé de ses forces.

Combien resta-t-elle ainsi ?

Le malade se souleva et de sa main libre lui poussa la tête qui ne remua pas.

Le sentiment de la réalité lui revenait peu à peu néanmoins, mais sa faiblesse ne lui permettait pas encore de se relever.

Dans un ricanement sinistre il lançait :

— Morte, morte, ah ! ah ! ah !... morte, je n'aurai pas besoin de mon bras... c'est mon cœur broyé qui l'a tuée !

Redevenue assez forte, Mme Régine s'était redressée et l'avait trouvé presque endormi, mais essayant par un même mouvement, toujours répété, de défaire ses bandages à la tête. Une énergique douceur lui avait été nécessaire pour éviter tout accident.

D'un geste héroïquement bon, elle l'avait complètement endormi en caressant sa main fébrile, et le calme semblait être revenu quand le soleil curieux filtra entre les persiennes.

Mais quelle nuit, Seigneur! Quel épuisement! Si Mlle Léontine avait pu voir sa compagne, elle lui aurait décerné tous les premiers prix, les médailles, diplômes, insignes, rubans, etc., etc., etc., ne se doutant pas que ces surnaturels dévouements ne se payent pas d'une terrestre monnaie, fût-elle de pur honneur et de gloire!

La journée fut meilleure. Le malade semblait tout à fait dégagé de son hallucination de la nuit, et Mme Régine put se reposer quelques heures.

Mais quand revint la nuit, une peur irraisonnée la ressaisit. Décidée à demander une aide, elle se ravisa.

— Il vaut mieux que, seule, j'entende ce qu'il pourra dire; c'est affreux! Mon Dieu! vous m'aiderez... J'espère, car je souffre trop pour ne pas réussir. O céleste Mère, en vous j'ai mis ma confiance!

Qu'espérait cette âme? Sans doute, Jean Barthé et Madeleine ne lui étaient pas inconnus?

La nuit ressembla au jour et fut seulement entrecoupée de quelques appels à Guite. Le lendemain s'en ressentit, et pendant deux heures, dans l'après-midi, le blessé parut prendre contact avec le réel, suivre en observateur les allées et venues de son infirmière. Il lui demanda même son nom et murmura :

— Je suis fou : ce sont mes rêves qui fabriquent des ressemblances...

Mme Régine était méconnaissable. Toutes les angoisses subies avaient tracé des sillons dans ses joues ; en trois jours, dix ans de plus étaient passés sur ses traits, et ses yeux n'en prenaient que davantage un charme exquis : ce visage fatigué, exténué, ne semblait plus vivre que par l'âme dont ils exprimaient la touchante beauté.

Jean Barthé la regardait longuement en silence et se raillait intimement lui-même :

— Quelle idée de l'avoir identifiée avec elle!... Jolie différence en vérité! Il faut que j'aie le cerveau bien troublé pour trouver quelque ressemblance... Madeleine dans cet office!... Le monde tournerait-il encore?... Oh! oui, je suis fou...

Pauvre Mad, si à cette heure elle avait pu connaître la pensée de Jean!

CHAPITRE III

Après!

Le fatigant délire de Jean Barthé l'a quitté depuis huit jours déjà. Il n'est plus nécessaire de veiller la nuit.

Mme Régine continue ses soins assidus, mais le malade, qui paraît — chose assez rare — se souvenir un peu de ses nuits terribles, ne lui parle presque pas.

Sœur Léontine s'étonnait que le retour de la raison n'eût pas amené chez

le malade le désir de revoir au moins l'un des siens. Tout ce qu'elle avait pu obtenir, c'était de connaître son nom et sa profession.

Les nuits sont bonnes, en raison des lassitudes passées. Faut-il dire que pour lui les jours semblent longs ? Habitué à toujours tout peser et calculer, Jean ne peut s'expliquer comment il n'a pas aperçu l'énorme bévue qu'il a faite en partant. Quelle illusion ! Et comment l'avoir gardée si longtemps ?...

Il finit par s'avouer que Madeleine n'était pas seule orgueilleuse et qu'un tissu de sophismes lui a bandé les yeux.

Sophisme ! ce dévouement apparent à sa fille et cette fuite généreuse ! Sophisme recouvrant un geste qu'il ne voulait pas faire. Aucun rapprochement n'avait été tenté de sa part, parce que sa blessure d'amour-propre, si vive, s'ajoutant à tous ses actes de patience répétés, dressait à son orgueil une infranchissable barrière...

. . . . . .

Loyalement il le reconnaît, et par une sorte de plaisir morbide que favorise son état physiologique, en arrive à se déchirer profondément... Avoir accusé Mad, toujours détestée... et se trouver coupable !

Et surtout, Marguerite n'était plus !

Quelle raison d'exister, après de tels désabusements ? Quel but poursuivre ?

Car Jean Barthé était incapable de vivre au fil des jours, pour le plaisir spontané de vivre. Il lui fallait un motif, surtout à défaut de mobile. Une activité sans raison d'être, sans finalité avouée, lui était toujours apparue comme une monstruosité.

. . . . . .

Sans avoir la foi pratique, son âme possède un implicite credo, traces d'une mère admirable dont l'action fut contre-balancée par les mauvais exemples du père. Si ce n'est la confiance en la Providence, c'est tout au moins la croyance à la justice. Elle ne se trouve pas ici-bas ; donc, on la rencontre ailleurs. Par cette vérité, il reconnaît qu'une vie humaine, malgré les fautes et les désillusions, doit à sa dignité de ne pas déserter son poste et d'aller, même isolée, jusqu'au bout, dans la droiture et l'honnêteté retrouvées.

Le tour de ses réflexions ne lui donne pas encore l'énergie pour réagir et accélérer sa guérison, mais seulement pour ne pas aggraver son accablement.

— Monsieur Barthé, lui demande enfin, un matin, Sœur Léontine, peut-être ne vouliez-vous pas effrayer les vôtres ? Vous êtes hors de danger maintenant, désirez-vous que nous leur adressions de vos nouvelles ? Votre famille...

— De famille, je n'en ai plus, interrompt-il, l'air sombre !

Mme Régine venait d'entrer et se disposait à lui refaire un pansement. Aux dernières paroles entendues, ses yeux se mouillent de larmes. Avec une ironie douloureuse, le malade lance :

— Peut-être savez-vous, Madame, ce que c'est que d'avoir tout perdu ?

— Oui, répond-elle ; je suis dans votre cas !

— J'ai perdu plus que par la mort, continue-t-il, se parlant à part soi... Au fait, que m'importe ?... Ma vie n'est-elle pas désormais dégagée de cette femme ?

Mais s'apercevant que son infirmière l'écoute :

— Il est des êtres qui ne devraient jamais passer dans notre vie, un poison subtil en reste qui vicie tout.

— Que vous êtes dur !... N'avons-nous pas chacun nos misères ?

Ces mots le rappellent au jugement sévère qu'il s'est octroyé, et, durant tout le pansement, ses yeux railleurs et sceptiques observent Mme Régine.

— Pourquoi faut-il que je lui trouve une ressemblance physique avec Madeleine, tandis que leur moral est si différent ? La persistance des impressions de délire a quelque chose de prodigieux.

Et précisément parce qu'il ne se résignait pas à la lâcheté du désespoir, les forces vitales de sa généreuse nature, comprimées par l'incompréhension et la souffrance morale, prirent une pente intellectuelle. L'homme ne peut se dispenser de jouir, mais l'impétuosité et le cours du fleuve varient avec les caractères et les événements.

Las de s'analyser lui-même dans la suite des heures, le malade essaya d'analyser autrui, et son premier « sujet » fut Mme Régine.

Il se sentait attiré vers elle d'irrésistible façon et en concevait tout à la fois une certaine gêne, une apaisante douceur et une secrète colère. Et tous ces sentiments s'expliquaient à ses yeux en songeant que son délire avait révélé beaucoup de ses intimes sentiments ; que... son infirmière était exquise et d'autre part ressemblait à Mad, vers laquelle il ne pouvait supporter l'idée de s'incliner. Oui, elle était exquise, cette femme !

Quel dévouement ne lui avait-elle pas prodigué et quelle reconnaissance un homme d'honneur n'avait-il pas à exprimer ?

— Que pourrais-je faire pour m'acquitter ? Je serais bien aise de savoir qui elle est, pour agir comme il le faudra.

Mais aux phrases adroitement lancées aux religieuses, Jean ne recevait que l'expression d'une ignorance réelle ou feinte quand ce n'était une réponse « à côté ».

Par respect pour Mme Régine, il attendait, pensant qu'il s'agissait peut-être de « quelque noble dame en détresse de fortune ». Elle en avait la distinction simple et digne, avec une délicatesse qui vous mettait à l'aise tout en gardant les distances ; comme une attitude autoritaire et dédaigneuse, corrigée par la plus suave charité.

Avec cela, une patience à toute épreuve ; la patience de quelqu'un qui connaît la souffrance en intime amie et a pris aussi proche contact avec les misères morales.

Les jours passaient, accentuaient la guérison du blessé, et Mme Régine, son unique horizon, prenait de plus en plus d'empire sur lui, sans que, conscient ou non de ce qui se passait en son cœur, il y mît le moindre obstacle.

CHAPITRE IV

Lise.

« Très chère amie,

» Je vais droit à la question : Vous vous désolez et je me réjouis. Il n'est plus nécessaire d'espérer contre toute espérance. Comment ne voyez-vous pas que Madeleine est exaucée, et que, bientôt, elle et lui retrouveront leur foyer ? Le doigt de la Providence est visible sans lunettes, vilaine enfant ! Qu' « il » ait été confié à vous plutôt qu'à d'autres, c'est tout bonnement merveilleux.

» Certes, vous avez dû souffrir en constatant ses sentiments à l'égard

de sa femme, mais vous réussirez, j'en suis sûre ; croyez-en ma vieille expérience des vues divines.

» Et je dis cela à ma confusion, tout simplement pour vous donner confiance !

» Il faut nous habituer à regarder sans cesse le monde « à la manière » de Dieu », comme le disait si finement Newmann. De ces hauteurs, que de détails rentrent dans l'ordre ! Et c'est pourquoi nous devons bénir le Maître d'avoir pris Guito à sa mère, pour la soustraire à l'avenir qu'elle lui préparait ; le bénir d'avoir par cet holocauste recréé sa vie morale. Après de telles miséricordes, comment douter « de ce qui arrivera ». Courage ! Tout se refait dans la croix !

» Ici, « celle » que vous supposez prie avec ferveur et se dévoue... je lui associe mes boiteux mérites !

» Mon affection en Dieu, ma chère enfant.

Sœur Saint-Paul. »

N. B. — Je ne puis vous écrire plus longuement, mon service m'appelle.

Debout, dans la pharmacie, refuge des stagiaires aux heures libres, Mme Régine replia la lettre qu'elle venait de lire. Son regard triste s'éclaira peu à peu, à mesure que montait le ton de la physionomie.

— Sœur Saint-Paul... sainte amie !... Elle associe ses boiteux mérites ! On ne saurait être humble avec plus de charme... Que je la voudrais près de moi !...

Soudain, une porte s'ouvrit en coup de vent, et Mlle Léontine, en costume de voyage, entra comme un ouragan.

— Bonjour, Madame Régine.

— Bonjour, Mademoiselle ; vous allez bien ?

— Merci, oui ; et vous de même ?

— Absolument ! Comment êtes-vous ici ?

— Mais parce que je suis venue !

— Je le pense bien !

— Vous voulez savoir pourquoi je suis venue ?

— Je n'avais pas pris garde à l'indiscrétion de ma question ; excusez-moi, je vous prie.

— Quand j'en aurai le temps... Je suis venue pour... vous... voir ! C'est très simple !

— Très aimable, toujours !

— Plus que ne l'est ma mère pour moi.

— ...

— Naturellement ; vous ne voulez pas que je dise quoi que ce soit contre ma mère ; sainte Madame Régine !

— L'amour maternel est si respectable !

— Ça dépend !!

— Un jour ou l'autre, vous le reconnaîtrez.

— Ça dépend, encore !... Je suis pour elle comme un ballot gênant, que d'un coup de pied on envoie « faire lanlaire ».

— Vous exagérez.

— Non, non, non !... Mais, au fait, je vais vous ennuyer... Et pourtant, si je ne raconte ce qui m'étouffe !... Si vous... vous ne m'écoutez pas, je n'ai plus personne ! L'abandon, c'est le mot de la fin ! Ah ! ce qu'elle est, la vie !!!

— Asseyons-nous là. Vous me faites de la peine ! Voyons, qu'est-ce qui vous « monte » tant, comme vous le disiez habituellement ?

— C'est que... tenez, vous êtes si bonne, si bonne que je voudrais vous

U. O. SUPERIOR LIBRARY

appeler : maman ! Avec mon apparence de « folliquette », j'ai un cœur moi aussi, et qui aimait beaucoup sa mère... Il a tant souffert ce cœur, qu'il est parti pour la perversité !

— Vous êtes partie, mais êtes-vous arrivée ?

— Pas encore... mais cela viendra !

— Il faut vous ressaisir.

— Je n'ai rien pour me remonter, moi, ni foi ni loi.

— Vous avez un fond naturel d'honnêteté, et nous prierons pour vous obtenir la foi.

La jeune fille rapprocha sa chaise de celle de Mme Régine et continua :

— Je ris toujours et j'ai l'air « de ne m'en faire de rien »..., pourtant je suis si lasse... si lasse de la vie !

— Pourquoi donc ? à votre âge !

— Que d'affections éphémères !... Un but, sans but... pas de foyer !...

— Comment ! pas de foyer, puisque vous n'êtes pas orpheline ?

— Peut-être vaudrait-il mieux que je le sois ? Ma mère est divorcée... et remariée... Je suis de trop pour « lui » ; comprenez-vous ?

— Et votre père ?

— M'a laissée à ma mère, parce qu'il s'est empressé d'épouser... sa maîtresse ! Saisissez-vous ?

Si elle saisissait !... Et sa pensée se reporta immédiatement sur Mad, Jean, et ce que Sœur Saint-Paul venait de lui écrire au sujet de Guite. Cet abandon de l'enfant ! Est-il une conséquence plus atroce du divorce ?

— Pauvre chérie, fit-elle en l'entourant de ses bras... Oui, je veux que vous m'appeliez « maman », et je tâcherai de l'être... Mais il faudra que ma grande fille ait meilleure tête.

— Oh ! oui, répondit Léontine en l'embrassant ; il y a si peu de temps que je vous connais, et il m'a semblé que c'était de toujours ! J'ai tout de suite senti que vous n'étiez pas comme les autres femmes du monde rencontrées jusque-là. Vous me direz votre nom ; je ne connais que votre prénom.

— Le règlement le défend.

— Sot, comme tous les règlements !

— Mais absolument intransigeant pour la durée du stage.

— Et le mien, le savez-vous maintenant ?

— Mlle Léontine Ballande.

— C'est ça, tout à fait ça... et ce n'est pas entièrement ça.

— Comment ?

— Léontine est un nom affreux, très laid ; pour ceux qui me sont chers, mon second prénom est plus doux ; je m'appelle Léontine Lise ; Lise pour vous.

— Ma grande fille sera Lise !

On entendit une petite toux dans la salle voisine.

— Oh ! comme nous avons parlé haut ! Mon grand blessé est là, sur une chaise longue, pour le changer d'atmosphère.

— Tant pis, tout m'était égal !

— Non, parlez plus bas. Qu'êtes-vous décidée à faire ?

— Je ne sais encore ; et c'est au sujet de mes fameuses notes que ma mère m'a fait une si jolie scène.

— Non sans raison.

— Soit ; mais ce qui est atroce, c'est de vouloir me faire débrouiller seule pour trouver une situation hors de Tours où elle habite, afin que je ne sois plus sous son toit.

— Etes-vous sûre de ses intentions ?

— Si elle était seule, peut-être ; mais « il » la pousse. Et puis, je n'y tiens pas à rester avec eux ; il me vient du dégoût à voir cet homme en mari de ma mère, tandis que mon père existe quelque part.

— Droiture d'âme !

— Je ne me marierai jamais ! l'union libre est plus commode, puisque au fond, c'est aussi solide... et pas d'enfants : ils pourraient trop souffrir ! Dire que j'ai mon père et ma mère, et suis de trop des deux côtés !

— C'est affreux ce que vous dites !

— C'est logique ! Pour une fois dans ma vie, mes paroles ont du bon sens.

— Quand on s'appuie sur Dieu, l'horizon change.

— Il le faut !... ou la vie serait trop bête. Une idée à vous soumettre : je possède un brevet de comptable, si on pouvait l'utiliser ?

— Parfait !

— Et si c'était à La Rochelle... près de vous ?

— Mon stage ne durera pas dix ans !

— Et pourquoi ne resteriez-vous pas ici ? Après tout, on doit vous aimer partout où vous passez. Tout à l'heure, en arrivant, mon Homonyme m'a « touché deux mots » de votre dévouement au grand blessé. Chic, ça !

— C'était bien inutile !

Et Léontine de prendre un air compassé de sainte nitouche en répétant :

— Oh oui ! bien inutile !

— Vilaine enfant !

— Certes !... que je suis détestable ! Avec moi, vous aurez souvent à pardonner. Comment avez-vous pu accepter un si mauvais morceau ?

— Ce ne sont pas ses singeries que j'ai acceptées, mais son cœur en détresse et son âme qui deviendra bonne.

— Hélas ! Vous aurez à faire !

— J'en ai connu une entre autres qui a beaucoup changé... et plus coupable que vous !

— Lise ne vaut pourtant pas cher !

— Si elle avait été à votre place, que serait-elle devenue, Seigneur !

— Alors, vous espérez faire de moi quelque chose de bon ?

— Mais oui ! Avec la grâce divine et si vous le voulez bien.

— Si je le veux ?... Je ne veux que ça, pour vous plaire, maman Régine, que j'aime !...

Elles rient gaiement ensemble.

— Revenons à nos moutons !

— Vous ne me connaissez rien ?

— A l'improviste, ma pauvre enfant ?... Dans quelques jours, peut-être !... Ou vous prendrai-je ?

— Je ne sais que faire de ma peau et ne voudrais point rentrer chez nous !

— Si j'osais... seulement pour attendre.

— Dites ! quoi ?

— Il manque une lingère ici, en ce moment.

— Un chat coudrait mieux que moi.

— Et repasser ?

— A peu près ! !... Je sais bien plier le linge d'infirmière... Passer lingère !

— Permettez ! Vous pourriez paraître pensionnaire pour quelques jours, votre stage étant fini... et faire cela en passant le temps.

— Vous n'avez que des idées d'or

— Mais vous serez gentille et ne sortirez pas de sornettes à tout venant.

Lise se leva d'un bond, et tandis que ses chaudes prunelles noires enveloppaient Mme Régine d'une expression de tendre reconnaissance, elle fredonna d'un ton plein d'enthousiasme :

— Bien sage... pour vous que j'ad... mi... i... re !

CHAPITRE V.

Confidences.

Un mieux sensible s'étant produit, le blessé commence à marcher avec des béquilles. Ce n'est plus Mme Régine qui lui fait ses pansements, et cet éloignement aiguise sa curiosité. N'est-il pas piquant de comparer les mentalité de deux sosies ?

De face, il ne trouve en son ex-infirmière ni les yeux autoritaires de Mad ni la fausse carnation dont elle ne se privait jamais, même la nuit, où un savant amalgame travaillait son effet. C'est de profil qu'elle lui ressemble tant ; de profil, où l'amaigrissement s'amoindrit et le cerne disparaît. Mais eût-elle eu, trait pour trait, sa physionomie, Jean n'eût jamais supposé Madeleine à cette place et dans cet office. C'était tellement aux antipodes de ses goûts, et le dévouement lui était chose si inconnue !

A l'occasion de la Toussaint, Mme Régine s'est absentée quelques jours. Au retour, il l'aperçoit en civil, à l'extrémité de la cour d'entrée. A-t-elle vu Jean ? toujours est-il qu'elle s'empresse de rabattre son grand voile de crêpe, grâce auquel on ne peut distinguer ni visage ni cheveux.

— Pourquoi ne se montrer à moi qu'en costume d'infirmière ? Il change tant l'expression, surtout quand nulle boucle folle ne s'échappe de la coiffe. Son aspect de femme du monde ferait peut-être s'évanouir tout à fait la ressemblance ?

Très positif, l'empreinte des convictions bien établies s'effaçait difficilement, et il fallait à Jean Barthé dix évidences pour lui faire accepter ce qui, aux yeux de sa raison circonspecte, paraissait invraisemblable.

Quelques beaux jours encore, où le froid commence à se montrer. Dans la cour, dans le jardin, les feuilles des marronniers poussiéreux tombent sous les premières gelées, en avalanches. Chaque matin, les branches sont plus dénudées et le sol bariolé davantage d'un amoncellement de découpures jaunes. Il l'a toujours aimée cette poésie de l'automne ; mais, dans ce coin étroit, confiné entre de hauts murs, les arbres lui donnent l'impression de prisonniers d'une geôle, s'étiolant par la nostalgie de l'espace. Ici, les arbres comme les hommes sont malades.

Il rencontre assez souvent Mme Régine allant et venant d'un service à un autre dans les deux ailes parallèles et face à face de l'hôpital. Toujours un mot aimable à son adresse, auquel il répond d'un air plutôt distrait, tout à l'occasion d'analyser son « sujet ».

La pharmacie lui est ouverte, et, de temps à autre, Sœur Léontine l'invite à entrer. Il accepte plus volontiers si la stagiaire accomplit là quelque besogne, non point qu'elle parle guère, s'absorbant dans une réserve trop discrète à son avis.

Ce soir, 4 heures. Lise, comptable en ville suivant son désir, entrait « en coup de vent » comme toujours. Les deux Sœurs, occupées à la préparation de plusieurs liniments, venaient de sortir. Jean était seul avec Mme Régine et un immense besoin de confidence montait en lui.

Ses observations l'avaient amené à juger son infirmière comme une femme supérieure, sereine dans l'épreuve, maîtresse de soi, non par le moyen d'une forte volonté, mais en recourant, le cas échéant, à une force supérieure qui lui paraissait être la religion.

Pourquoi ce désir de parler de lui, de ses déboires, de ses tristesses, de ses dégoûts ? Comme si la paix dans laquelle elle semblait agir devait déborder sur sa souffrance et l'imprégner à son tour ! La paix, quel bien inappréciable ! Jean avait beau se soumettre aux exigences de la raison, son cœur ulcéré ne lâchait pas prise et criait merci, laissant tout au moins, sous le dédain de ses plaintes, une amertume douloureuse et troublée.

A l'arrivée de Lise, fréquemment rencontrée, il voulut se lever et partir, mais la jeune fille le retint d'un geste :

— Restez, Monsieur Barthé, restez ; je n'ai qu'une seconde à cette heure, je viens seulement embrasser Mme Régine pour me retremper.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait ; et Lise, qui n'avait déjà plus tant l'air débraillé et provocateur, s'enfuit après deux tendres baisers à sa « maman chérie » !

— Quelle providence vous êtes, Madame, fit-il du ton d'un homme profondément remué !

— Vous la connaissez ?

— Maintes fois je l'ai vue à l'hôpital.

— Je ne m'explique pas ?

— Ce que je sais à son sujet me vient du jour où, découragée, la pauvre enfant est venue vers vous. J'étais à côté, et malgré tous mes efforts pour m'absorber dans ma lecture, j'entendais... évidemment je n'en ai rien dit ; mais j'admire de plus en plus la transformation que vous opérez. Vous possédez, Madame, une pierre philosophale !

— La grâce divine, dont je ne suis que l'instrument.

— Quel instrument en tout cas, dont le jeu est fort exercé ! Vous avez un tel doigté qu'il vous faut en avoir touché d'autres. Je ne puis supposer que vous vous soyez apprise sur vous-même, étant certainement née parfaite !

Elle ne répondit pas et Jean se trouva gêné, maladroit, indiscret même, d'avoir parlé de la sorte. Et, malgré tout, un sentiment irrésistible l'envahissait tout entier : parler, parler... à cette femme, lui demander un peu de sa sérénité.

— Je viens de faire un four, soit ; mais, au fond, mon désir n'a rien de blâmable.

— Vous devez me trouver étrange et stupide, ce soir ?... Pardonnez, je vous prie, mon indiscrétion... Celui qui cherche l'apaisement...

L'ombre envahissait de plus en plus la petite pièce, et personne ne donnait de lumière... Cet instant lui parut bon... sa présence seule, non loin de sa misère, en calmait la fièvre morale. Très bonne, une voix demanda :

— Vous avez eu beaucoup de peines, Monsieur Barthé ?

Ainsi, elle l'invitait !... Un instant, il réfléchit... et décida de s'abandonner à la douceur de l'heure. Alors, en termes justes, mesurés, délicats, maîtrisant les effluves de douleur ou de haine qui lui montaient du cœur aux lèvres, il conta son départ, parce que sa femme et lui ne pouvaient plus se comprendre... son retour... l'atroce nouvelle ; il conta l'accident, son désir d'aller à Marsac...

Ses paroles tombèrent dans le silence et dans la presque obscurité... Il attendait des mots de consolation et de paix. Il attendait, et la silhouette qui seule maintenant se pouvait distinguer ne remuait ni ne parlait.

Il attendit.. et rien ne vint à ses oreilles anxieuses. Seulement, au bout de longues minutes, Mme Régine dit simplement :

— Je prierai pour vous, Monsieur, et sortit sans bruit.

Pourquoi partir ainsi ? se demandait Jean, rejoignant sa chambre. Parce que je suis séparé de ma femme ? Elle, si sage, est pourtant mieux à même que personne de comprendre l'impossibilité où je suis de vivre avec Mad, celle qu'en deux ou trois traits typiques je la lui ai décrite !

Une question de divorce, évidemment ! Avant son mariage, Jean ne s'était jamais arrêté à sonder cette question. Les confidences de Mlle Léontine l'avaient amené à formuler un jugement : Oui, le divorce est inacceptable avec des enfants... mais lorsqu'il n'y en a pas, ou qu'il n'y en a plus ?

CHAPITRE VI

Notre Père...

C'était tout un remue-ménage ! Dans la grande cour, les fillettes couraient en petites folles, portant bouquet, candélabre ou siège, tandis que de plus grandes orphelines les réprimandaient en souriant.

Deux par deux, tenant chacune le bout d'un banc, d'autres s'engouffraient dans un couloir comme en un « passe-boule ».

Enfin, la dernière entra, semblant aspirée par le banc que sa compagne tirait de l'avant, à reculons. La porte se referma et les rires s'éteignirent.

Le 7 décembre, l'orphelinat préparait sa fête, qui aurait lieu le lendemain, après les Vêpres du dimanche. Les petites joueraient une gentille pièce. On verrait une exposition d'ouvrages. En plus des dames patronnesses, tous les malades assez valides avaient été invités.

Jean, qui ne s'appuyait plus que sur une canne et faisait son « tour quotidien », ouvrit la porte, suivit le couloir et avisa une religieuse.

— Me permettriez-vous, ma Sœur, de jeter un coup d'œil sur l'ensemble ?

— Le croyez-vous, Monsieur, la scène est merveilleusement préparée, ainsi que les enfants. Elles joueront au charme, cette fois !

Quelques éclats d'une voix superbe, dominant un chœur, venaient jusqu'à lui, le remuant étrangement. Il arrivait dans la deuxième cour de l'orphelinat, et une gamine curieuse aplatissait contre la vitre d'une fenêtre basse son petit nez de fouine. Elle s'enfuit en deux bonds, près du piano, parler à l'accompagnatrice... et la voix qui, maintenant, pouvait s'entendre distinctement, se tut.

— Je gêne, sans nul doute, ma Sœur ?

— Mme Régine est la modestie même.

— C'est elle qui est là ?

— Oui, Monsieur, toujours où se rencontre quelque service à rendre.

— Je n'en suis pas surpris.

— Nous lui avons demandé de toutes façons un morceau religieux... Elle nous l'aurait accordé pour le bien de l'œuvre, mais dès qu'elle a su les malades y assister, elle s'est récusée... pour s'effacer comme toujours !

— Pour s'effacer !... pensait Jean ; malgré son incontestable modestie, ne serait-ce pas moi qui serais l'obstacle ? Depuis le soir où je lui ai parlé, on dirait qu'en elle j'ai brisé quelque chose.

Mais avant d'avoir décidé s'il devait avancer ou reculer, Mme Régine apparaissait sur le seuil et l'invitait à entrer.

Il admira en connaisseur l'œuvre d'une artiste qui, avec de pauvres choses, des riens passés de couleur ou démodés, avait installé une scène digne d'un tableau de maître. Les jeux de lumière étaient si savamment combinés, que les teintes fanées paraissaient être du jour mourant, tandis que les raies encore fraîches des draperies, mises en pénombre relative, veloutaient et rendaient chauds des contours rehaussants.

— C'est de l'art consommé, Madame, dit-il avec un sourire indéfinissable qui la fit rougir et se retirer derrière le piano. Mais j'ai interrompu vos préparatifs. De la pratique, de la patience auprès d'un insupportable blessé, vous passez à celle qu'exigent les enfants.

— Je n'ai jamais dit mon blessé insupportable.

— Ce qui n'a pas empêché la réalité ; quel dévouement !

— J'étais si heureuse de le faire ! dit-elle vivement, avec une intonation si vibrante qu'il la regarda surpris.

La voix de Mad, maintenant... ou alors, le sosie complet ?

Mais dans les yeux vite voilés de l'infirmière il avait saisi une flamme qu'elle n'avait pu comprimer ; une flamme à la fois très pure et très aimante !...

Et Jean s'en retourna, avec un peu de paix.

Le lendemain, il assista à la fête religieuse et chercha dans ses souvenirs la formule d'une prière. Seulement ces deux mots lui revinrent : Notre Père... mais quand il vit Mme Régine retourner de la table sainte, transfigurée, sa prière se formula très vite et monta de son cœur angoissé : Notre Père...

— Mon Dieu, donnez-moi sa paix... donnez-moi sa foi !

Le chœur chantait : O Vierge immaculée, soyez notre secours aux heures de détresse !

Lentement, les enfants sortirent deux à deux, l'air joyeux sur leur front et recueilli et mutin ; puis les religieuses à la suite de leur Mère supérieure ; puis les personnes du monde ; puis Mme Régine.

Jean, enfin, se décida à les suivre ; mais dans son esprit, dans son cœur clamait sans cesse un refrain : Soyez notre secours aux heures de détresse !...

A n'en pas douter, cette femme que, dans ses obervations, il avait reconnue sensible, nerveuse, impressionnable et même impulsive et se trouvant néanmoins toujours à hauteur de sa tâche, prenait sa force en Dieu. La religion !... le lien avec le Père, notre Père... que tout cela était loin pour lui... aussi lointain que la mort de cette maman qui, à treize ans, l'avait laissé moralement isolé.

Le soir, on le fit placer auprès de l'aumônier, avec lequel il avait quelquefois causé. Les jeunes actrices s'en tirèrent à leur avantage, de l'avis unanime. Mme Régine, vue de côté, au piano, et dont il observait tous les mouvements, semblait très gênée par cet arrangement. Elle faisait son jeu enfantin, à peine correct, comme si elle avait voulu masquer la maîtrise de son art. Aucune de ses manœuvres n'échappait à Jean, l'intriguant et le charmant. Tous ces petits incidents faisaient sourdre en lui un sentiment très doux qu'il ne cherchait ni à s'expliquer ni à repousser.

Un moment, une fillette, en passant derrière le piano, accrocha le voile de l'infirmière et le tira si fort qu'il se dégrafait. Alors, d'un geste nerveux, elle avait éteint l'ampoule qui la mettait en lumière et ne l'avait rallumée qu'après avoir bien caché sa chevelure dont on ne pouvait dans l'ombre distinguer la nuance.

— Ne trouvez-vous pas charmant ce décor ? disait l'aumônier, un fin lettré. Il me reporte aux antiques décorations grecques et me fait penser

par allégorie au portique de nos âmes, par où entre souvent la vérité.

— C'est, en effet, par un chemin fleuri qu'elle arrive parfois, répondit Jean, quand ce n'est par une route escarpée. Vous devez avoir fait souvent l'expérience de ces choses, Monsieur l'Aumônier ?

— Certes !

Sur la scène, une toute jeunette, semblable à Guite, récitait un monologue. Jean devint sombre et murmura :

— Ma pauvre petite !

— Vous avez perdu une enfant ?

— Oui, de cet âge !

L'aumônier lui serra la main, affectueusement.

A partir de ce soir, ils se virent presque journellement, causant lettres, sciences et religion. Comme l'avait une fois pensé Mad, son mari était chrétien dans l'âme, beaucoup plus encore qu'il ne se l'imaginait lui-même. Cultivé, réfléchi, énergique, son christianisme s'explicita très vite. Il n'attendait que l'heure pour éclore, et l'heure était venue. Sans doute, les prières de Madeleine n'y étaient pas étrangères !

Logique avec ses convictions, il entendait devenir pratiquant ; mais restait une question qu'il ne voulait pas aborder dans ses entretiens avec le prêtre : celle du divorce, gardant ses réflexions personnelles, et voulant arriver seul à la solution d'un cas qui le touchait de près.

CHAPITRE VII

Aveux.

Le chirurgien fronçait les sourcils et ne paraissait pas satisfait.

— Tout le reste va !... Mais vous vous êtes trop fatigué la cheville. Il ne faudrait pas tant marcher ; le froid est vif, et vous sortez par tous les temps. Je ne désespère pas de vous rencontrer en ville sous peu.

— C'était mon désir, docteur, j'espérais y aller cette semaine.

— Ah ! non, par exemple, pas cette semaine ; une demi-heure de marche par jour, sans plus.

Jean se disait qu'à l'heure actuelle, il était incapable d'en faire davantage. Etait-ce la saison plus rigoureuse, était-ce l'excès de mouvement, de vives douleurs lui harcelaient sa cheville ressoudée.

On était au samedi avant Noël. Quatre jours encore, et la touchante fête serait arrivée. Il gelait dur la nuit ; le jour, la terre restait ferme sous l'air très sec. Dans la cour qui séparait les deux ailes de l'hôpital, un jeune garçon de service avait laissé couler tout un ruisseau d'eau rapidement pris. Cette maladresse lui avait attiré une verte réprimande de la portière, après une glissade fantastique du matin nuisant on ne peut plus à la dignité de son costume.

Or, il arriva ce qui, immanquablement, devait arriver, c'est que deux ou trois personnes, obligées de passer par là, malgré le poussier de charbon répandu en abondance, y prirent chacune « un billet de 1re classe », très adroitement, sans se faire mal.

L'après-midi, un beau soleil d'hiver brillait sur les marronniers dénudés et la glace tachée de macules noires. Jean n'osa sortir, il souffrait trop, mais il tira les rideaux de sa fenêtre pour s'amuser à suivre les évolutions cocasses des patineurs d'occasion.

Mme Régine, toujours empressée, arrivait précisément à « l'endroit dangereux », en compagnie d'une religieuse. Comment s'y prit-elle ?... tou-

jours est-il qu'en tournoyant elle s'affaissa. Mais soit la difficulté du terrain, soit l'émotion, la Sœur n'arrivait pas à la relever et il fallut l'aide d'une tierce personne. La souffrance assez vive ne lui permettait pas d'user de ses deux jambes et lui donnait une pâleur mortelle. Légère foulure, sans doute ? Le petit groupe rentra comme il put, et Jean se demanda pourquoi un événement banal, en somme, l'avait si profondément remué !

Et les mille incidents des jours passés revécurent pour lui, avec leur signification. Certes, il éprouvait pour Mme Régine de l'admiration, de la reconnaissance, une profonde reconnaissance. Il la trouvait magnanime, généreuse dans la plus absolue réserve et modestie. Par le portique fleuri de sa bonté, il avait entrevu le Père céleste et par elle encore, par sa vertu, reconnu la force indéniable et surnaturelle de la religion. Maintenant, il avait ses convictions, et c'était très doux d'être en communion d'idées avec une belle âme.

Mais si c'était si doux, n'était-ce pas parce qu'il l'aimait ? Et précisément parce qu'il l'aimait, sa curieuse ressemblance... n'était plus détestée.

Je l'aime, se disait-il, surpris de ce sentiment formé à son insu et tout juste aperçu. Je l'aime !... et son cœur se sentait revivre dans cet aveu.

Si, près d'elle, je suis plus en paix, c'est que sa présence m'est chère ; si je l'observe attentivement, l'expérimentation que je me suis créée n'est qu'une occasion, plus franchement, un prétexte subconscient à lui parler, et à suppléer par la pensée à son absence. Je l'aime !

Et je suis aimé ! Je l'ai vu, c'était très clair et très simple.

Soudain, comme une flèche, une idée traversa son esprit : Je l'aime, mais suis-je libre ? puis-je le devenir ? Sans doute ! L'Eglise, en mère sage, n'admet pas le divorce lorsqu'il y a des enfants ; la voix de l'humaine paternité est d'accord avec elle. Mais lorsque le foyer est désert ? Elle doit pouvoir le permettre !... Oui, car Mme Régine n'aurait pas pour moi un amour aussi pur, s'il n'était en accord avec sa conscience.

Un peu mieux le lendemain, Jean se rendit après Vêpres chez l'aumônier. Durant quelques instants, ils causèrent d'une façon très intéressante, d'actualité, de littérature, d'art, de la signification de la fête qui se préparait. Toujours sur la réserve à propos de la question qui le concernait, il eût voulu pouvoir se renseigner sans se mettre en cause. La conversation se prolongeait, et aucune planche de salut n'apparaissait, quand Lise passa devant la fenêtre, se rendant voir Mme Régine. Une occasion... il lança :

— Vous connaissez son histoire ?

— Elle me l'a contée tout au long : pauvre enfant !

— Le divorce a d'affreuses conséquences !

— Comme tout ce qui enfreint les lois si sages de l'Eglise, mon cher ami.

— Pour aucune raison, elle n'autorise le divorce ?

— L'Evangile est là : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ! »

— Loi bien dure pour de pauvres humains !

— Mais songez qu'elle s'adresse à des chrétiens, c'est-à-dire à des personnes pouvant puiser dans les trésors de la grâce les forces nécessaires pour la plus courageuse fidélité et même plus.

Jean se troublait ; mais il se domina et ne voulut laisser transpercer aucune émotion. Aussi, en apparence très calme :

— Il faut le secours divin pour de tels devoirs.

— Oui, c'est indispensable, et j'ai vu — tout prêtre confident des âmes voit fréquemment — quels héroïsmes Notre-Seigneur a créés par sa divine intransigeance, et combien de foyers il a gardés au bonheur des enfants, et plus tard de ceux qui, repentants, pouvaient encore s'y asseoir.

Et comme son interlocuteur se taisait, l'aumônier continua :

— Voyez les bienfaits au point de vue social même : la crise de la natalité, n'a-t-elle pas en partie sa cause dans le divorce ? Admettez, par exemple, qu'il ne soit autorisé qu'en l'absence d'enfants ; raison péremptoire, pour ceux qui entendent garder leur liberté, d'écarter cet incommode obstacle. D'ailleurs, le but pour lequel Dieu a établi le mariage, c'est la fondation d'un foyer et son peuplement : « Croissez et multipliez-vous. » Combien ridicule la question d'un contrat bilatéral que peuvent défaire les deux parties ? Le contrat ? Il est passé entre Dieu et les époux pour l'établissement d'un jardin fermé, où le Maître cultivera des plantes de choix. Et Dieu n'est pas soumis aux caprices des hommes !

— Que faites-vous alors de l'amour, pourtant, là, très légitime ?

— Très légitime, certes ! Cet amour est même commandé et béni par le Seigneur ; mais il n'est pas le but, il est le moyen. Vous n'êtes pas de mon avis, cher ami ?

Loyalement, énergiquement, parce qu'il avait l'âme droite et la volonté forte, Jean, se brisant le cœur, répondit :

— Tout à fait !... mais, hélas ! qui comprend aujourd'hui ces choses ?

— Le petit nombre ! Et c'est pourquoi, devant la montée des vagues d'égoïsme, de perversité, de caprice, qui menacent le foyer, l'Eglise est là, avec ses braves, comme un rempart vivant et l'héroïque témoin des vues du Créateur.

Pour la majorité des vrais chrétiens, néanmoins, l'héroïsme n'est pas nécessaire ; car ils ont mis à la base de leur union l'esprit de foi qui l'entretient dans le bonheur, comme il permet à d'autres de la refaire.

. . . . . .

De cet entretien Jean sortit à la fois heureux et malheureux !

Toutes les raisons émises devant lui, en faveur de l'indissolubilité du mariage, étaient si profondément vraies, qu'il en eût souffert, si l'Eglise n'en eût revendiqué la propriété. Mais aussi... cet amour à peine entrevu devait périr. Il n'avait pas le droit d'aimer Mme Régine, et Mme Régine n'avait pas non plus le droit de l'aimer. Elle gardait, il est vrai, la plus grande réserve à son endroit, mais que de fois ses yeux l'avaient trahie ! Et si, après ses confidences, son attitude avait paru tout autre, n'était-ce pas parce qu'elle le savait n'être pas libre ? Alors, pourquoi cette expression d'amour si pur, si calme, si en paix avec sa conscience ? Je me fais sans doute illusion, et ne sais pas interpréter ce langage muet. Quoi qu'il en soit, tout doit être fini. Malgré le règlement, peut-être aurais-je pu connaître son nom. Je préfère l'ignorer. C'est l'heure ou jamais d'être maître de soi ! Je cherchais par quoi lui manifester ma reconnaissance... Je lui offrirai tout ce qui se peut faire de plus : le sacrifice de moi-même à son intégrité morale... sacrifice que, peut-être, elle ne connaîtra jamais !...

Sœur Léontine venait voir la fameuse cheville.

— Vous avez eu des nouvelles de votre infirmière, Monsieur ?

— Hier, ma Sœur.

— Aujourd'hui, le mieux est sensible ; ce ne sera rien.

Et après avoir fait son examen minutieux :

— Vous non plus, je crois. Je pourrai le lui dire, elle s'informe toujours de votre santé.

— Je vous remercie, ma Sœur, fit-il si froidement que la religieuse en demeura interloquée. Mais comme elle était bonne enfant et ne se démontait pas facilement :

— Mme Régine sera sur pied pour Noël et nous avons obtenu qu'elle

nous chante un superbe cantique à la messe de minuit. Vous entendrez cela.

— J'ai l'intention de partir demain pour Marsac.

— Nous y avons un hôpital.

— ...

— Allons, je vois que vous allez tout à fait bien. Au revoir, Monsieur !

— Au revoir, ma Sœur. Merci !

Il fallait partir, le plus tôt possible, quitte à continuer un traitement ailleurs ; là était présentement le devoir. Et ne pas traîner, attendre, laisser prendre force à la tentation. Mais pourrait-il partir sans saluer Mme Régine ?

Et après, que décider ? Les dernières paroles de l'aumônier lui remontaient à la mémoire : l'esprit de foi qui permet à d'autres de refaire l'union.

Refaire ! Il sursauta presque ; retrouver Madeleine ? En aurait-il jamais le courage ? Pourtant, si je veux être logique avec mes convictions !! Retrouver le sosie de Mme Régine, de la sainte Mme Régine, son sosie diabolique ?

— Ah ! la mort serait bonne, murmura-t-il presque haut.

Mais se ressaisissant :

— Evidemment, c'est quand le devoir est pénible qu'un homme d'honneur le délaisse, et un croyant maintenant ?

Un croyant ; près de la folle Mad ? Accepterait-elle, d'ailleurs ?

Rien ne le dispensait néanmoins d'essayer. Et où était-elle aujourd'hui ? Certainement lancée dans quelque tourbillon mondain, pour tâcher d'effacer la peine que la mort de sa fille — il voulait tout au moins charitablement le supposer — lui avait faite.

Enfin, partir d'abord !!... Après ? on verrait !...

. . . . . .

Vers 2 heures, Mme Régine, boitant légèrement, se rendait à la chapelle, comme il traversait la cour. Elle se disposait, souriante, à lui demander de ses nouvelles, et s'attendait assurément à ce qu'il lui parlât de son petit accident.

Mais M. Barthé prévint toute parole par un salut très froid et passa.

Puis, un instant après, sans se rendre compte de l'attrait qui l'entraînait, il pénétra lui aussi dans la chapelle, et l'aperçut près de l'autel de la Vierge, pleurant silencieusement... Puis, elle s'agenouilla au confessionnal où se trouvait l'aumônier et resta longtemps. En sortant, ses yeux étaient encore rouges.

— Je n'ai plus aucun doute, pensa Jean ; elle lutte, elle aussi !... Et pour tant de dévouement, je serais cause du trouble de son âme ! Quoi qu'en dise le chirurgien, je pars demain.

CHAPITRE VIII

Madeleine.

L'ex-blessé sortait du cabinet du docteur, et s'efforçait, malgré des élancements encore assez vifs, de marcher sans canne et sans apparente difficulté, ne voulant pas partir sous le coup d'une subite et inexplicable résolution.

Il se rendait, en cette veille de Noël, au matin, chez l'abbé Baulène, le sachant plus libre à cette heure.

Celui-ci le reçut avec un fin sourire, qu'il ne remarqua pas, tout à l'énergie qu'il déployait.

— Je tenais, avant de partir, Monsieur l'Aumônier, à vous exprimer mon immense gratitude pour le bien que vous m'avez fait.

— Petite part pour moi ; Dieu d'abord, puis Mme Régine, répondit le prêtre en accentuant son malin sourire.

Jean continuait :

— Eloigné très jeune de la vérité, tout en vivant sur son fonds, je reconnais, à ma confusion, avoir longtemps reçu sans rien donner. L'avenir apprendra si je reste fidèle aux horizons que vous m'avez ouverts.

— Energique comme vous l'êtes, et avec la grâce, j'augure bien, très bien.

— Oui, répondit-il vaguement, absorbé par d'autres pensées.

Mais, voulant chasser les sombres perspectives qui s'offraient à ses yeux, et désirant, malgré lui, encore parler au moins indirectement d'elle :

— J'emporte, de ce séjour, de curieux souvenirs psychologiques : la persistance des visions du délire. A vrai dire, j'ai rencontré aussi le sosie presque parfait d'une personne beaucoup connue de moi. Et, chose piquante, qui a certainement aiguisé mon attention, leur moral était aux antipodes.

L'abbé riait sincèrement, et Jean se demandait ce que ses paroles avaient de si risible ?

— Un jour, mon cher Monsieur, à Rome, j'ai pris une de mes cousines pour son sosie, attendu qu'elle avait un costume nouveau, que je la croyais à cent lieues de la Ville Eternelle et dans l'impossibilité d'y venir. Notre mentalité influe sur nos jugements.

Mais Jean n'entendait que des mots. Avoir fait allusion à Mme Régine en comparaison de Mad ravivait ses luttes. Qui joue avec le feu ! songeait-il... imprudent... fou ! Quelle tête vais-je avoir pour lui... offrir mes adieux ?

L'aumônier pressentit que ses paroles n'avaient pas été comprises. Etant donné ce que Mme Régine lui avait confié la veille au sujet de son blessé, il devina, aidé de l'histoire du sosie, le combat qui se livrait dans ce cœur.

— J'espérais avoir, à Noël, la joie de vous réconcilier tout à fait avec le bon Dieu, et vous partez cet après-midi ?

— Je tiens absolument à me trouver à Marsac demain.

— Soyez toujours assuré de mon pieux souvenir, mon très cher ami...

Après l'avoir reconduit, l'abbé se rassit à son bureau, devant les feuillets de son prochain sermon, et murmura :

— Belle âme, beau caractère et qui mérite le bonheur qui l'attend !

— Eh ! quoi, disait Mme Régine très triste à Sœur Saint-Paul, je suis donc si changée ?... Chaque jour, il me semblait me trahir... et jamais rien !

— Oui, vous êtes très changée, et j'en bénis le Seigneur.

— Mais, physiquement ?

— L'un déteint sur l'autre.

— A ce point ?

— Votre costume vous transforme du tout au tout et vous retourne comme un gant.

— Enfin ! Mais depuis quelques jours... quelle froideur ! Peut-être a-t-il compris, peut-être ne veut-il pas ? L'aumônier à qui, n'en pouvant plus, je m'en suis ouverte, ne saisissait pas le pourquoi de son attitude... il ignorait aussi.

— Et moi, je trouve qu'aujourd'hui vous manquez joliment de foi.

— Je ne sais.. Je suis à bout de courage. Est-ce le contraste entre la fête de cette nuit et ma désolation ? Oh ! chère Sœur Saint-Paul, que vous avez été bonne de venir passer ici Noël.

— Notre bonne Mère a pensé que vous en seriez heureuse. Elle vous aime beaucoup.

Jean approchait de la pharmacie, tout à sa lutte intime. Entendant plusieurs voix, il jugea le moment propice pour ne pas rencontrer seule Mme Régine, et entra après avoir frappé.

— C'est lui, dit tout bas l'infirmière au regard interrogateur et admiratif de la religieuse.

Oui, Jean Barthé pouvait être admiré. Sa mâle beauté des années passées, en mûrissant sous la douleur, n'avait fait qu'accroître l'expression de dignité fière s'échappant à cette heure de sa personne. Ses yeux, toujours si profonds, manifestaient aujourd'hui, plus encore, une impérative volonté. Une extrême réserve l'enveloppait.

Avant qu'il eût prononcé un seul mot, Mme Régine s'était levée pour sortir et disait :

— Monsieur Barthé, je pensais à vous. Vous désiriez aller à Marsac et nous avons ici en ce moment Sœur Saint-Paul, attachée à cet hôpital et... connaissant des détails... qui pourraient vous intéresser.

Le souvenir de Guite, éveillé à cet instant, acheva de le bouleverser. Il s'avança vivement, et, sans prendre garde que l'infirmière se retirait, demanda :

— Vous avez connu Marguerite Barthé ?

— Oui ; j'ai connu cet ange, c'est moi qui l'ai préparée... à nous quitter.

— Ah ! fit-il, oubliant tout préambule ; contez-moi, je vous prie.

Sœur Saint-Paul narra tout ce qui concernait l'enfant, mais ne dit pas un mot de la mère... et lui n'en parla pas non plus.

L'heure du départ était passée, et Jean n'était pas parti. Cette rencontre avec sa fille, dans le récit de la religieuse, l'avait pleinement absorbé et lui avait fait oublier la lutte qui lui semblait maintenant si misérable. L'amour paternel avait en lui subjugué tout autre sentiment.

Assis dans un fauteuil de sa chambre, il revivait pour la dixième fois chaque détail qu'il avait entendu, et peu à peu son âme montait.

Comment se fait-il que ma chérie ait été instruite de la religion ? Si, indirectement, je pouvais savoir, sans remuer le passé ? Car il avait la pudeur d'aborder ce passé, en face de la céleste figure de l'enfant. Et l'amour coupable qu'il croyait éprouver pour Mme Régine lui paraissait si honteux que ce dernier s'était évanoui soudain, tel un vol d'oiseaux nocturnes devant la clarté du jour.

Comme il se sentait uni à sa chère petite ! Oui, le Maître avait bien fait de la prendre. Quel aurait été son avenir, même dirigé par son père, encore en marge de la foi ? Jean sortit et se dirigea dans l'ombre vers la chapelle. Tout y était préparé pour la Messe de minuit. On mettait la dernière main à l'ornementation de l'autel et du chœur. L'infirmière, sur la demande de la sacriste, examinait en artiste, faisait redresser une branche par-ci, un cierge par-là ; changeait elle-même une potiche ou un candélabre pour un effet plus sobre et plus harmonieux. Devant la crèche, on avait déposé un bouquet de fleurs artificielles, grossièrement exécutées, loin de cadrer avec l'ensemble.

— Ces fleurs sont affreuses, lui disait Sœur Saint-Paul.

— Mais, c'est petite Louise, l'infirme, qui les a mises, on ne peut les ôter.

Toujours cette délicatesse exquise. Jean avait saisi, entendu... et tandis que Mme Régine, en deux tours de main, avec quelques branches d'asparagus au feuillage léger, rendait charmant le pauvre bouquet, son âme, à lui, redevenait le siège de nouveaux combats.

Pourtant!... pourtant! Pourquoi encore? Comment le souvenir de Guite n'a-t-il pas enseveli tout cela? Est-il possible qu'un cœur humain soit si lâche!... que les nobles sentiments y soient ballottés par de si puissantes faiblesses! Quel déchirement cette séparation provoquait en lui! et, chose étrange, plus il priait — car il priait, — plus ce sentiment prenait de force.

— Que j'ai eu tort de rester! Il faut en finir et mettre entre nous l'irrévocable. Je lui ferai mes adieux dans la pharmacie quand la veillée sera commencée.. Et, après, je n'aurai plus aucune occasion de lui parler!... Demain je partirai.

La veillée, en effet, s'écoulait tranquille à la petite pharmacie. Près d'une table et sous une ampoule voilée, Sœur Saint-Paul tricotait en compagnie de l'infirmière. Près du poêle, une vieille femme s'entretenait avec un jeune fille dont elle paraissait être la grand'mère.

— Ah! soupira Jean en apercevant le groupe à travers les vitres de la fenêtre aux volets toujours ouverts, elle n'est pas seule, c'est bon!

Après avoir salué les personnes présentes, il s'adressa à Mme Régine, correct, d'une voix qui trahissait à peine son émotion:

— Je pars demain, Madame; et je tenais à vous offrir l'hommage de ma profonde reconnaissance.

Elle paraissait beaucoup plus troublée que lui et ne répondit pas sur le coup.

— J'avais à vous parler aussi, Monsieur, dit-elle enfin la voix tremblante... si vous le voulez bien?

Et avant même qu'il eût pu trouver quelque excuse capable d'éviter une impolitesse, Mme Régine avait ouvert la porte du petit parloir contigu, y était entrée et avait tourné le commutateur.

Force lui fut de suivre, mais il se caparaçonna dans une froideur glaciale.

— Depuis le soir où vous m'avez parlé, disait la jeune femme en s'efforçant de raffermir sa voix émue... j'ai tant prié pour vous... pour... votre bonheur!

Etait-ce un moment de lâcheté, en cette veille de Noël? Elle capitulait devant son cœur... et voulait l'amener à se déclarer. Mais son regard était si limpide et si triste; la flamme d'amour qui passait rapide paraissait si pure!

Jean ne comprenait plus. Les yeux bandés par un préjugé tenace, renforcé par ses désillusions passées, l'impossibilité pour Madeleine d'avoir la mentalité de Régine, — il s'affolait, se ressaisissait... mais ne disait rien. Subitement, une idée lui vint: S'il était libre, sans le savoir, et si Régine savait?... Si Mad n'était plus?

Alors, un déchirement atroce s'empara de lui, en passant par sa conscience de chrétien: comment était-elle morte? Mad qui lui avait été confiée jadis et dont il avait un jour assumé la transformation. Affaissé sur une chaise, et sans se rendre compte de la bizarrerie de sa question à celle encore considérée comme étrangère, il demanda:

— Vous connaissez Mme Barthé?

— Oui... et c'est pour qu'avec elle vous trouviez le bonheur que j'ai prié... Dieu vous l'a préparé...

Paroles si peu attendues! Qu'elles sonnaient étrangement à ses oreilles!!... Il la regardait fixement, semblant sortir d'une fascination et ne pouvant

y croire... Mais elle, d'un coup sec avait tiré son voile ; et la mince percale, en tombant, avait entraîné une merveilleuse chevelure d'or argenté, reconnaissable entre mille, surtout sous l'ampoule, où ses multiples nuances se révélaient.

Il s'était levé d'un bond et s'écriait, suffoqué :

— Madeleine !... Est-ce bien vrai ?... Madeleine, ma femme ?

La tête blonde s'inclina avec un doux sourire.

Et tandis qu'il l'entourait de ses bras et la couvrait de baisers, elle murmurait très bas sur son épaule :

— Jean, mon bien-aimé, veux-tu me pardonner ?

EPILOGUE

Quatre ans après!

Dans l'antique salle à manger Louis XIII de Santile, Madeleine est assise devant une table à ouvrage. Ses doigts délicats chiffonnent un coquet béguin, et tandis que son aiguille d'artiste fait des merveilles, son imagination suit la promenade de Rosalie et des enfants. Car il y en a deux : Paul, le gros blond, deux ans et demi, tous les traits de Mad et la ténacité de son père. Cela fait augurer un joli chantier pour corriger les caprices déjà multiples du caractère maternel ; et Guite, oui, une nouvelle Marguerite de quatre mois, rose et menue avec les yeux profonds de son cher papa.

Puis ce sont les souvenirs !... On est en septembre... Ici... dans cette même pièce, la rupture avec Jean... Et, rapides, tous les événements s'enchaînent... Quatre ans qu'ils sont réinstallés dans la demeure familiale, quatre ans que le sacrifice de Mme Levasseur mourante a reçu sa réponse !

Elle a voulu, malgré les protestations de Jean, lui conter toutes ses folies, pour qu'il pardonne en connaissance de cause.

Comme en lui cette transformation si profonde de sa femme a affermi la foi ! Il avait essayé, pauvre humain, ce que les mains divines étaient seules capables d'entreprendre !

Et, d'un commun accord, ils ont voulu revenir là, pour effacer dans l'opinion publique le mal causé par leur désunion. On établissait à Santile une usine d'électricité ; M. Barthé en obtint la direction, et du même coup, une fort jolie situation. Mais aussi, un fameux travail !

Mad, devenue l'élève de son mari, élève d'élite en raison de sa vive intelligence, lui aide parfois très judicieusement. Elle a même eu, selon la parole taquine de son maître et son seigneur, « des créations de génie ». Certaines de ses inventions à lui en ont tenu compte.

C'est le « home » très chaud et très doux où, appuyés l'un sur l'autre, ils rivalisent de générosité et de dévouement. Comme aux contes bleus, chaque jour voit croître leur vertu et leur bonheur.

Madeleine sourit à ce bonheur autrefois méconnu, et qu'aucuns plaisirs, tant poursuivis cependant, n'avaient jamais égalé.

Hier, Lise était venue, car elle a suivi son amie à Santile. Quel chemin

cette enfant a parcouru avec la patience de son éducatrice! Il lui venait des sautes brusques de caractère, et pendant trois ou quatre jours elle était insupportable. Puis le vent tournait et jamais son cœur n'inventait assez de délicatesses. Enfin, peu à peu, une bonne volonté calme et soutenue finit par s'implanter et lui donner une tout autre physionomie. Depuis son baptême, Mad ne s'appelait plus sur ses lèvres que : Marraine chérie. Quand Mme Barthé lui avait révélé son nom et fait connaître en quelques mots ce qui, de son passé, se pouvait dire, ç'avaient été des pirouettes fantastiques, des exclamations ininterrompues... achevées sur le mot de la fin :

— Si les miens ne s'étaient pas remariés, peut-être qu'un jour j'aurais pu les raccommoder!

Des deux trous du foyer, le bon Dieu lui avait donné la joie d'en combler un.

Un jour, la pauvre enfant était accourue bouleversée chez Mad.

— Si vous saviez ce que je viens d'apprendre? Mon père est délaissé par sa seconde femme, qui se moque bien de lui, maintenant qu'il s'est ruiné pour elle. On m'a dit... on m'a dit qu'il s'en brûlerait la cervelle.

— Allez vers lui, ma grande fille, c'est l'heure.

— Cela me coûte tant!

— Vous en êtes encore là?

Et Lise était allée!... Et depuis, ils vivaient ensemble. M. Barthé l'avait occupé dans son usine. Le nouvel état de choses achevait de transformer la jeune fille. Tendrement dévouée à ce père vieilli avant l'âge, elle avait tout à fait perdu ses manières « collégien ». La vertu et l'éducation la rendaient charmante. Jean et Madeleine s'y étaient profondément attachés et lui préparaient un excellent mariage avec un sous-ingénieur. Mais, aux premières paroles de la jeune femme sur ce sujet, Lise, câlinement penchée sur l'épaule de sa grande amie, lui avait répondu :

— Marraine chérie, je ne sais si je me trompe, mais Celui que je rêve d'épouser n'est pas de la terre. Pour le moment, je me dois à mon père... Après, j'irai où le Seigneur me conduira!

Mad s'était tue devant l'appel d'en haut. Le Maître savait mieux, lui, où il fallait cacher la chère petite brebis retirée des épines... Sa pensée s'était reportée sur ses chérubins :

— Ce que vous voudrez, mon Dieu, ils sont à vous avant d'être à moi; mais entendez ma prière, peuplez le nid, pour qu'il en reste encore après.

La jeune femme avait revécu tout cela... Le béguin était fini et s'agrémentait de minuscules bouquets de marguerites s'échappant du tulle vaporeux.

Elle éleva sur son poing le petit chef-d'œuvre, le trouva bien, lui sourit, et alla le poser sur le sommet d'un candélabre. Puis elle prit un tricot de laine blanche... les froids viendraient vite, et ce gracieux burnous devrait être fini pour les sorties de Guite.

A ce nom, ses yeux se reportèrent sur le portrait de la première Guite, appendu en face d'elle.

Rosalie arrivait, l'air très fatigué.

— Ma bonne Rosie, tu aurais mieux fait de me laisser sortir; tes rhumatismes ne sont pas raisonnables... et toi non plus. Tu te fatigues trop, ici, sans vouloir accepter d'aide.

— Madame, voyons, voilà deux nuits que Mlle Guite ne vous laisse pas dormir!

— Cet hiver, je prends quelqu'un pour la maison, je t'assure.

— Des étrangers, ici! On est si bien!

— J'en conviens ; tu en as vu de près. Mais aussi, c'était un peu ma faute. Allons, tu choisiras toi-même une jeunesse dans ton orphelinat de Marsac, et je tâcherai d'être pour elle ce que ma tante Jeanne fut pour toi.

— Comme ça, c'est différent.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas suggéré plus tôt ?

Mais Rosalie s'éloignait avec un malin sourire, après avoir déposé le bébé sur les genoux de sa mère.

— Tu sais, Rosie, un dîner très simple. Jean n'aime pas les complications ; le dessert est prêt.

— On l'a apporté ?

— Non ; je l'ai fait.

— Toujours, Madame me vole !

Et à son tour, « Madame » eut un malin sourire.

Avec un immense amour maternel, elle allaita sa jolie fille, tandis que Paul se roulait à quatre pattes sur la natte, en compagnie d'un gros chat gris qui pour lui, mais pour lui seulement, rentrait ses griffes.

Puis Mad déposa le poupon dans son « moïse », et tandis qu'il s'endormait, serrant dans sa menotte le doigt de sa maman, elle ouvrit, de l'autre main, un livre à sa portée et lut quelques pages.

. . . . . .

Le jour baissait, et Jean n'arrivait pas. C'était l'heure pourtant, l'heure douce entre toutes, où il s'asseyait à ses côtés, lui contait sa journée et écoutait la sienne ; où ils échangeaient leurs impressions et leurs désirs.

Enfin, un pas bien connu dans le vestibule. Jean apparut. Il prit son fils dans ses bras, et amortissant ses pas pour ne pas éveiller la petite, vint baiser sa femme au front.

— Tu souffres de ton pied, ce soir ?

— Qui t'a dit cela ?

— Je l'ai connu à ton pas, à l'instant.

— Insupportable infirmière, on ne peut rien te cacher.

— Je te masserai... Tu es en retard ; encore du surmenage ?

— Eh oui, pourras-tu me donner quelques instants après dîner ?

— Certainement, si Guite est sage. Au fait, on est venu pour des renseignements, aussitôt ton départ. Je les ai donnés.

— Tu ne t'es pas perdue dans les watts et les ampères ?

— Ton élève, voyons !

— Evidemment, fit-il en l'embrassant de nouveau.

Puis il passa son bras sur son épaule et demanda :

— Qu'as-tu lu d'intéressant aujourd'hui, chérie ?

— Septembre... me rappelle tant de choses !

— Tu n'oublies donc jamais ? Je voudrais, moi, tout effacer.

— J'ai lu... notre histoire, tiens, prends, là, à la gravure.

Jean ouvrit l'Evangile à l'endroit donné, et lentement, à mi-voix, lut :

« Quiconque écoute mes paroles et ne les met pas en pratique, je le compare à un insensé qui bâtit sa maison sur le sable, sans fondations ; la pluie tombe, les torrents débordent, les vents soufflent avec fureur et se déchaînent sur cette maison : elle s'écroule, ce n'est plus qu'un monceau de ruines. »

Puis il se leva pour incliner vers les dernières lueurs les feuillets du livre et continua :

« Quiconque vient à moi, écoute mes paroles et les met en pratique. Je vais vous dire à qui je le compare. Il ressemble à l'homme sage qui creuse des fondations profondes et bâtit sa maison sur le roc ; la pluie tombe, les torrents débordent, les vents soufflent et se déchaînent avec

fureur sur cette maison : elle n'est pas ébranlée, parce que ses fondations reposent sur le roc. »

Il se tut et resta debout près de la chaise où Mad, assise, tenait Paul sur ses genoux. Rosalie arrivait, empressée... Sur le seuil, elle s'arrêta devant le tableau de la famille, cette œuvre d'art faite de main divine... et s'en retourna en essuyant une larme.

Les derniers feux du jour s'éteignaient. Le sommet des arbres du parc, de plus en plus sombre, se nimbait d'or pourpré. Paul se serrait contre sa mère, en silence, comme pressentant la majesté de l'heure. Guite dormait, calme et rose. Jean et Madeleine suivaient d'une commune pensée et la beauté du soir et le chemin qui s'ouvrait.

Sur leur route, l'ombre de temps à autre s'étendrait dans l'épreuve et entremêlerait les heures de clarté...

. . . . . .

La nuit, peu à peu, envahissait toutes choses...

Mais qu'importait à ceux qui, indéfectiblement unis d'un surnaturel amour, avaient les promesses de la vie éternelle !

379-24. — Imp. Paul Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris-8e.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002167632b

CE PQ 2643
.I67S2 1900Z
COO VIRTEIME, MA SABLE OU R
ACC# 1445319

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 12 14 01 0